

DARLING, par JULIETTE MYLO  
LE SPHINX BLANC, par GUY CHANTEPLEURE

Avril 1933

15¢

26e ANNEE

# La Revue Populaire

*La plus grande revue canadienne*



ART  
LETTRES  
SCIENCES  
HISTOIRE

# TELE QUE VOUS ME DESIREZ



**NOUVELLE DERNIERE HEURE!**  
Palmolive annonce une importante réduction de prix! Le Savon Palmolive se vend maintenant au plus bas prix de son histoire

L'huile d'olive donne à la peau  
un charme rayonnant de jeunesse

**I**L n'y a pas de femmes laides!"  
La dit un Français célèbre, "excepté celles qui cessent d'essayer de se faire belles." Ne cessez jamais d'essayer. Osez être séduisante. Efforcez-vous de conserver la peau veloutée, douce, jolie. L'âge ne doit pas nécessairement se révéler. La jeunesse peut être vôtre.

*Employez l'huile d'olive*

L'huile d'olive donne à la peau un charme rayonnant de jeunesse qu'elle conserve indéfiniment. Elle adoucit et assouplit la peau, faisant disparaître les plis et les rides. Les experts en beauté s'accordent sur l'huile d'olive... et, aussi, sur la façon que vous devez l'em-

ployer. Plus de 20,000 spécialistes en soins de beauté conseillent le Savon Palmolive — le seul savon contenant beaucoup d'huile d'olive.

*Faites l'épreuve de jeunesse*

Soir et matin, pendant trente jours, massez votre peau avec la mousse du Palmolive et de l'eau chaude. Rincez à l'eau chaude, puis à l'eau froide. Suivez ce traitement pour le bain aussi.

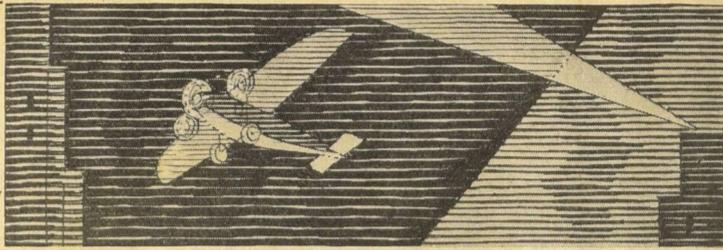
Maintenant marchez avec la jeunesse, avec confiance... sûre d'une peau jeune — une peau qui est ferme, douce, séduisante... une peau qui vous rend infiniment désirable.

Cette quantité d'huile d'Olive entre dans la composition de chaque pain de Savon Palmolive



Conservez ce teint d'écolière

Mlle Canada  
à Mlle Dixie —



“Vous l’avez préféré pour sa plus grande  
saveur—moi, je retrouve cette saveur

**TOUJOURS FRAICHE**

grâce à

**L’EMPAQUETAGE  
‘VITA-FRESH’**

**C’EST** par sa *saveur* que  
le café Maxwell House  
est devenu le préféré des  
gourmets du Sud, notam-  
ment de Dixie — et cette  
fameuse qualité lui a égale-  
ment valu la préférence des  
femmes canadiennes, sur  
tous les autres cafés.

Et c’est un café tellement  
*supérieur* — un mélange sa-  
voureux, riche et velouté.  
Son arôme suffit à vous  
donner l’appétit.

*Et cette saveur n’est jamais  
perdue!* car le procédé exclu-  
sif d’emballage “Vita-  
Fresh” protège votre café,  
en enlevant de la boîte l’air  
qui fait perdre aux autres  
marques leur principale qua-  
lité. Le Maxwell House est  
le seul café ainsi paqueté.  
— Il est torréfié et mis en  
boîte au Canada.



**MAXWELL HOUSE** *Coffee*

T O R R E F I E E T M I S E N B O I T E A U C A N A D A

**“BON JUSQU’À LA DERNIÈRE GOUTTE”**

# Sir Malcolm Campbell Inaugure la Fabrication d'un Pneu Anglais au Canada

En présence d'une importante réunion d'hommes d'affaires canadiens, le capitaine Sir Malcolm Campbell, le détenteur du record de la vitesse en automobile, a présidé dernièrement au lancement du premier pneu Dunlop Fort fabriqué au Canada, à l'usine de Toronto de la Dunlop Tire & Rubber Goods Company.

Cette cérémonie suivit la réception de Sir Malcolm à l'Empire Club de Toronto où, devant un auditoire de plus de trois mille hommes d'affaires, il rendit un tribut d'hommage enthousiaste au pneu Dunlop en disant: "Je tiens à rendre hommage aux établissements Dunlop et aux pneus de ce nom, car il est certain que je n'aurais jamais entrepris la course que je viens de faire si je n'avais pas eu en ces pneus une confiance absolue."

De l'Hôtel Royal York où se donnait cette réception, Sir Malcolm fut conduit à l'usine Dunlop où le reçurent les membres du bureau d'administration, les directeurs et les invités de la compagnie.

Et alors, Sir Malcolm, après avoir mis de gros gants de travail, aida les mécaniciens de l'usine à retirer de son moule le premier Pneu Dunlop Fort fabriqué au Canada.

Parmi les personnes présentes à cette cérémonie, nous avons remarqué: M. Arthur B. Purvis, président de la



Photos prises à l'usine de la Dunlop Tire & Rubber Goods Co. Limited, à Toronto, lors de l'inauguration, présidée par Sir Malcolm Campbell, du premier pneu Dunlop Fort fabriqué au Canada. On voit en haut, à gauche, Sir Malcolm avec trois ouvriers des ateliers Dunlop. Au centre, Sir Malcolm debout à côté du "Bluebird", l'auto la plus rapide du monde. En haut, à droite, Sir Malcolm tenant de la main gauche le premier pneu Dunlop Fort fabriqué au Canada. Dans le groupe du bas, première rangée, de gauche à droite: H. N. White, de la compagnie Dunlop Rubber d'Angleterre; Roy D. Kerby, président des Dominion Motors; le capitaine C. D. Browne, manager de la compagnie Wakefield du Canada; J. I. Simpson, vice-président et gérant général de la Dunlop, Canada; H. A. Brown, vice-président et gérant général de la General Motors of Canada Limited; Sir Malcolm Campbell; Arthur B. Purvis, président, Dunlop, Canada; Le lieutenant-colonel A. Drew, président de l'Empire Club de Toronto; John Westren, directeur de la Dunlop, Canada; E. C. Martin, gérant général des ventes, Dunlop, Canada.

Deuxième rangée, de gauche à droite: W. R. Walton; J. E. Jones, de la Dunlop, Canada; E. B. Germain, président de la Dunlop Rubber Corporation, Buffalo; L. E. Levey; T. M. Ponton, gérant du bureau des ventes; E. G. Skirrow, gérant de la publicité; McA. Campbell, de la Dunlop, Canada; Warren B. Hastings, rédacteur en chef du Canadian Motorist; C. M. Mutch, de la compagnie A. McKim, Limited.

compagnie Dunlop, M. J. I. Simpson, vice-président et gérant général; M. E. C. Martin, gérant général des ventes. Puis comme invités: Sir Joseph Flavell; E. R. Wood; Sir John Aird; le colonel Harry McGee, gérant général de la maison T. Eaton; R. A. Rumsey, de la Banque Canadienne du Commerce; T. A. Lissaman, gérant de la Bar-

clay's Bank of Canada; Roy D. Kerby, président des Dominion Motors; le lieutenant-colonel Geo. A. Drew, président de l'Empire Club; W. E. Humphrey, gérant des Leyland Motors Ltd.; H. A. Brown, vice-président et gérant général de la General Motors of Canada, Ltd.; le capitaine C. D. Browne, gérant pour le Canada de

Wakefield Company; T. A. McGillivray, président de la Yardley (Canada) Ltd.; J. W. Gibson, gérant général de la Canada Cycle & Motor Co., Ltd.; E. B. Germain, président de la Dunlop Rubber Corporation de Buffalo; W. Brainerd, vice-président des Canadian Industries Limited et directeur de la Dunlop, Canada; et plusieurs autres.

Au discours que fit M. Purvis, président de la compagnie, sur la fabrication des pneus Dunlop au Canada, Sir Malcolm répondit en résumé ce qui suit :

"Je suis très heureux de prendre part à cette cérémonie, car je connais Dunlop. Si la compagnie Dunlop ne fabriquait d'aussi bons pneus, jamais je n'aurais pu faire ce que j'ai fait et jamais je ne pourrais non plus entreprendre ce que j'ai l'intention d'entreprendre encore. Sans la confiance absolue que j'avais en ces pneus, je n'aurais pas essayé d'établir les records que vous savez. Aucun pneu au monde n'aurait pu endurer ce qu'ont enduré les pneus Dunlop dont je me suis servi."

"Je souhaite à l'usine Dunlop du Canada tout le succès possible. Je suis sûr que vous continuerez à fabriquer ce que j'appellerai le pneu par excellence."

# La Revue Populaire

26e année, No 4, Montréal, Avril 1933

Directeur: JEAN CHAUVIN

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.

LA REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 du mois.  
 Éditeurs-Propriétaires  
 POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE.  
 75, rue de Bullion  
 MONTREAL — CANADA  
 Tel.: LAncaster 5819 - 6002

ABONNEMENT  
 Canada  
 Un an ..... \$1.50  
 Six mois ..... .75  
 Etats-Unis  
 Un an ..... \$1.75  
 Six mois ..... .90

## SOMMAIRE

	Page
Voyage autour de son pays, par Jules Jolicoeur.....	7
La technocratie, dictature mondiale, par Fernand de Verneuil.....	9
Les Dinosauriens, par Louis Sabourin.....	10
La Stigmatisée de Konnersreuth.....	11
Du coup de maillet au chloroforme, par Henri Martin.....	12
Livres et Revues, par Paul Auger.....	13
Valleyfield.....	14
La guerre aux rats.....	14
Le lynchage et le problème noir, par Louis Sabourin.....	15
Echos de Hollywood, par Francine.....	16
 <i>Notre roman complet :</i>	
<b>DARLING</b>	
par Juliette Mylo.....	17
 <i>Notre second roman :</i>	
<b>LE SPHINX BLANC</b>	
par Guy Chantepleure.....	30
L'île de Robinson Crusoe.....	43
L'Horoscope du mois.....	44
Jeux, devinettes et curiosités.....	46
La chanson française.....	48
Les Mots Croisés.....	48
Caractère par les prénoms.....	49
Le printemps, saison des fleurs.....	51
La beauté s'offre à vous.....	52
La Mode.....	54
Le Casse-tête Chinois.....	57
La Chronique des Timbres.....	58
La Cuisine.....	58

Notre prochain roman complet :

## LA CHATELAINE EN SABOTS

par Roselyne

# PARC JASPER

dans les

## ROCHEUSES CANADIENNES



Vue du majestueux mont Edith Cavell qui domine toute la vallée de l'Athabaska. Ce paysage est sur le chemin du "Glacier de l'Ange", qui part de Jasper Park Lodge.

VOILA l'endroit idéal pour passer ses vacances. Montagnes grandioses. Routes superbes. Glaciers étincelants. Sentiers qui mènent aux plus hauts pics du Canada. Champs de golf où se disputent maints championnats. Lac Maligne, rendez-vous des pêcheurs à la truite de tout le continent américain. Piscine en plein air, chauffée. Sentiers pour la marche et l'équitation. Alpinisme. Chasse au caméra des chèvres et moutons

des montagnes à "Jasper Park Lodge", avec sa colonie de chalets rustiques, n'est pas le moindre attrait: le pavillon central est d'un grand luxe et les petits "bungalows", sous les pins, sont des plus confortables. La cuisine est soignée. Tarif: à partir de \$7.00 par jour, chambre et pension comprises, (réduction de 10% pour 14 jours ou plus). Saison: 1er juin au 23 septembre.



### CALENDRIER SPORTIF DE 1933

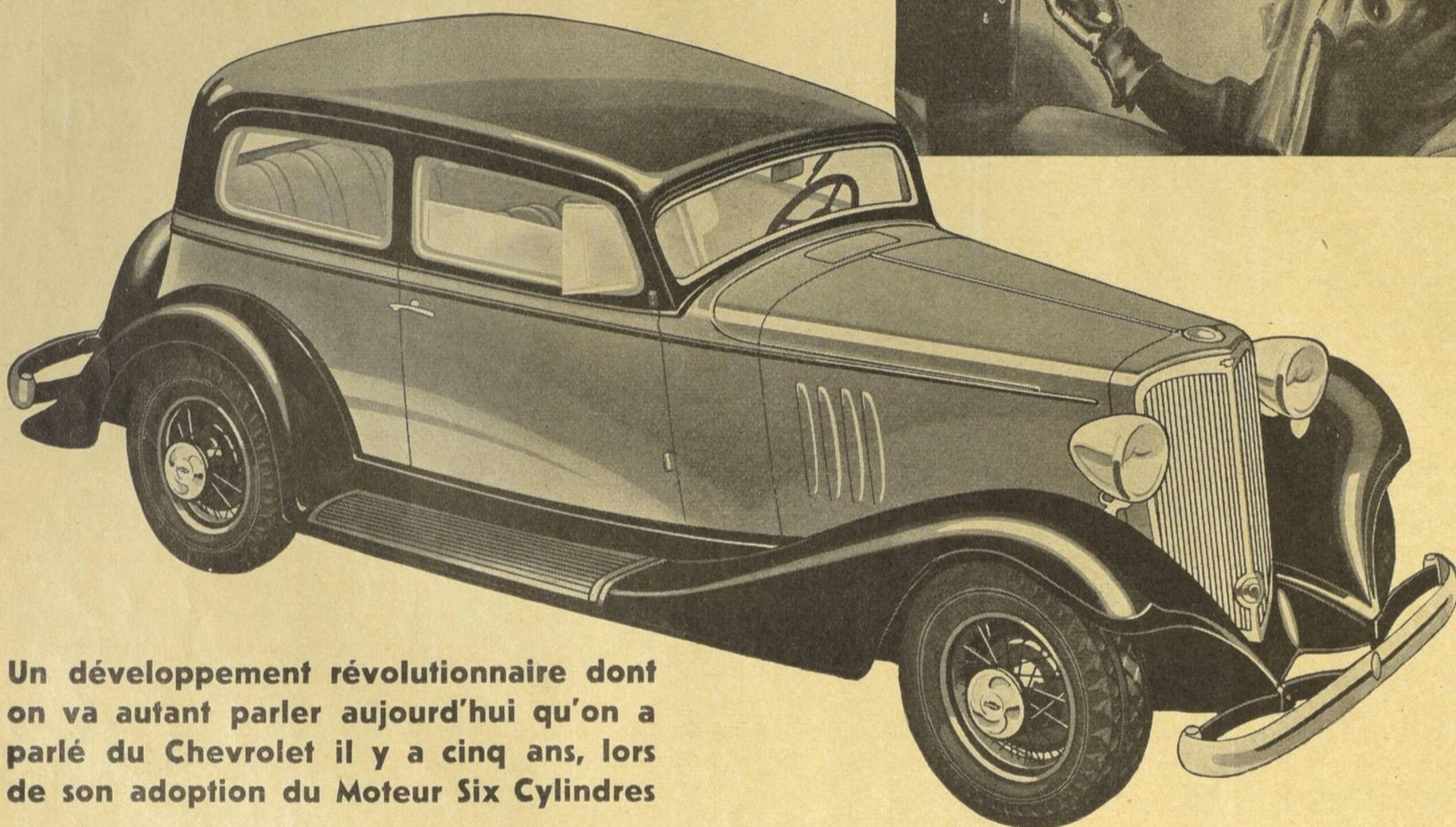
Tous les sports d'été: le golf, la natation, la marche, l'équitation, l'alpinisme, etc. Le 1er juillet: le rodeo. Du 2 au 9 septembre: tournoi de golf pour possession du "totem en argent".

Billets réduits; routes variées; plusieurs arrêts facultatifs. Le train "Continental Limited" traverse le Parc National Jasper pour se rendre à la côte du Pacifique. Les agents du Canadien National vous fourniront des brochures et toutes les informations utiles; en particulier sur les hôtels de Jasper.



# CANADIEN NATIONAL

# Que Signifie la Ventilation Fisher Sans Courant d'Air du Chevrolet?



**Un développement révolutionnaire dont on va autant parler aujourd'hui qu'on a parlé du Chevrolet il y a cinq ans, lors de son adoption du Moteur Six Cylindres**

Chevrolet se présente encore avec une primeur dans le domaine des bas prix! Cette fois, il apporte le plus grand progrès dans le confort de l'automobile depuis l'avènement de la carrosserie fermée — la Ventilation Fisher Sans Courant d'Air, individuellement contrôlée.

#### **CE QU'ELLE EST**

La Ventilation Fisher Sans Courant d'Air est un système qui utilise la circulation naturelle de l'air, telle que produite par le mouvement de l'auto, pour faire entrer de l'air frais dans l'auto et chasser l'air vicié et la fumée. Elle ne fait usage ni d'éventail, ni de moteur, ni d'autre dispositif mécanique susceptible de faire défaut.

#### **CE QU'ELLE FAIT**

*Elimine les Courants d'Air:* La Ventilation Fisher Sans Courant d'Air met fin aux courants d'air, mais elle permet quand même une parfaite ventilation à l'intérieur de l'auto. *Prévient l'obscurcisse-*

*ment des fenêtres:* garde toutes les vitres claires, sans buée, sans laisser pénétrer la pluie ou la neige. *Fait circuler l'air dans l'auto:* chasse l'air vicié et la fumée. *Rafraîchit l'auto durant les temps chauds:* crée des brises rafraîchissantes, même par les journées torrides.

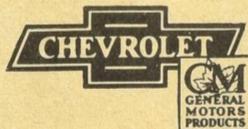
Ce nouveau Système est individuellement contrôlé. Chaque occupant de l'auto ajuste le ventilateur le plus proche, l'ouvrant ou le fermant, comme il le désire, sans exposer les autres à de dangereux courants d'air.

#### **UN AUTO TOUT A FAIT MODERNE**

Ce grand perfectionnement ne représente qu'une seule des nombreuses caractéristiques nouvelles, choisies d'avance par 30,000 automobilistes et accroissant la valeur du nouveau Chevrolet Six. *Fait sur Commande pour les Canadiens.* Les autres comprennent: Carrosseries Fisher plus grosses, plus

spacieuses . . . Style "Air-Streamed" . . . Moteur Six Cylindres Equilibré sur Coussins . . . Syncromesh à Deuxième Silencieuse . . . Chevaux additionnels . . . Sélecteur Octane . . . Centre de Gravité Plus Bas . . . Démarrage simplifié "Starterator" . . . et plusieurs autres! Cette année, vous y gagnerez certainement si vous prenez la peine de vous renseigner . . . sur les faits . . . avant de placer votre argent dans un automobile. C'est pour cela que nous vous incitons, avant d'acheter un auto, à vous faire donner une démonstration de ces perfectionnements remarquables du Chevrolet, le Six qui a fait ses preuves—le seul auto à bas prix qui les a tous!

*Bas prix conformes aux revenus actuels . . . termes GMAC faciles . . . Mode de Graissage dans tout le Dominion, comprenant dix graissages gratuits du châssis.*



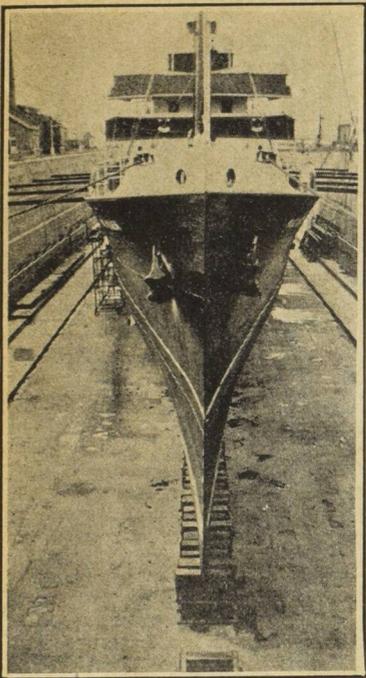
## **NOUVEAU CHEVROLET SIX**

**FAIT SUR COMMANDE POUR LES CANADIENS**

# VOYAGE AUTOUR DE SON PAYS

Par Jules Jolicoeur

La vogue des croisières du golfe St-Laurent s'accroît : Côte-Nord, Labrador canadien et terre-neuvien, Terre-Neuve, Iles de la Madeleine, Gaspésie et Provinces Maritimes.



Le "North Voyager" en cale-sèche. Construit pour filer 25 noeuds, ce navire de la compagnie Clarke aujourd'hui affecté aux croisières du golfe Saint-Laurent coula deux sous-marins allemands pendant la guerre.

**L**a crise qui s'est installée dans le monde depuis trois ans, la rareté de l'argent et la dévalorisation des monnaies ont provoqué partout une poussée de nationalisme. On veut savoir ce qui se passe autour de soi; on tient à mieux connaître son pays et les pays voisins dont les intérêts politiques et économiques sont liés aux siens. De là sans doute la vogue des voyages au Canada, des croisières du golfe Saint-Laurent et des Antilles. Nous sommes particulièrement favorisés sous ce rapport, puisque nous pouvons, sur nos propres navires et en n'utilisant aucune autre monnaie que la nôtre, faire des voyages en mer de deux ou trois semaines, d'un mois même, coupés de nombreuses et intéressantes escales.

Les croisières du golfe Saint-Laurent, organisées par la compa-

gnie de navigation canadienne Clarke, méritent d'être mieux connues, parce qu'elles constituent, à l'heure qu'il est, le voyage idéal pour tous ceux qui veulent faire dans leur pays, sur des navires de leur pays, un voyage d'une quinzaine de jours agréable, instructif et économique à la fois.

Les navires de cette compagnie partent de Montréal et de Québec à destination des postes de la Côte-Nord, Labrador et de la Gaspésie, des ports des Provinces Maritimes et de Terre-Neuve. Nous avons eu le plaisir de faire nous-même une de ces croisières à bord du *North Voyager*, de la compagnie Clarke.

Le *North Voyager*, commandé aujourd'hui par le capitaine William Tremblay, a son histoire. Il fut construit en Angleterre, en 1918, pour faire la guerre aux sous-marins allemands. C'était alors un bateau-piège, ou *Mystery Ship*, capable de filer 25 noeuds. Il avait toute l'apparence d'un bâtiment de commerce, mais c'était vraiment un cargo armé comme un navire de guerre et dont les parois, en se rabattant à l'approche d'un sous-

marin, découvraient plusieurs gueules de canons. L'équipage du R.M.S. IVY (nom sous lequel il était alors connu) coula ainsi, dit-on, deux sous-marins et opéra le sauvetage d'un navire allié, mis à mal par un sous-marin allemand. La guerre finie, le IVY changea encore une fois de nom et fut affecté au transport des marchandises, dans l'Atlantique et la Méditerranée d'abord, puis entre le Mexique et l'Alaska. La compagnie Clarke Steamship l'acheta en 1925 et le baptisa du nom qu'il porte depuis lors, le *North Voyager*. C'est aujourd'hui un des plus agréables et des plus robustes navires de navigation fluviale qu'on puisse imaginer. Ses aménagements pour passagers, sans être aussi luxueux que ceux d'un palace flottant, sont confortables et très bien compris. La chère y est aussi bonne qu'abondante. Les officiers et l'équipage, presque exclu-



Le capitaine William Tremblay, de la Réserve Navale Royale Canadienne, commandant actuel du "North Voyager".

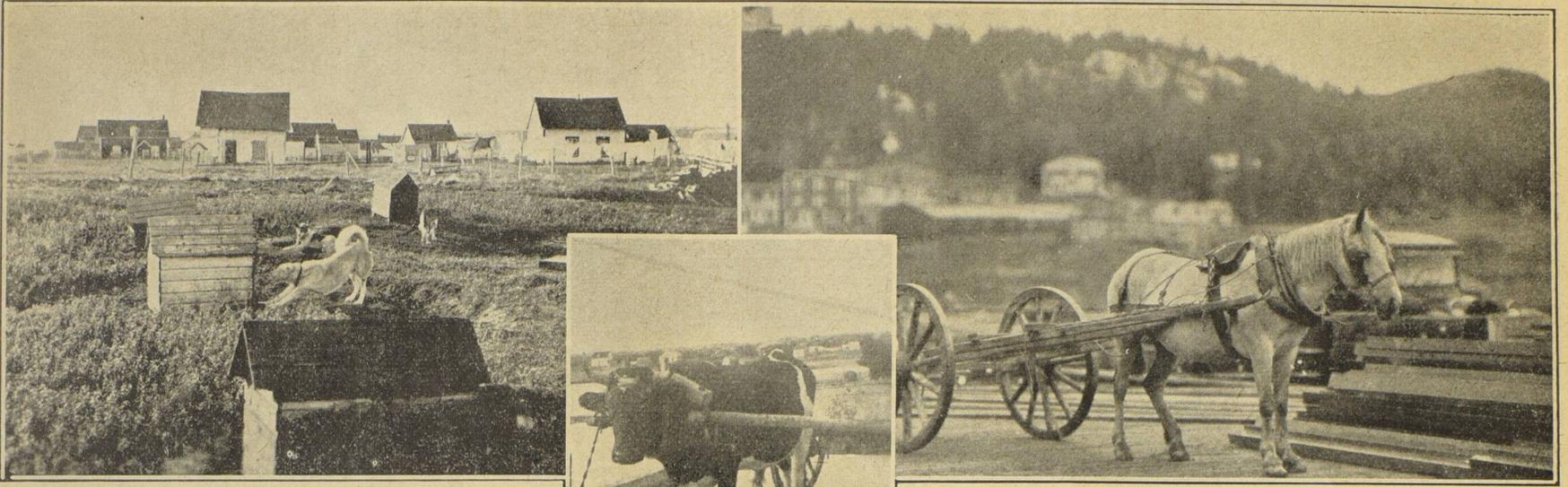
sivement canadiens-français, comme c'est le cas sur tous les navires de la Clarke, sont à la fois des marins de premier ordre et les meilleurs compagnons de voyage du monde.

Sur le fleuve, jusqu'à la traversée du golfe, — du Labrador à Terre-Neuve, — le navire est escorté de goélettes aux voiles sales et de marsouins qui bondissent comme s'ils étaient projetés hors de

Le quai de la compagnie Clarke, au port de Montréal, bassin Victoria. A l'arrière-plan, le nouveau pont.



Photo Associated Screen News, Montréal



Les animaux de trait de la Côte-Nord, du Labrador et de Terre-Neuve sont le chien, le boeuf et le cheval. On voit bien encore quelques beaux types de chiens esquimaux, mais la plupart ne sont plus de races très pures. Ce sont de bonnes bêtes, courageuses et dures à la besogne qu'on tient enchaînées autour des maisons et

qui japent à tout propos. On trouve peu de chevaux sur la côte et encore moins d'automobiles. Les attelages de boeufs sont communs. Autant les chiens de Terre-Neuve sont gros, autant les chevaux y sont petits. Vous en avez ici un spécimen. Dans les plus grands centres de Terre-Neuve, à Corner Brook par exemple, les chevaux se promènent librement dans les rues comme les chiens.

l'eau par des vagues de fond. S'ils sont, comme le dauphin, amis de l'homme, ils ne le sont pas de la morue à laquelle ils font une guerre impitoyable, en ce sens qu'ils se nourrissent de tout le menu fretin dont vit ce poisson. C'est-à-dire qu'ils lui vident sa glacière et son garde-manger. Ainsi affamée par le marsouin, la morue va chercher ailleurs sa subsistance, ce qui ne fait pas l'affaire de nos pêcheurs des deux rives du Saint-Laurent. D'ailleurs les marsouins, poissons à ventre blanc, s'attaquent également aux petites morues et deviennent ainsi une menace très sérieuse, si sérieuse qu'on met tout en oeuvre pour en débarrasser le fleuve. Mais rien n'y fait, ni les bateaux munis de canons, de mitrailleuses, de fusils; ni les bombes jetés d'avion; ni les charges de fond lancés aux endroits où se tiennent les bandes les plus nombreuses, dans le but de les effrayer et de les chasser. Les marsouins disparaissent, puis reviennent à leurs eaux un moment troublées.

Il y a aussi la baleine qui abonde aux environs des Sept-Iles et à laquelle on faisait il n'y a guère une chasse conditionnée, à tel point que la compagnie Clarke Steamship avait sa propre baleinière, à Clarke City. On en voit encore beaucoup, avec un peu de chance. Pour être franc, nous n'en avons vu qu'une et c'était, non pas au large de la Côte-Nord, mais aux abords de Terre-Neuve. Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup voyagé pour savoir que les choses les plus intéressantes arrivent toujours pendant le voyage qui a précédé ou suivi le sien... De là à dire que tous les voyageurs sont des menteurs, il n'y a qu'un pas! Mais, sur le chapitre de la baleine, ils exagèrent certainement parfois, mais ne mentent pas. Des baleines, il en pleut! Il n'y a pas si longtemps qu'une baleine allait s'échouer sur une plage de la Rivière-du-Loup et certains chroniqueurs montréalais racontent même que vers 1840

une baleine vagabonde vint rendre visite aux habitants de Montréal qui la reçurent à coups de fusil!

Comme en Gaspésie, le poisson est la grande industrie de la Côte-Nord et du Labrador. Il s'y fait bien un peu de culture, mais si peu! Il y a bien les usines, les chantiers, la chasse (devenue une sorte de monopole des Indiens), mais c'est surtout la pêche qui fait vivre son homme, ou plutôt qui l'empêche de crever de faim.

Comme poissons: la morue, le maquereau, le hareng, le saumon le homard et l'éperlan. A ceux-là, ajoutons les poissons de sport, comme le saumon à chair rouge, la truite dite de mer, la truite mouchetée, le brochet, la loche, le poisson blanc, l'anguille.

Mais la grande pêche de mer, depuis la premier port d'escale que font les bateaux de la compagnie Clarke jusqu'à Blanc-Sablou, à la frontière du Labrador terre-neuvien, est celle de la morue qui se pratique pendant un mois sur la

côte et ensuite au large, en août et septembre.

Les autres grandes industries de la Côte-Nord et du Labrador canadien sont celles du bois et du papier, de la chasse au loup-marin et de la capture des animaux à fourrures, dans l'immense pays de chasse qui s'étend à l'intérieur, jusqu'à la baie d'Hudson. M. Eugène Robillard partage en quatre espèces les phoques de la Côte et du Labrador, qui sont: le loup-marin de glace, le loup-marin d'esprit, les brasseux et les têtes de cheval. Voici, suivant cet auteur, comment se pratique la chasse au loup-marin: «La chasse se fait de deux manières: au fusil et au bâton. C'est la dernière manière qui est la plus rapide. Dans la première ou deuxième semaine de mars, les goélettes descendent dans le golfe à la recherche des glaces. C'est en effet à cette époque que le sous-marin grimpe sur les morceaux de glace pour y déposer sa progéniture. Ces animaux s'assem-

(Suite à la page 47)



L'arrivée des "bateaux de la Clarke" est une des grandes distractions des braves gens de la Côte. Polis et obligeants, ils servent volontiers de guides aux touristes qui profitent des arrêts du bateau pour descendre à terre et faire leurs emplettes de coquillages et de petits tapis crochetés.



Les navires n'accostent à quai qu'à certains postes de la Côte Nord et du Labrador. Ailleurs, ils restent au large où les barges viennent prendre les voyageurs, le fret et le courrier. Quand la mer est houleuse, les voyageurs sont palangés dans des filets, comme des colis.

# LA TECHNOCRATIE, Dictature Mondiale

Par Fernand de Verneuil

**L**AURA été donné à notre siècle de voir la chose la plus éfarente dans l'histoire de l'humanité: un simple morceau de métal, à peine gros comme le bout du petit doigt, se transformer en un prodigieux amas de fer, de bronze et d'acier, pesant des centaines de millions de tonnes et modifier toutes les conditions de la vie par son continuél accroissement.

Ce petit morceau de métal est la balle de revolver qui, le 28 juin 1914, tuait à Sarajevo l'archiduc Franz Ferdinand d'Autriche. Il en résulta la mobilisation de soixante millions d'hommes qui furent enlevés à la production mondiale alors que cette production devenait par le fait de la guerre d'une nécessité impérieuse de rapidité.

La machine résolut le problème. De tous côtés s'élevèrent des usines peuplées d'ouvriers d'acier qui n'avaient pas besoin de sommeil et dont le rendement était énorme. La main-d'oeuvre, réduite au minimum, devint un travail de surveillance; on ne lui demanda plus l'effort brutal mais l'attention intelligente; c'était de la responsabilité qui fut stimulée et entretenue par de gros salaires.

Cet état de choses était alors possible et logique; le coût de la production, simplement évalué en salaires payés, était de beaucoup inférieur à la dépense totale de consommation, il ne détruisait donc aucun équilibre et, d'autre part, ce qu'il y avait d'anormal dans l'élévation de ces salaires s'expliquait par l'ensemble de la situation, elle-même anormale.

Par le jeu des emprunts c'était la richesse mondiale qui faisait les frais du grand drame qui se jouait; la période d'ajustement viendrait plus tard et n'inquiétait personne. Des millions d'hommes ne la verraient pas, les autres s'arrangeraient. Le temps arrange tout, voilà la pensée qui dominait obscurément dans l'esprit de tout le monde.

Elle suivit de près la cessation des hostilités, cette période d'ajustements et l'on vit tout de suite qu'une autre lutte, moins dure en apparence mais plus longue que la première, la lutte pour l'existence, ne faisait que commencer. On comprit mieux que jamais, et dans toute son âpreté, cette grande loi naturelle exprimée en trois axiomes implacables: la consommation est nécessaire à la produc-



LE ROBOT

Photo Rittase  
The New York Times Magazine

tion, la ruine au bien-être et la mort à la vie. Le champ s'ouvrait immense à toutes les énergies et à tous les égoïsmes.

Il y a aujourd'hui, treize ans après la disparition du fantôme de la guerre, son retour sous un autre nom: la Crise. On ne parle que de cela et les uns l'attribuent au surpeuplement du globe, d'autres au seul machinisme.

Le surpeuplement a ses adversaires et ses partisans; est-ce un mal ou un bien? Peut-il sauver l'humanité ou la plonger plus avant dans la misère? La question est grave. Les uns disent, avec d'ailleurs beaucoup de bon sens, qu'une population plus nombreuse occasionnera forcément une consommation plus grande et, par suite, l'obligation de produire davantage, ce qui réduira le chômage. D'autres, au contraire, prétendent que

ce serait l'intensification du machinisme légitimée, ce qui augmenterait encore la proportion des chômeurs. Qui a raison?

Les grandes questions d'économie politique comme celle-ci ressemblent un peu aux problèmes d'algèbre, on peut les ramener à un ensemble de formules très simples et qui par leur enchaînement naturel semblent être des vérités genre La Palisse; ce sont pourtant ces vérités et ce ne sont qu'elles qui peuvent donner la bonne solution.

Les voici donc sous leur forme simpliste.

L'égalité de la production et de la consommation constitue l'état idéal de la société.

Surplus de production — Chômage partiel.

Chômage — capacité d'achat diminuée.

Achats diminués et surplus de production — Baisse des prix de vente.

Baisse des prix de vente — Réduction des bénéfices de production.

Réduction des bénéfices — Baisse des salaires.

C'est cet enchaînement qui forme ce qu'on appelle la crise mais il reste toujours à expliquer ceci: la masse monétaire globale en circulation demeurant la même, la baisse des salaires doit produire un excédent; où est-il?

Très probablement dans de la "monnaie-papier" qui n'a qu'une valeur fictive parce qu'elle représente un emmagasinage de surproduction lequel ne trouve pas de débouchés.

Maintenant, cette surproduction, faut-il en accuser le machinisme seul? Non, mais ce nouveau genre de dictature mondiale que l'on a baptisée du nom de "Technocratie" et qui ne se limite pas à l'emploi de la machine comme on va le voir.

Le machinisme n'est en effet lui-même qu'une "résultante". Qu'il produise avec excès, ce n'est pas douteux; pendant les trois dernières années seulement, la production d'acier par homme a été de neuf fois et un tiers ce qu'elle était il y a 45 ans. Dans le travail des hauts-fournaux un homme fait aujourd'hui dans une heure ce qui lui demandait 650 heures il y a 50 ans. Dans l'industrie des lampes électriques, un homme a un rendement neuf mille fois supérieur à ce qu'il était il y a 19 ans. La machinerie permet aujourd'hui de fabriquer 400,000 briques par homme et par jour. Le moulin à grain d'autrefois produisait un baril et demi de farine par jour; une installation moderne peut en mou- dre 30,000 barils par jour et par homme.

Je pourrais multiplier ces exemples, qu'il me suffise de les résumer dans ces deux autres formules par lesquelles on présente le rendement efficace de ce qu'on appelle la "Technocratie" telle que comprise aujourd'hui et comme elle est appliquée depuis seulement trois ans:

1o. — La production mondiale pourrait être largement assurée par le travail de la population mâle entre les âges de 25 et de 45 ans, avec 660 heures de travail par

(Suite à la page 53)

# LES DINOSAURIENS

## Témoins de la naissance de notre continent

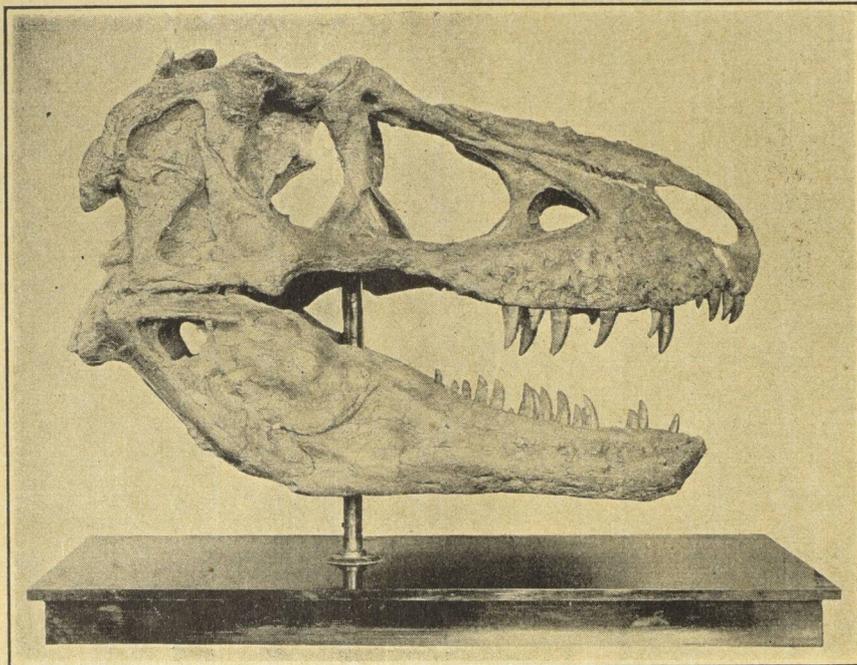
Par Louis Sabourin

**I**L Y A un peu plus de cent ans, un savant trouva en Angleterre le squelette incomplet d'un animal fossile de fortes dimensions appartenant à la classe des reptiles. Quelques années plus tard, après de nombreuses découvertes du même genre, le nom de *dinosaouriens*, fut donné à tout un groupe de reptiles disparus qui ont certains caractères communs. Aujourd'hui on en connaît plus de trois cent sortes. Ces animaux étranges habitaient toutes les terres alors submergées, comme le prouvent les restes fossiles rencontrés sur tous les continents, et même en Australie. Mais c'est le Canada qui possède le terrain le plus riche en fossiles de dinosauriens; la vallée de la rivière Red Deer, en Alberta.

En 1885, J. B. Terry, membre de la Commission géologique du Canada, trouva les premiers fossiles de dinosauriens dans cette région. Depuis, les recherches ont continué et notre Musée national d'Ottawa possède probablement la plus belle collection de dinosauriens connue.

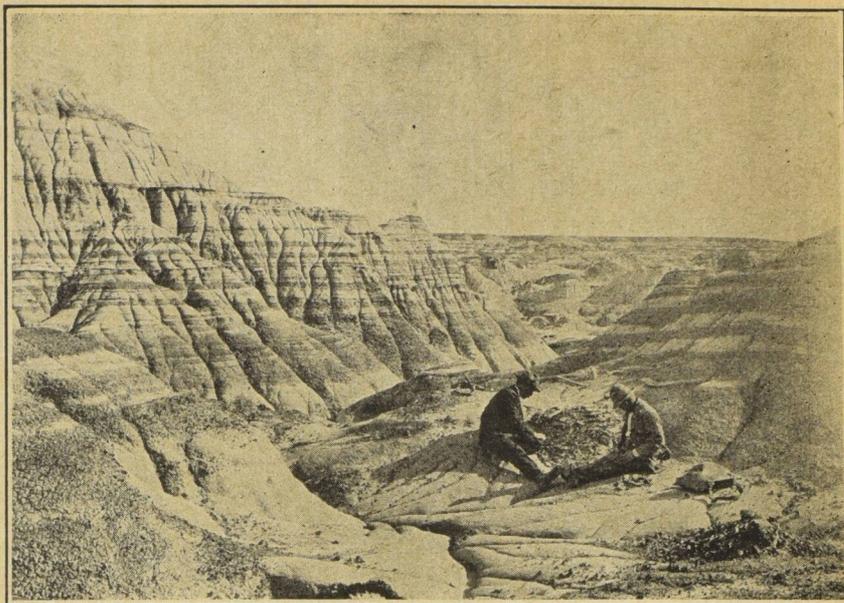
A l'époque où vivaient les dinosauriens de l'Alberta, c'est-à-dire il y a des millions d'années, les prairies de l'Ouest canadien étaient recouvertes par la mer Crétacée qui s'étendait du golfe du Mexique à l'océan Arctique. Le continent

nord-américain était donc divisé en deux grandes parties. Une large bande de marécages et de deltas bordait cette mer à l'ouest. Les rivières qui descendaient en torrents des Montagnes Rocheuses entraînaient d'énormes quantités de sable et de boue, de sorte que les animaux qui mouraient dans ces



Crâne monté d'un gigantesque dinosaurien, au Musée National du Canada, à Ottawa.

marais étaient rapidement enterrés. Avec le temps, ces amas de sable et de terre se sont mués en pierre et ont soigneusement conservé les



MM. L. M. Lambe et C. M. Sternberg recueillant des fragments de fossile quelque part en Alberta.

squelettes que les naturalistes retrouvent en très bon état de conservation. Ajoutons qu'au temps

Quelques dinosauriens avaient un cou très long et une petite tête tandis que chez d'autres la tête était d'une grosseur hors de proportions avec le reste du corps. Quelques espèces marchaient sur les quatre pattes pendant que d'autres se servaient de leurs pattes d'arrière. Toutefois, contrairement aux reptiles d'aujourd'hui tels que les crocodiles et les lézards, ces animaux ne traînaient pas le ventre à terre. On trouvait parmi eux des carnivores aussi bien que des herbivores. Enfin, il est très probable que les dinosauriens naissaient dans un oeuf tout comme la plupart des reptiles d'aujourd'hui.

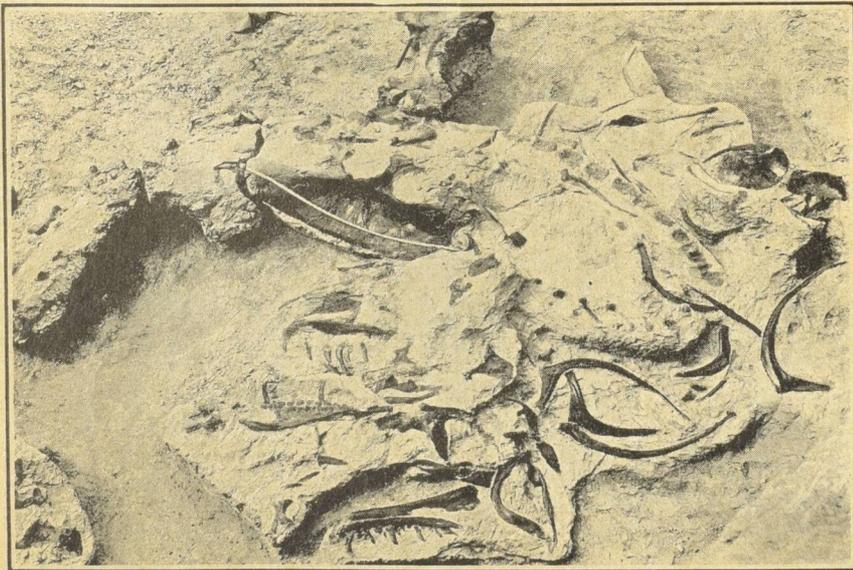
Pourquoi les dinosauriens sont-ils disparus? La cause de leur extermination n'est pas bien connue. On croit qu'un changement rapide dans le climat ayant détruit leurs moyens de subsistance, les dinosauriens ne purent émigrer à temps à cause de leur marche très lente.

D'autres naturalistes sont d'avis que le nombre croissant des mammifères, plus souples et plus vigoureux, eut assez rapidement raison de cette race de reptiles qui existait depuis des milliers d'années et tombait en décadence.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de se figurer ce qu'était à cette époque reculée notre vaste continent. Deux tronçons principaux: la Chaîne des Montagnes Rocheuses à l'ouest, et à l'est l'immense bouclier canadien avec en bordure sud-est les Laurentides et plus au sud les Alléghanys et quelques plateaux peu élevés. Une végétation semi-tropicale. Des animaux énormes et puissants. Des tempêtes fréquentes et terribles. Le Temps s'est chargé d'adoucir le caractère de la Nature et des êtres de façon à faire de notre patrie l'un des plus beaux pays du monde.

des dinosauriens, très longtemps avant l'apparition de l'homme sur la terre, le climat de ces régions était presque tropical comme l'attestent les nombreux fossiles d'arbres et de plantes trouvés dans ces couches géologiques.

Qu'est-ce qu'un dinosaurien? Quand on parle de dinosaurien, on imagine tout de suite un énorme quadrupède avec une petite tête, un long cou et une longue queue. Ce n'est vrai qu'en partie. Bien que le plus gros animal qui ait marché à la surface de la terre soit un dinosaurien, on en a cependant trouvé en Europe un adulte complet qui ne mesurait que deux pieds de longueur. C'est dire que sous le nom de dinosaurien on désigne toute une classe de reptiles disparus de proportions très variables, bien que possédant certaines ressemblances physiologiques.



Squelette d'un dinosaurien carnivore, tel que découvert en Alberta. Ce squelette... était enseveli dans un lit de boue et de sable.



ThERÈSE NEUMANN  
La stigmatisée de Konnersreuth

# La STIGMATISÉE de Konnersreuth

## Thérèse Neumann garde son secret

NOS lecteurs et lectrices ont lu avec un très vif intérêt, la miraculeuse histoire de la stigmatisée de Konnersreuth, parue dans *La Revue Populaire* de septembre 1932. L'affaire, s'il nous est permis de l'appeler ainsi, vient de prendre une tournure inquiétante. Les dernières nouvelles nous sont fournies par un grand journal catholique de Budapest, le *Az Est*. Lisez plutôt :—

« Remettons le dénouement de l'affaire entre les mains du Seigneur. S'il faut absolument soumettre la stigmatisée au histouri de la clinique médicale, je vous assure, mes chères ouailles, que le Seigneur ne l'abandonnera pas. »

Ainsi parlait, il y a environ deux ans, Matias Ehrenfried, évêque de Wurzburg, du haut de la chaire de l'église pleine de fidèles angoissés, encore sous l'impression de la nouvelle que Thérèse Neumann, la stigmatisée de Konnersreuth, allait être internée dans une clinique et mise en observation.

Cependant, la nouvelle était fautive. Thérèse Neumann ne manifestait aucun désir de se rendre à l'invitation des médecins, et son cas ne put être éclairci par les ecclésiastiques, et ce n'est qu'aujourd'hui, au bout de dix ans de discussions passionnées, qu'une conférence d'évêques à Freusing vient de se prononcer sur cette affaire. La stigmatisée fut mise devant un dilemme : ou bien elle consentirait à subir l'examen minutieux du corps médical, ou bien l'Eglise cesserait de s'intéresser à elle, et imposerait cette indifférence aux fidèles.

Ce fut vers la fin du mois d'octobre que la conférence des évêques de Bavière proclama cette décision. La famille de Thérèse, après de longues hésitations, vient enfin de faire connaître sa volonté aux

autorités ecclésiastiques : Thérèse Neumann ne quittera pas son village natal, n'entrera pas dans une clinique pour livrer son corps stigmatisé et son âme hantée de visions à la curiosité des médecins. Ainsi, pour l'Eglise, le cas de Thérèse Neumann a cessé d'être un problème. Reste à savoir si les fidèles se montreront disposés à se résigner à cette décision, les fidèles qui, par milliers, affluaient vers son village pour se convaincre de leurs propres yeux d'un miracle que les savants ne peuvent expliquer.

Thérèse Neumann est le dixième enfant d'un pauvre tailleur de village bavarois. Dès son âge le plus tendre, elle se sentait attirée par la religion et ne s'intéressait qu'aux livres pieux. Elle n'a jamais quitté Konnersreuth. Un jour, elle avait alors vingt-huit ans, un événement dramatique vint bouleverser sa vie. Konnersreuth fut ravagé par un incendie et la fille du tailleur, qui s'était jointe aux sauveteurs pour combattre le feu, fut victime d'un grave accident : une luxation de l'épine dorsale. A la suite de cet accident, elle devint percluse, sourde et aveugle et ne quitta pas son lit de tout un an jusqu'à l'anniversaire de la canonisation de sainte Thérèse. C'est alors que dans son sommeil la sainte lui apparut ; à son réveil, son infirmité avait complètement disparu. Elle voyait et entendait comme autrefois et était devenue la maîtresse de ses mouvements.

Quelques mois plus tard, elle eut une crise aiguë d'appendicite et les médecins déclarèrent la nécessité de l'opérer d'urgence. Or, le mal guérit de lui-même sans aucune intervention chirurgicale. A partir de ce jour, Thérèse eut foi en sa mission. Cependant qu'elle passait ses journées en prières, son corps se couvrait de plaies étranges. D'abord sur les doigts puis sur la paume, ensuite sur les pieds. Des taches rouges apparurent, pareilles à des cicatrices protégées seulement par une mince couche d'épiderme. Bientôt son front fut cerclé à son tour d'une couronne de cicatrices dans laquelle les fidèles reconnurent la forme des plaies du Christ. Enfin les stigmates marquèrent la région du cœur.

Le vendredi, surtout le vendredi saint, Thérèse Neumann commence à revivre dans d'atroces tourments qui aboutissent à une extase, le supplice du Seigneur. Le sang jaillit alors de ses stigmates et elle pleure des larmes de sang. Et ce sang reste figé sur ses joues comme sur les images saintes qui représentent le Christ sur la croix.

Certes, un phénomène pareil n'est isolé ni dans les annales de la médecine ni dans celles de l'Eglise. L'histoire de l'Eglise catholique connaît 321 stigmatisés dont 52 furent canonisés. Mais ce sont surtout des symptômes secondaires qui déconcertent les savants. Dans son extase, cette villageoise qui ne connaît aucune langue sauf son patois bavarois parle mieux que n'importe quel linguiste spécialisé en langues orientales, l'araméen qui fut, comme on le sait, le dialecte de Jésus-Christ. Elle est capable de discourir ainsi de longues heures durant. Elle a aussi le pouvoir mystérieux de distinguer, sans les voir, les reliques saintes et, à leur contact, un frisson sacré parcourt son corps. Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que depuis six ans — on n'a pas su prouver le contraire — Thérèse Neumann n'absorbe aucune nourriture. Sur l'ordre des autorités ecclésiastiques qui s'étaient proposées de démasquer la jeune fille au cas où elle se serait livrée à une mystification, quatre religieuses se relayèrent pendant plusieurs semaines à ses côtés qui ont confirmé sous la foi du serment que, pendant tout ce laps de temps, Thérèse Neumann n'avait pris aucune nourriture. Sans doute, une hypothèse scientifique veut que, dans des circonstances déterminées, l'être humain arrive à se sustenter uniquement grâce à l'absorption par les pores de l'élément nutritif contenu dans l'air. Cependant cette théorie elle-même est insuffisante à expliquer six années de jeûne et l'absence totale du métabolisme qu'il entraîne.

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'observer Thérèse Neumann, âgée actuellement de trente-quatre ans, aussi sceptiques fussent-ils, quittèrent sa demeure convaincus que, quelle que soit la clef du miracle de Konnersreuth, cette jeune fille d'un caractère très doux, profon-

dément religieuse et d'une grande simplicité, n'a rien d'une mystificatrice. Ni elle ni sa famille n'ont jamais accepté le moindre don. D'ailleurs, l'Eglise a rigoureusement interdit les pèlerinages à Konnersreuth qui avaient groupé, il y a quelque temps encore, des centaines de milliers de fidèles. Aujourd'hui, pour aller voir Thérèse Neumann, il faut une autorisation des autorités ecclésiastiques, et cette autorisation n'est presque jamais délivrée aux croyants.

Les professeurs allemands, les plus grandes lumières des Facultés, qui s'étaient rendus à Konnersreuth sont unanimes à reconnaître qu'il s'agit là réellement d'un phénomène extraordinaire, tout au plus leurs avis se partagent-ils quant à l'interprétation scientifique. Les plus matérialistes d'entre eux s'accordent pour déclarer que l'hystérie, telle qu'on la connaît jusqu'à ce jour, ne suffit pas à expliquer le mystère de Konnersreuth.

En attendant, l'existence de Thérèse Neumann, cette jeune fille, aux cheveux blonds et au visage pâle, qui endure toutes les privations avec une pieuse joie, demeure incompréhensible.

Nous avons dit tout à l'heure que Thérèse Neumann ne mangeait jamais, que son jeûne était un jeûne perpétuel. Il y a plus : l'absence totale de sommeil. Thérèse Neumann ne dort jamais. Tout le monde est d'accord sur ce point. Après avoir eu des temps de sommeil insignifiants, de mars 1918 à juin 1928, soit pendant dix longues années, elle ne dort, depuis cette date, pas une minute par 24 heures, à l'exception de deux jours par an, du vendredi saint à l'aube du dimanche de Pâques.

Au dire de ses intimes et de nombreux médecins, Thérèse Neumann aurait été guérie sept fois miraculeusement de diverses maladies, à peu près toutes incurables et qui en fait avaient résisté, sans présenter jamais aucun symptôme d'amélioration, aux multiples traitements prescrits par quatre médecins successifs. En désespoir de cause, on l'avait abandonnée et on se contentait de lui donner des calmants anodins.

# Du Coup de Maillet au Chloroforme

Par Henri Martin

**P**AR *anesthésie* on entend la privation générale ou partielle de la faculté de sentir. Nous ne voulons parler ici que de l'anesthésie chirurgicale, c'est-à-dire de l'abolition temporaire du sens de la douleur par des moyens artificiels.

L'anesthésie totale, — l'endor-mitoire, si vous préférez, — n'est chose connue que depuis le milieu du dix-neuvième siècle. En effet, c'est le 16 octobre 1846 que le docteur Jackson découvrit les propriétés anesthésiques de l'éther, bien que certains prétendent que le mérite de cette découverte en revient au docteur William Thomas Morton, de l'hôpital général du Massachusetts.

A ce moment pourtant, Davy s'était déjà servi, comme anesthésique, du protoxyde d'azote. C'est en 1847 que le chloroforme fut pour la première fois employé sur l'homme, puis ce fut ensuite le tour du gaz hilarant. En quelques années donc, après que les pauvres hommes eussent souffert la torture pendant des siècles, tous les anesthésiques (ou à peu près) que nous connaissons aujourd'hui étaient découverts et appliqués. Telle est l'histoire de l'anesthésique, comme on la raconte généralement. Elle diffère un peu, tout de même, de celle que nous trouvons dans une encyclopédie éditée aux Etats-Unis et connue sous le nom de *The World Book*. On prétend dans cet ouvrage que c'est en 1800 que Sir Humphrey Davy suggéra l'emploi du gaz hilarant comme anesthésique, mais que son idée ne fut réalisée qu'en 1844 par un dentiste américain, Horace Wells. Deux années auparavant, le docteur Crawford W. Long, de la Georgie, avait pratiqué la première opération à l'aide de l'éther. Comme ce médecin ne se prévalut jamais de la chose, le mérite de l'invention resta au docteur Morton, dentiste de Boston. Quant au chloroforme, il aurait été utilisé pour la première fois par Sir James Y. Simpson, médecin écossais, en 1847.

Comme on peut voir par cet historique des anesthésiques, les médecins ne s'entendent pas plus sur ce point qu'ils ne s'entendent sur leurs diagnostics...

Mais avant cela, nous direz-vous, comment endormait-on les patients appelés à subir une opération chirurgicale ?

Oh! c'est très simple. Les chirurgiens égyptiens, par exemple, comme tous ceux de l'antiquité, assommaient leurs opérés à coups de massue et les charcutaient pendant qu'ils étaient inconscients. Au moyen-âge, on appliquait de gros

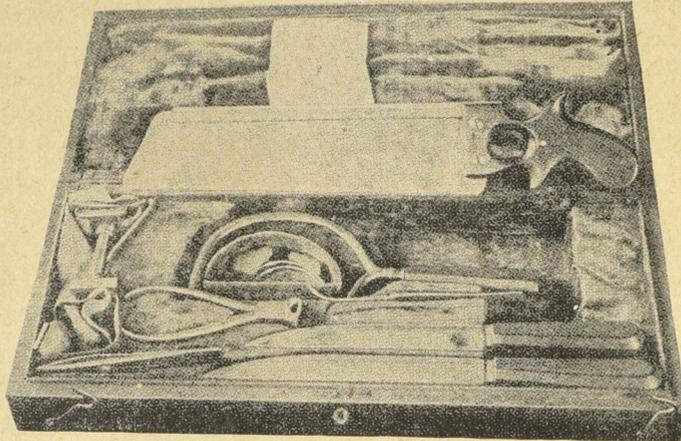
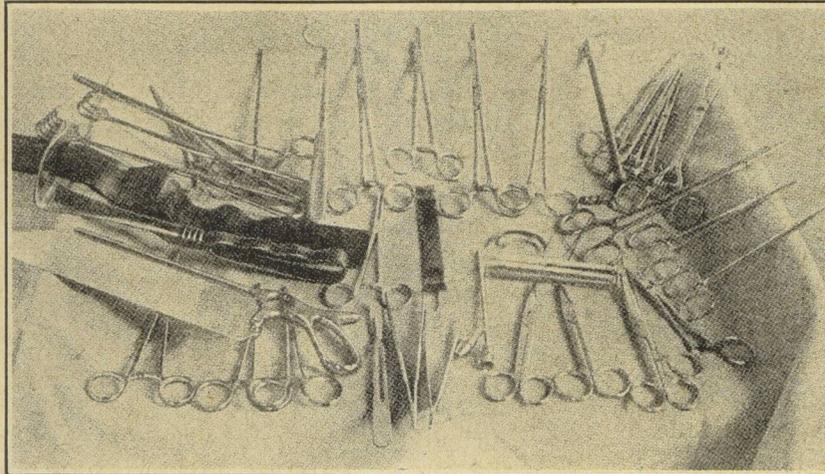
dans une récente étude qu'il a publiée sur ce sujet dans *Popular Science Monthly*, raconte encore qu'Antoine-Frédéric Mesmer, médecin d'origine autrichienne, hypnotisait ses patients avant de les faire pénétrer dans la salle d'opé-

la façon la plus courante de préparer un patient à une opération quelconque était encore de le saouler, ni plus ni moins, à l'alcool. Et pendant que le malheureux, bien que fortement tenu par quatre gaillards se débattait comme un diable dans l'eau bénite, le chirurgien lui enlevait quelque partie du corps.

Celui-ci avait besoin de faire vite et de ne pas perdre de temps. On comprend que, dans ces conditions, une opération chirurgicale ne pouvait durer longtemps. Cinq minutes au maximum, à cause des souffrances qu'enduraient les opérés. Faute de temps, faute des instruments dont dispose aujourd'hui la chirurgie, cette science était à mille lieues de ce qu'elle est maintenant. Elle a fait depuis 1850 des progrès extraordinaires, car, aujourd'hui, une opération peut très bien durer une heure entière.

Mais de tous les anesthésiques employés aujourd'hui, les plus nouveaux sont ceux qui insensibilisent la moelle épinière. L'anesthésie de la moelle épinière, ainsi qu'on l'appelle, insensibilise l'abdomen et les extrémités inférieures, cependant que le patient conserve l'usage de ses bras et est parfaitement conscient. Il peut même, s'il a du nerf, lire un journal et écouter un programme de radio pendant que le chirurgien l'opère. Le champ opératoire est parfaitement *endormi*. Il entend bien le bruit des outils, le giclement du sang, etc., mais il n'éprouve pas la moindre douleur. Certains chirurgiens que nous connaissons se servent couramment de ces anesthésiques et le docteur Damrau que nous citons tout à l'heure nous assure qu'un chirurgien américain a pratiqué, au moyen de l'anesthésie de la moelle épinière, plus de 3500 opérations. On connaît encore l'anesthésie par injection rectale, qui dure une heure environ, et l'anesthésie locale, pour les opérations de la tête, par exemple.

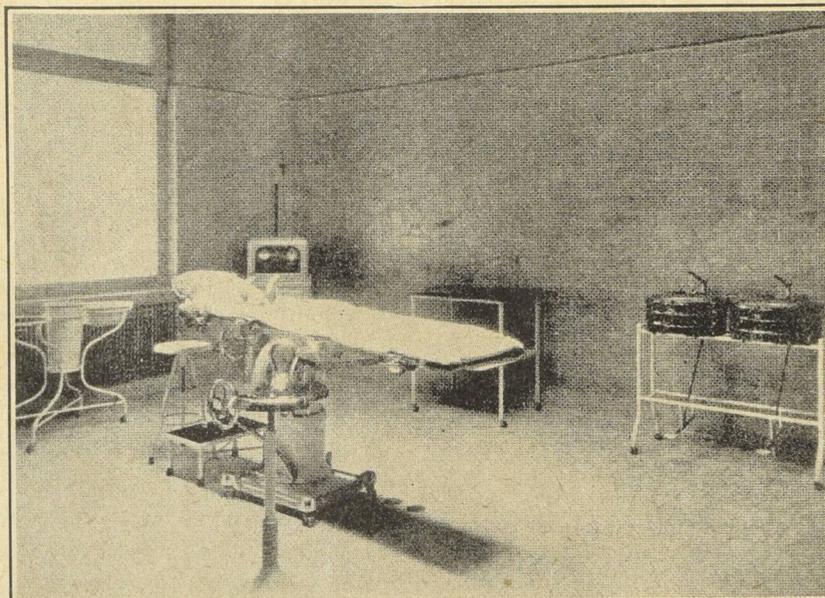
Non, vraiment, quand on pense aux progrès accomplis par la médecine et la chirurgie depuis un siècle et aux tortures qu'avaient à supporter nos ancêtres pour la moindre amputation, on peut parfaitement bien se moquer de ceux qui hésitent encore à subir une opération chirurgicale jugée indispensable.



En haut, une trousse de chirurgie moderne. En bas, quelques instruments de chirurgie en usage il y a 125 ans.

ses vis de pression sur la partie la plus considérable d'une artère afin de paralyser les membres à amputer. Le docteur Frédéric Damrau,

ration. Le fluide magnétique servit ainsi d'anesthésique pendant quelque temps, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle environ. Mais



Une des salles d'opération de l'Hôpital Saint-Luc, à Montréal. Le bloc opératoire comprend salles d'anesthésie et d'opération. Quand les patients sont amenés ici, ils sont, — heureusement pour eux! — profondément endormis.

## LIVRES ET REVUES

Par Paul Auger

## POESIES NOUVELLES

par Robert Choquette

M. Choquette vient de publier, sous ce titre, aux *Editions Albert Lévesque*, le recueil de poésies qui, en septembre dernier, remportait les honneurs du Prix David.

Outre le poème *Metropolitan Museum*, déjà publié en tirage limité de grand luxe et pour lequel la critique n'a eu que des éloges, le recueil renferme de nombreux



M. ROBERT CHOQUETTE  
Poète et romancier.

poèmes inédits d'une facture tout aussi fortes et d'une aussi riche inspiration. M. Choquette a le don d'exprimer, dans un style sobre et juste, ses sentiments sur la nature et l'amour, et l'on sent circuler dans tous ses poèmes cette chaleureuse force de conviction qui appelle la sympathie. Il est d'ailleurs inutile d'insister sur le talent poétique de M. Choquette, car les radiophiles ont eu maintes fois l'occasion de l'entendre et de juger par eux-mêmes de la valeur de ses poèmes, d'un goût classique et d'une grande pureté de sentiment. Citons toutefois *Au Cercle de la Lampe*, *Joie*, *En marge de Durer*, *Wagner*, *Locomotive*, qui prouvent que ce jeune poète mérite plus qu'une admiration passive et que ses poèmes sont une des plus pures expressions de la beauté.

L'ouvrage, présenté avec un goût impeccable par les *Editions Albert Lévesque*, est en vente au prix de \$1.00 l'unité chez l'éditeur et dans toutes les librairies assorties.

## UN COIN DES CANTONS DE L'EST

par Joseph-Charles Saint-Amant

M. Saint-Amant vient de publier sous ce titre une deuxième

édition corrigée et considérablement augmentée de son ouvrage «L'Avenir et ses environs», publié en 1898 et épuisé depuis plusieurs années.

C'est un fort volume de 535 pages, bourré de faits et de renseignements précieux, non seulement pour nos compatriotes originaires des Cantons de l'Est, mais pour tous ceux qu'intéressent la naissance et le développement d'une des plus riches régions de la province. «J'ai essayé, dit l'auteur dans sa préface, de faire connaître ce coin de terre, cette *Province des Townships du Sud*, témoin du dévouement des premiers missionnaires et conquise ou, pour mieux dire, ravie par une race à ces dominateurs... Cette lutte pacifique dans son héroïsme a montré avec une force toute palpitante d'évidence que si la race française n'a pas toujours réussi à garder ses colonies, elle a formé d'admirables colons».

L'ouvrage est divisé en trois grandes parties: Origines et développements; Lutttes et conquêtes; Drummondville et ses environs. Les notes et chapitres consacrés au développement de la région depuis les trente-cinq dernières années, sont peut-être les plus intéressantes



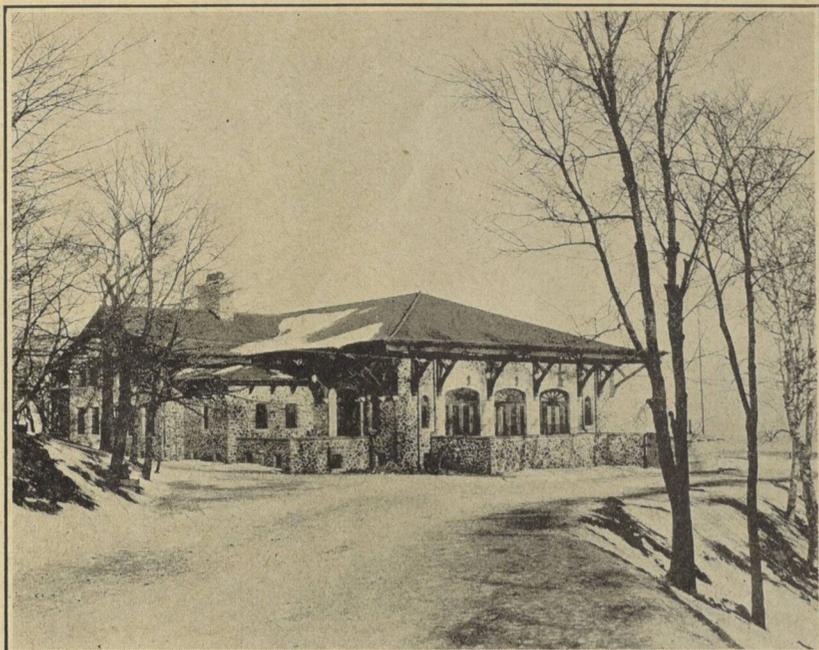
MISS BLODWEN DAVIES

Auteur de nombreux ouvrages sur la province de Québec, où elle est née, et dont *Romantic Québec*, illustré d'eaux-fortes, a été édité dernièrement par McClelland & Stewart, à Toronto. Miss Davies a également publié, chez les mêmes éditeurs, un livre sur Ottawa (*The Charm of Ottawa*) et un autre sur la ville de Toronto.

pour les lecteurs d'aujourd'hui, puisqu'ils nous font assister à l'éveil de la ville de Drummondville à l'industrie.

Cet ouvrage, dont la distribution a été confiée aux *Editions Albert Lévesque*, 1735 rue Saint-Denis,

## LE PAVILLON DE LA MONTAGNE CONVERTI EN MUSEE



Un projet de musée a été présenté dernièrement aux administrateurs de Montréal par M. E. Lionel Judah, conservateur des musées de l'Université McGill. Le vestibule abriterait des spécimens de la flore et de la faune de la région. Une carte en relief du Mont-Royal serait aussi exposée à cet endroit. Dans les salles attenantes, seraient aussi exposés des échantillons de nos arts domestiques et des oeuvres de nos peintres, graveurs et sculpteurs. Au sous-sol, un salon de thé décoré dans le style paysan canadien-français. Plus d'un million de personnes visiteraient chaque année ce musée qui contient déjà douze grandes fresques de douze peintres montréalais, dont quelques-unes remarquables.

Montréal, a été édité par «La Parole Ltée», à Drummondville. Il contient de nombreuses photos et vignettes en hors-texte et, pour en rendre la diffusion plus facile, l'auteur et l'éditeur ont fixé le prix de vente à \$1.00 l'unité, malgré les frais sans doute élevés de la fabrication.

## LE MYSTERE DE L'ILE Z

par Victor Forbin

L'auteur, qui a couru le monde, visite fréquemment le Canada, où se déroule l'action de son nouveau roman. Le moins qu'on puisse en dire, c'est que l'intérêt captivant de ce récit se soutient de la première à la dernière page: quel que soit son âge, le lecteur est tenu en haleine jusqu'au dénouement.

Ce livre n'est pas qu'attrayant: il est instructif et touche, d'une plume ennemie du pédantisme, à maintes questions scientifiques.

## REIMPRESSIONS

«Quand j'parl' tout seul», par Jean Narrache (3e mille); «A la Hache», (2e mille) par Adolphe Nantel; «Aux Marches de l'Europe», (2e mille) par Jean Bruchési; «Sous le Signe de l'or», (2e mille) par Edouard Montpetit; «Dolorès», (2e mille) par Harry Bernard; «Discours d'enfant», (2e mille) par Françoise Gaudet; «Fées de la Terre canadienne», «Les Orphelins de Grand Pré», par Maxime; «Propos canadiens», par Mgr Camille Roy; «Contes pour enfants canadiens», «Au coin du feu», par Marjolaine.

## SOURCE DE JOIE

par Maurice Constantin-Weyer

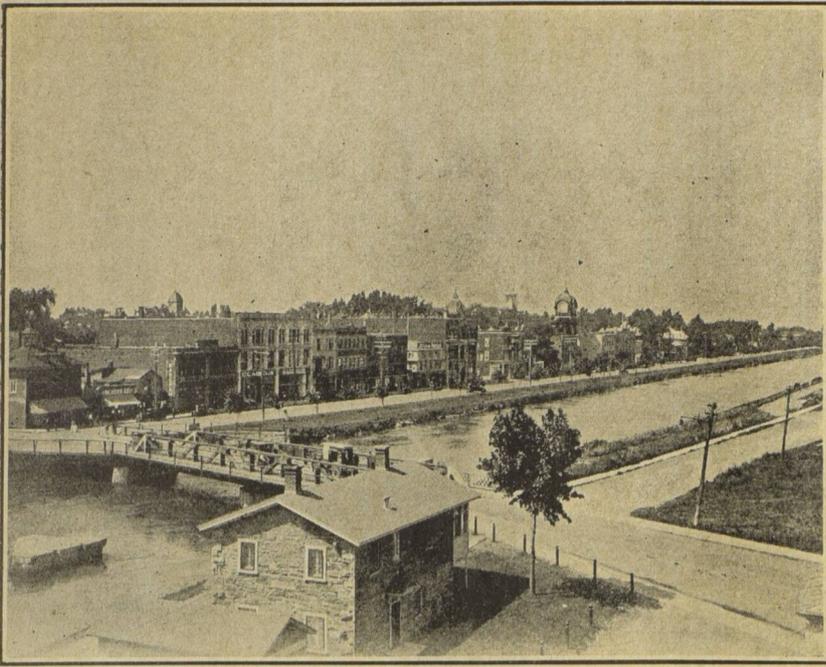
«Lorsqu'il y a quelques années, Jacques Delamain me demandait un livre pour la collection qu'il avait créée, il me rappelait que j'avais écrit un «livre de nature» *Manitoba* avant que la mode fût aux livres de nature.

C'est que j'ai tout de même, pendant onze années de ma vie, vécu beaucoup plus avec les ciels, les montagnes, les prairies, les étangs et les forêts, qu'avec les hommes. De mes longues contemplations sont nés des livres tels que *Manitoba*, *Clairière*, et plus tard *Morvan*.

Cependant, ce n'est pas seulement depuis mon arrivée au Canada que je me suis plu à rechercher les contacts avec la nature. Si je m'efforce de fouiller parmi les décombres de mon enfance et de mon adolescence, j'arrache aisément à la poussière de l'oubli de telles images qu'il faut bien que, dès mon âge le plus tendre, la nature ait été l'objet principal de mes amours.

Comment elle s'est imposée à moi, quelles ont été mes réactions devant elle, quelles salutaires leçons de sérénité j'en ai reçues, quelles joies enfin la nature m'a dispensées et me dispense encore, voilà, je crois, une excuse suffisante pour avoir écrit *Source de Joie*.

Puissent mes lecteurs retrouver dans ces pages volontairement dépouillées, un peu de l'émotion avec laquelle je les ai écrites.»



## VALLEYFIELD

**L**A ville de Valleyfield est située sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, à environ trente milles de la frontière de l'état de New-York et à cinquante-deux milles de Montréal. Sa population est d'un peu plus de 10,000 âmes.

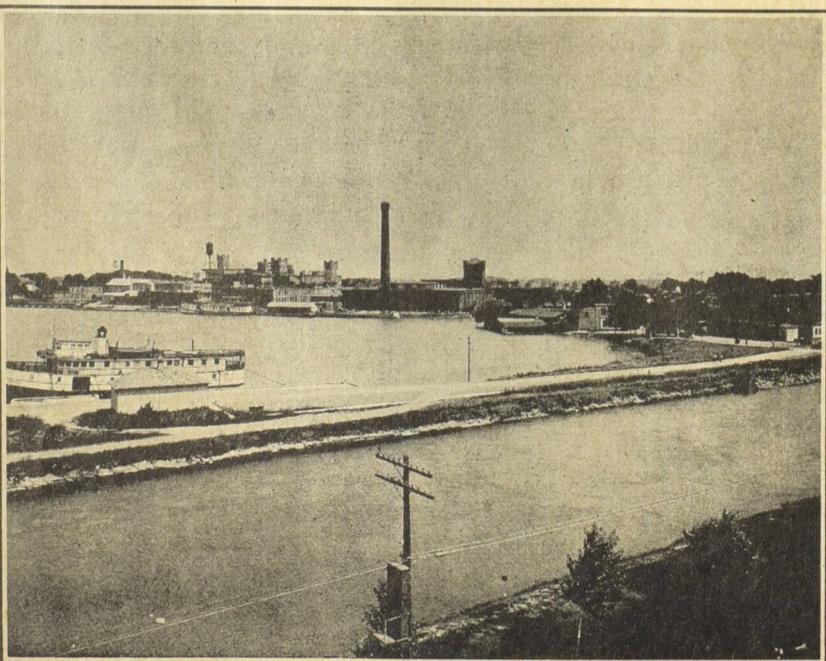
Sa situation en fait un site industriel et commercial de premier ordre, en même temps que le centre d'une région agricole modèle et prospère. C'est une ville de fondation récente, ayant été incorporée en 1904. Plusieurs industries y sont établies, parmi lesquelles on compte une des plus considérables filatures de coton de la province, une meunerie, une papeterie, une fabrique de conserves alimentaires, une manufacture de bronze et d'aluminium en poudre, une brasserie, des manufactures de portes et de châssis, des établissements pour la préparation et le commerce du bois.

Parmi les principaux édifices de Valleyfield, il convient de mentionner la cathédrale, deux églises, le séminaire, le collège classique et commercial, le High School, l'École Normale pour les filles, l'hôpital, le palais de justice, la prison, le théâtre, le bureau de poste, des édifices bancaires et établissements commerciaux de tout genre.

Pendant la saison touristique, Valleyfield est reliée à Montréal par un service d'autobus et à Côteau-du-Lac, sur la rive nord du fleuve, par un traversier qui la met en communication directe avec Montréal, par la route nationale et les ponts de l'île Perrot.

Les premiers établissements de la paroisse de Sainte-Cécile se firent lors de la construction du canal de Beauharnois, vers 1840. Une mission y fut établie quelques an-

(Suite à la page 53)



Photos Associated Screen News, Montréal

## La Société des Nations déclare la Guerre . . . aux rats

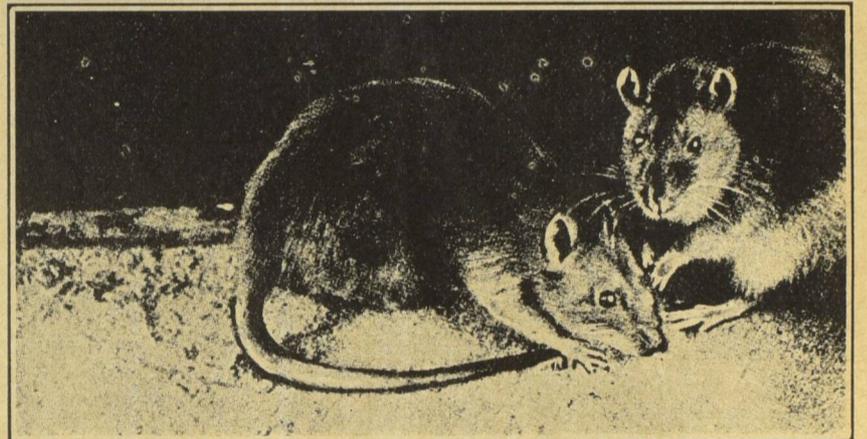
**L**A Société des Nations comporte un organisme international dont le programme prévoit la lutte contre le rat. Cette société, comme on le voit, ne s'occupe donc pas que d'oeuvres de paix. Si elle a ouvertement déclaré la guerre au rat, c'est que le rat, qu'il s'agisse du rat des villes, ou du rat des champs, dont il existe 54 variétés en Europe et qui constitue un véritable fléau en Amérique du Nord, ou des gros rats noirs qui naviguent sur tous les cargos, ou des rats des Indes qui transmettent des maladies dont vingt millions de personnes sont mortes en ces vingt dernières années, — c'est que le rat, disons-nous, est peut-être aujourd'hui le plus grand ennemi de l'homme.

peut manger et, en plus, nous communique toutes sortes de sales maladies.

Il est aujourd'hui établi, grâce aux recherches du docteur Simond, que les rats peuvent être atteints, sans en mourir eux-mêmes, d'une forme chronique de peste contagieuse pour l'homme, et que la puce est le véhicule secondaire qui transporte le bacille de la peste du rat au rat, du rat au chat et du chat à l'homme.

Tout le monde doit donc se faire un devoir de tuer le rat, partout où il se trouve, le plus consciencieusement du monde. Mais c'est qu'il n'est pas facile à tuer et qu'il est, ce qui n'est pas peu dire, aussi malin que le chat.

Des experts en chasse au rat



LE RAT DE VILLE

Tel qu'il existe en Amérique aussi bien qu'en Europe. C'est à lui que tous les pays du monde font une guerre plus impitoyable que jamais.

Voulez-vous avoir une idée exacte du mal que peut faire le rat à l'humanité? Voici quelques chiffres que nous empruntons au spécialiste James Rodwell et à Victor Jouglu.

Un couple de rats fournit quatre portées par année. Chaque portée comporte huit petits qui, dès l'âge de trois mois (car le rat est adulte à cet âge) font à leur tour des petits. En admettant qu'au bout de trois ans, le couple en question soit encore vivant et fécond, sa famille représente déjà 253,372 individus.

Que faudrait-il pour nourrir une famille aussi considérable? Ce qu'il faudrait: l'équivalent de 51 tonnes d'avoine, par jour! Il est donc heureux que les rats se nourrissent des déchets de l'homme, car autrement il ne lui laisserait rien à manger.

Si encore le rat se contentait de manger nos aliments ou nos restes d'aliments! Mais il détériore impitoyablement tout ce qu'il ne

nous apprennent que les pièges à rats ne sont efficaces que dans certaines conditions. Il ne faut jamais les toucher avec les doigts, car le rat sent le contact de l'homme.. Usez donc de gants. Ensuite, on doit mettre comme appât une nourriture appétissante, et non n'importe quoi. Ne vous servez jamais deux fois du même piège sans l'avoir bien ébouillanté.

Quant aux poisons, sachez que les rats ont une tendance inexplicable à sauter sur la nourriture saine plutôt que sur la nourriture empoisonnée. Si bien que sur neuf grains d'avoine différemment empoisonnés et un grain sain, jetés ensemble, le rat choisira ce dernier.

Les gaz sont le seul moyen de destruction systématique en bloc, mais cela ne peut se faire encore que dans certains locaux, comme les navires, par exemple. Mais disons ici en passant que les navires modernes ne sont pas aussi hospi-

(Suite à la page 53)

# Le Lynchage et le Problème Noir

Résultat d'une enquête aux Etats-Unis Par Louis Sabourin

DANS le sud des Etats-Unis, surtout dans la Californie, l'Oregon, le Colorado et le Nevada, le "lynchage" a toujours été considéré à l'égal d'une loi écrite. Bien que les développements de la civilisation aient rendu la justice officielle plus expéditive, il ne se passe pas d'années sans qu'on enregistre plusieurs scènes de lynchage.

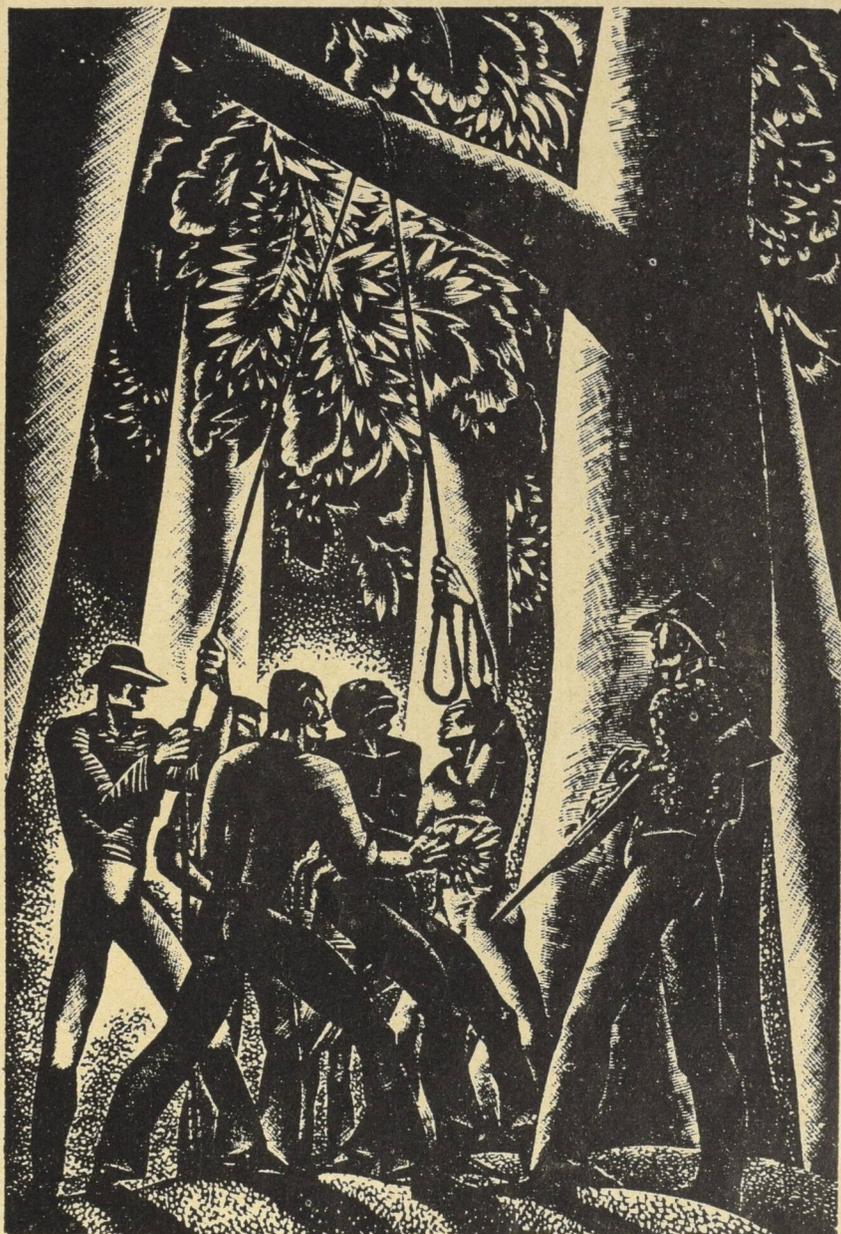
Ces exécutions sommaires des criminels par la foule sont un des derniers vestiges des débuts orageux de la grande république américaine. Lorsque cette partie des Etats-Unis n'était qu'un pays neuf, le danger était incessant et les abus de la force ou les crimes devaient être rapidement réprimés. Les citoyens ne pouvaient s'accommoder des lenteurs de la justice. Des sociétés s'organisèrent dans le but apparent de dompter la violence par la violence, et aussi dans le but inavoué de faire sentir aux nègres leur infériorité sociale.

Mais depuis, le lynchage a évolué, si l'on peut dire. Il fait maintenant presque autant de victimes dans la race blanche que dans la race noire, et surtout il a beaucoup diminué. Les statistiques des cinquante dernières années, les seuls que nous ayons pu nous procurer, sont très instructives à ce sujet. De 1880 à 1890, il y eut plus de 100 lynchages par année. En 1889, des 176 personnes qui furent tuées par la foule, la moitié environ appartenait à la race blanche. De 1903 à 1929, cette barbare coutume subit une baisse presque constante, à tel point qu'il n'y eut que dix lynchages en 1929 aux Etats-Unis.

La disparition graduelle de cette coutume n'est pas seulement le fait de l'influence de la civilisation; elle est aussi causée par les campagnes intensives faites par des sociétés puissantes contre la loi de Lynch. La *Commission of Interracial Cooperation* est surtout responsable de ce changement. En 1930, cette commission forma un comité spécial pour l'étude du lynchage dans le Sud.

Les principales conclusions du rapport de ce comité furent les suivantes:

1—Deux des 21 personnes lynchées en 1930 étaient certainement innocentes.



Bois gravé de Lynd Ward.

LE LYNCHAGE D'UN NOIR

2—Moins de  $\frac{1}{4}$  des personnes lynchées depuis 1890 étaient accusées d'assaut sur des femmes blanches.

3—Il y a une relation directe entre le manque d'éducation, et l'augmentation du lynchage.

Le Comité a suggéré deux moyens de résoudre ce problème: D'abord, imposer des peines très sévères aux instigateurs de ces massacres populaires, et rendre le mécanisme de la Justice plus souple et plus actif.

Le moyen le plus sûr est l'éducation des masses dans les Etats du Sud. Ce procédé a l'inconvénient d'exiger beaucoup de temps. Mais on ne doit pas s'attendre à transformer en un jour des populations au sang mêlé, d'un tempérament bouillant et par conséquent toujours prêt aux pires violences. Il

importe aussi de relever le niveau des affaires dans ces régions qui n'ont pas encore su s'adapter suffisamment aux changements brusques causés par le déplacement vers le nord de l'industrie du coton.

Un incident récent, commenté par le *Manchester Guardian*, a posé une fois de plus la question de l'hostilité envers les nègres aux Etats-Unis.

A Harlem, dans la partie nord de l'île de Manhattan, il y a une église épiscopaliennne — l'église d'All-Souls — dont la congrégation est de race blanche mais qui est située à la limite de l'immense district nègre. Le recteur, le Rév. Rollin Dodd, veut introduire des nègres parmi ses paroissiens. A cette mesure s'opposent très vigoureusement sept sur onze de ses conseillers de fabrique, et ils ont porté l'affaire devant les tribunaux. Mais

avant cet événement, il y a eu plusieurs scènes qui soulevèrent l'opinion. Les fabriciens fermèrent l'église sous prétexte de réparations. M. Dodd, accompagné par l'évêque Manning, de la cathédrale de Saint-Jean-L'Evangeliste, entra de force et dirigea le service divin en présence d'environ 250 personnes, parmi lesquelles il y avait des blancs et des nègres. Il eut beaucoup de difficultés à le faire car le sanctuaire, la chapelle et une partie des bancs étaient couverts par des échafaudages, et les bas-côtés étaient pleins de copeaux. Cependant, l'évêque Manning conduisit le service du haut d'un tabouret placé devant le lutrin où on met la Bible, au milieu de la nef.

Les membres du conseil de fabrique qui s'opposent à M. Dodd déclarent qu'ils ne font aucune objection à l'entrée des nègres à l'église. Ils disent que les nègres sont venus librement dans cette église depuis trente ans. Ils s'opposent à ce que les nègres deviennent membres de l'église. Ils craignent, comme le disait l'un d'eux, «que le recteur n'ait l'intention d'avoir une grande congrégation nègre, et que l'église ne soit tout entière abandonnée aux nègres». Il est certain qu'avec l'augmentation graduelle de la «cité nègre de Harlem» (Harlem contient 225,000 nègres sur une population totale de 325,000 nègres résidant à New-York), le mouvement d'augmentation a été particulièrement rapide depuis dix ans, et la population nègre de Harlem a augmenté pendant ce temps de 105 %, tandis que la population nègre de New-York dans son ensemble a augmenté de 114 %.

L'attitude de M. Dodd a été commentée un peu partout aux Etats-Unis. Mais il faut être juste pour les conseillers de fabrique et dire que leur attitude a été adoptée par les autorités ecclésiastiques responsables dans toute l'Amérique. La «ligne de couleur» qui est si rigoureusement observée dans les affaires séculières, est observée avec la même fermeté dans toutes les églises des Etats-Unis. Dans le sud, bien entendu, personne ne songerait à permettre au nègre de faire partie d'une église de blancs, quelle que soit sa dénomination.

# ÉCHOS DE

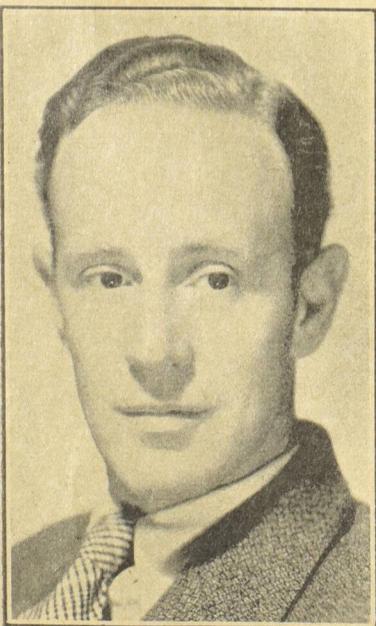
par

GEORGE RAFT

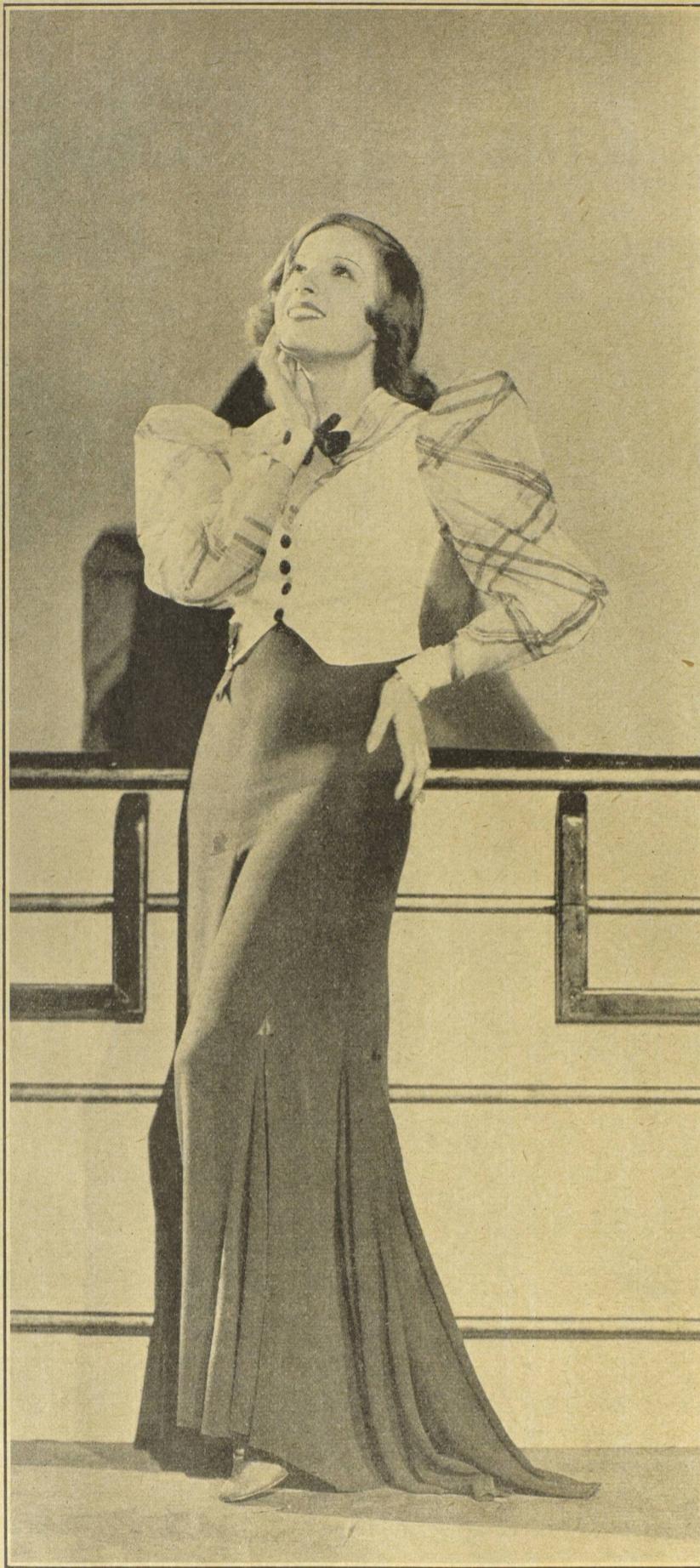
**I**L EST toujours dangereux de faire des pronostics, mais pour ce nouvel artiste du cinéma, je crois qu'on peut lui prédire sans grand risque un avenir des plus brillants. Nous l'avons vu quelquefois déjà dans des rôles de mauvais garçon et de gangster, rôles qu'il joue avec un naturel, une mesure, une sobriété, j'ai même envie de dire un goût vraiment remarquables. On en fera un jour un amoureux, et il ne serait pas du tout étonnant qu'il connût quelque chose de la popularité dont jouit autrefois le sympathique Rudolph Valentino.

George Raft est né à New-York, de père français et de mère italienne. Un de ses grands-pères était allemand. Après avoir fait plusieurs métiers, il devint danseur professionnel, tout comme Valentino. Il dansa même avec les «Palm Beach Nights» de Ziegfeld. Au cours d'une tournée qu'il fit ensuite en Europe, il enseigna au Prince de Galles à danser le Charleston. Rowland Brown, directeur de cinéma, ramena Raft à Hollywood pour lui confier un des rôles du film «Quick Millions». Il joua ensuite dans «Hush Money» et «Scarface». Ce fut ensuite «Undercover Man» et «Fly on», avec Gary Cooper.

LESLIE HOWARD



Leslie Howard qui, depuis Smiling Through, est devenu l'une des plus grandes vedettes de l'écran.



LILY DAMITA

## COMMENT ILS SE NOMMENT

Nom professionnel	Nom véritable
Greta Garbo	Greta Gustavsen
Gary Cooper	Ernest F. Cooper
Dolores Del Rio	Lilita Delores Asunsole de Martinez
Richard Dix	Ernest Brimmer
Ricardo Cortez	Jack Krantz
Billie Dove	Lilian Bohny
Monte Banks	Mario Bianchi
Renée Adorée	Jeanne de la Fonte
Elsie Janis	Elsie Bierbauer
Lila Lee	Augusta Appel
Claire Windsor	Olga Cronk
Anita Page	Anita Pomares
Richard Arlen	Richard van Mattimore
Nancy Carroll	Nancy La Hiff
Gwen Lee	Gwen Lepinski
Karl Dane	Rasmus Karl Thekelson Gottlieb
Samuel Goldwyn	Samuel Goldfish
Ramon Novarro	Ramon Samanyegos
Gilda Gray	Marianna Micholska
Douglas Fairbanks	Muni Weisenfreund

(Cette note est tirée du grand magazine de cinéma canadien LE FILM.)

# HOLLYWOOD

Francine

George Raft est maintenant sous contrat avec la Paramount.

KATHARINE HEPBURN

De même que George Raft, Katharine Hepburn est un des espoirs de Hollywood. Cette grande fille élégante et d'une maigreur vraiment exagérée vient de remporter un gros succès dans le film «A Bill of Divorcement», à la suite duquel la compagnie Radio Pictures lui accorda un contrat de cinq ans.

Katharine Hepburn appartient à une excellente famille de Hartford, Connecticut, et c'est au sortir du Bryn Mawr College qu'elle s'engagea dans une troupe de comédie de Baltimore. Elle a joué jusqu'ici dans «The Big Pond», «The Warrior's Husband», «A Bill of Divorcement» et «Three Came Unarmed», avec Joel McCrea.

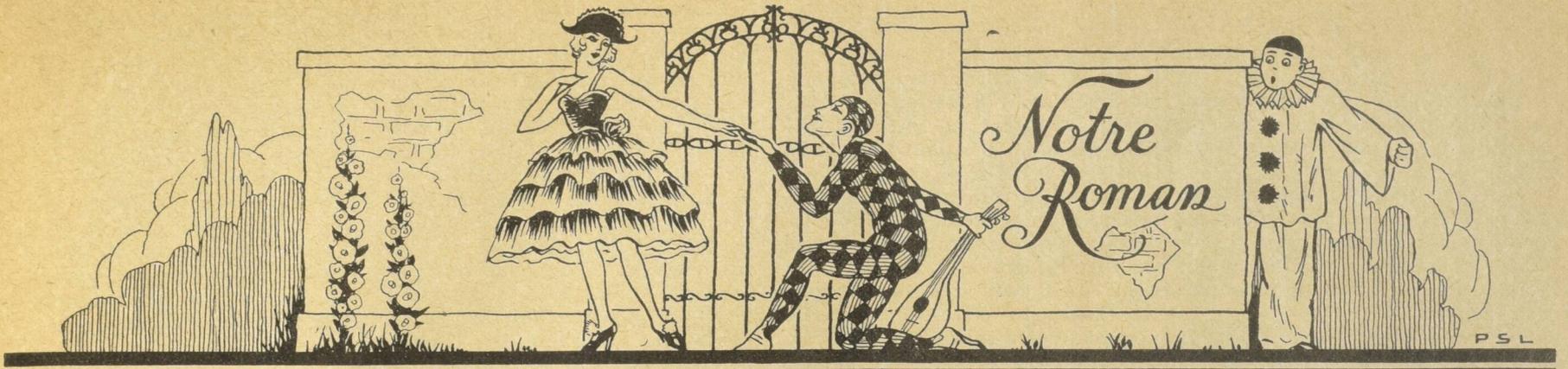
BETTE DAVIS

Bette Davis, de son vrai nom Ruth Elizabeth Davis, est née, le 5 avril 1908, à Lowell, Mass., le grand centre franco-américain. Elle fut d'abord garde-malade, à la sortie du collège, puis danseuse, puis comédienne. Du théâtre elle passa naturellement au cinéma. Son dernier film, tourné par Warner Brothers, fut «The Mind Reader». Bette Davis a cinq pieds trois pouces, pèse cent six livres, a les yeux bleus et les cheveux blonds.

BEBE DANIELS



La charmante actrice porte ici un petit chapeau sport en tweed que les élégantes ont vite adopté.



INEDIT

# DARLING

COMPLET

Par Juliette MYLO

1

Son travail terminé, Philippe quittait le collège aussi vite qu'il pouvait. Tous les jeudis, à 5 heures, il faisait exactement la même chose. Les derniers devoirs corrigés, quel que fût le temps, un irrésistible besoin d'air et de liberté s'emparait de lui, il mettait son chapeau et littéralement se sauvait, toujours par le chemin le plus court, pour se rendre au Luxembourg qu'il adorait.

Dès qu'il sentait sous ses pieds craquer le sable de l'allée, une joie enfantine l'envahissait; ses poumons, comprimés toute la semaine dans l'atmosphère surchauffée des salles d'écoles, se détendaient; son cerveau fatigué par l'étude oubliait tout pour un moment et s'abandonnait aux choses simples et mystérieuses de la vie. Il observait d'un air tranquille et doux les enfants qui jouaient, les nounous qui tricotaient, les pigeons qui voltigeaient au-dessus des pelouses, emportant une miette de pain ou un brin d'herbe, les jeunes filles qui se promenaient pimpantes, faisant admirer leur chapeau neuf ou leur tailleur à la dernière mode. Suivant les saisons, il remarquait les arbres qui étendaient l'ombre et la fraîcheur, les gazons qui devenaient touffus ou les feuilles qui tombaient et les bosquets qui prenaient un aspect squelettique.

Tout l'intéressait dans ce jardin merveilleux. Au printemps, l'air parfumé le transportait et le faisait rêver; en automne, les couleurs savantes des arbustes, les marrons rouges, les verts violets, les jaunes orange — des puzzles pour les peintres — l'amusaient; en hiver, quand il faisait très froid, que les allées étaient désertes, les bancs vides, il se mettait dans la peau du propriétaire, il surveillait les travaux des jardiniers, les dessins des plates-bandes, s'arrêtait devant les statues, leur parlait, aurait voulu les nettoyer lui-même; il s'était surpris un jour à enlever la neige de leurs contours, puis il se mettait à marcher à grands pas pour se réchauffer, sifflant, très bas, car il était affreusement timide, un air dont il ne connaissait pas le nom.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.

Ah! ce n'est pas lui qui aurait apporté ses leçons ou ses cours à préparer au Luxembourg! Tout au plus jetait-il un coup d'oeil distrait sur les en-tête d'un journal qui lui servait de contenance et derrière lequel il se cachait quelquefois pour laisser passer en paix les amoureux.

Il regardait avec pitié ces étudiants au visage terreux, à l'oeil hagard, mal équilibrés sur le bord d'une chaise, les jambes croisées, un coude dans l'autre main, qui ne levaient pas le nez de sur leurs cahiers et ne voyaient rien autour d'eux. Quelle infraction à la nature, cette indifférence! Est-ce que le Luxembourg n'était pas un endroit de repos, de paix, de liberté, un lieu où le poète berce ses chimères, où l'artiste reçoit son inspiration, l'un des poumons de la grande ville où les petits, les jeunes, les vieux, les malades viennent chercher l'oubli et la force de continuer la lutte!

Il traversait le jardin de long en large et le plus souvent s'arrêtait derrière la fontaine Marie de Médicis. C'était son coin favori, il aimait le clapotement léger, presque imperceptible du minuscule jet d'eau oublié là sans doute pour donner l'illusion.

Souvent les enfants remarquaient ce jeune homme qui leur souriait aimablement, ils le prenaient pour un des leurs, venaient à lui, lui parlaient et lui apportaient leurs joujoux. Il les écoutait, les questionnait, redevenait enfant. Quand l'heure était arrivée de se séparer, il leur disait adieu en promettant de revenir; il quittait à regret ce jardin pour reprendre son rôle ingrat de pion, distributeur de pen-sums, le plus souvent tyrannisé des écoliers, toujours soumis à ses supérieurs, esclave de son devoir.

Un jour d'avril où la nature en fête s'était parée de ses plus beaux atours, les oiseaux gazouillaient sans arrêt, les rires enfantins s'élevaient de tous les côtés, l'eau de la fontaine coulait joyeuse de la cascade, le calme et la sérénité étaient sur tous les visages, le ciel était d'un bleu éclatant, il faisait chaud. Philippe, son chapeau à la main, marchait d'un côté de la

fontaine Médicis, quand il entendit tout à coup derrière lui des cris d'enfant désespéré. Croyant à un accident, vite il se retourne. Un bambin de 4 à 5 ans pleure en poussant des gémissements à fendre l'âme. Il se précipite vers sa mère, une jeune femme assise à quelques pas de là, serrant contre son coeur un jouet, la cause de tout le mal, et se jette dans ses bras, en s'écriant:

—Darling, Darling... il est cassé!... vois... la voile est brisée... mon beau bateau... mon beau bateau!

En disant ces mots, les cris recommencent de plus belle, les sanglots étranglent la petite gorge oppressée, des larmes brûlantes coulent sur le pauvre visage. La maman le caresse, l'embrasse, fait de son mieux pour l'apaiser.

—Jacques, mon chéri, ne te mets pas dans un état pareil... laisse-moi voir...

Rien n'y fait, l'enfant est inconsolable... Il regarde son trésor en poussant des soupirs. Tout à coup, il s'aperçoit que le matelot collé à l'avant du navire a perdu sa tête dans le choc, alors ses cris redoublent; son chagrin ne connaît plus de bornes:

—Il est tombé à l'eau, Darling... il a noyé sa tête... Darling, Darling, mon marin...

Philippe avait contemplé la scène avec intérêt, d'autres curieux s'étaient arrêtés.

Les gens, voyant qu'il s'agissait simplement d'un jouet cassé, se dispersaient en souriant.

Philippe s'approcha et s'enhardit:

—Est-il vraiment cassé, ce bateau?... Puis-je voir, Madame?

—Certainement... Ecoute, Jacques, ce que Monsieur va dire.

Jacques leva les yeux sur Philippe, déjà son regard s'épanouissait, il était à l'âge où l'on croit au miracle.

Mais ce n'est presque rien, s'écria Philippe au bout d'un moment, je peux avec une ficelle et mon couteau redresser les flancs et consolider le voilier... Voulez-vous me permettre d'essayer?

—Je vous en prie, Monsieur, dit la jeune femme, il y a justement une chaise là.

Philippe s'assit et de ses mains adroites répara l'objet, pendant que Jacques suivait chaque mouvement avec un intérêt croissant. Quelques instants après, le navire, encore un peu de travers, avait repris une forme possible.

—Je crois qu'il flottera, je pourrais mieux faire si j'avais ce qu'il me faut, mais je n'étais pas préparé...

—C'est déjà très bien, vois comme Monsieur est aimable et adroit. Remercie, Jacques.

Jacques s'apprêtait à remercier, en enfant bien élevé; pourtant il n'était pas entièrement satisfait, il regardait d'un air piteux le malheureux matelot, toujours décapité. Philippe devina sa pensée.

—Evidemment, je n'ai pas une tête de marin dans ma poche, il faudrait...

—Il réfléchit un moment:

—Il faudrait me confier le matelot, je lui referais une tête et je vous la rapporterais. Venez-vous ici très souvent?

—Nous venons tous les jeudis, mais je ne voudrais pas vous donner cette peine...

—Je viens aussi tous les jeudis. Est-ce que Jacques veut me permettre de détacher le matelot, je le complèterai et j'apporterai de la colle jeudi prochain pour le réinstaller à son poste.

—Réponds, Jacques, tu vois comme Monsieur est bon, tu veux bien qu'il emporte le marin pour le raccommoder?

—Oui, je veux bien, répondit Jacques dont la confiance était maintenant illimitée, merci, Monsieur, merci beaucoup... Puis se tournant vers sa mère, il ajouta: «Darling, dis au Monsieur qu'il avait un bérêt bleu... avec le nom du bateau dessus».

—Oui, oui, c'est vrai, mon chéri, sur ce bérêt était inscrit: *L'Indomptable*. Quelle ironie!

En disant ces mots, elle sourit et, levant les yeux, rencontra le regard de Philippe qui souriait aussi. Pour la première fois, il la vit... une impression nouvelle s'empara de lui aussitôt. Cette femme était une enfant, de dix-huit ou dix-neuf ans au plus, une jeune fille fraîche et délicate, elle ne pouvait pas être la mère de Jacques. D'ailleurs il

l'appelait «Darling», et ce doux mot anglais qui veut dire «chéri» n'est pas un nom, mais un qualificatif.

Elle continua d'une voix légère, un peu timide, maintenant qu'elle était seule avec lui, l'enfant ayant repris ses jeux :

—Je suis confuse, Monsieur, de toute la peine que vous vous êtes donnée pour Jacques, il est si sensible, la moindre chose le bouleverse... il se rend malade pour une contrariété!

—Ce n'est rien, répondit Philippe, je suis très heureux si j'ai pu être de quelque service. Je connais les enfants, je les comprends et je les aime.

—Vraiment?

—Oui, j'en ai beaucoup sous mes ordres et j'ai toujours été entouré de petits; ni leurs chagrins, ni leurs joies ne me laissent indifférent.

—Vous avez raison... Jacques n'est pas ingrat, vous verrez comme il sera content de vous revoir, il a beaucoup de mémoire et un bon petit coeur.

Elle regarda l'heure à la montre de son poignet :

—Comme il est tard! s'écria-t-elle. Viens vite, Jacques, dis adieu à monsieur.

Philippe tendit la main à l'enfant :

—Adieu, Jacques, et à jeudi. N'oubliez pas de venir, je serai là à 5 heures.

—Avec mon matelot?

—Avec le matelot.

—Soyez tranquille, monsieur, nous n'oublions pas.

Philippe salua et les regarda partir. Jacques se retourna au coin pour lui faire de la main un signe amical.

Ils prirent la grande allée qui conduit à la rue Vaugirard. C'était aussi le chemin de Philippe. Il ne voulait pas avoir l'air de les suivre ni de les observer. Il resta en arrière, musardant ici et là, sans pourtant les perdre de vue. Il arriva à la grille juste à temps pour les voir monter dans une magnifique Rolls Royce qui, évidemment, les attendait.

Le jeudi suivant parut long à venir pour Philippe, il lui tardait de revoir ses amis. Pourtant ses réflexions l'avaient amené à l'inévitable conclusion qu'ils n'étaient pas du tout de son monde. Cette belle auto, cet enfant soigné et gâté, le luxe discret de «Darling», sa manière de parler, son assurance même chez une personne aussi jeune en disaient long. Ils appartenaient, sans le moindre doute, à cette classe privilégiée des favoris de la terre qui n'ont pas le souci du lendemain.

Philippe s'était procuré un matelot semblable à celui qui avait péri dans l'accident, il avait gratté la peinture de son béret et en lettres minuscules avait tracé le mot «l'Indomptable», il s'était muni d'un pot de colle et d'un petit instrument.

Il se disait bien qu'il serait sage de faire ce qu'il avait promis à l'enfant, puis de s'arrêter là... A quoi peuvent mener de semblables connaissances! Mais Philippe était un sage c'était un rêveur, un poète

épris de la beauté et de la pureté, et la philosophie de ses vingt-trois ans n'était pas bien assise!

Aussi, le jeudi suivant, accepta-t-il avec joie l'invitation de «Darling» à prendre une chaise à côté d'elle et s'installer pour faire la réparation nécessaire.

Le succès couronna ses efforts. Jacques prosterné devant lui le regardait avec admiration, et quand le matelot grave et reluisant fut solidement collé à l'avant et que, le lancement effectué, le navire gracieusement se balança sur l'eau, il poussa des cris de joie qui résonnèrent dans tout l'entourage.

L'enfant satisfait, Philippe revint s'asseoir près de Darling et, tout naturellement, la conversation s'engagea... Il était doux et cultivé, elle était jeune et charmante, ils parlèrent de mille choses sans intérêt et, tout naturellement aussi, ils prirent rendez-vous pour le jeudi suivant!

De là à créer une habitude, il n'y a qu'un pas. Si Philippe était autrefois pressé de quitter le collège à l'heure de sa délivrance, c'était bien autre chose maintenant! Il n'y tenait plus dès que le moment approchait, il s'agitait sur sa chaise, regardait sa montre à chaque instant et partait quelquefois avant d'avoir terminé ses corrections. Il arrivait aussi que, les autres jours il songeait à cette heure bénie qui était sa récompense; même un soir, il relâcha son autorité durant une étude, alors les petits garçons qu'il aurait dû surveiller en abusèrent, riant, tapageant, se battant et se moquant de Monsieur le Professeur inerte sur son piédestal... et qui rêvait!

Qui étaient-ils ces deux êtres jeunes et beaux qui avaient surgi dans son existence? Jamais il n'aurait osé le demander et jamais eux-mêmes ne parlaient ni de leur maison, ni de leurs parents. «Darling» était le seul nom qu'il savait d'elle et comme il lui allait bien! — Darling n'était pas la mère de Jacques, cela il l'avait deviné le premier jour. Était-elle sa soeur? Il l'avait pensé un moment, ils se ressemblaient quelquefois... mais leur différence d'âge aurait été grande... Elle avait sur l'enfant beaucoup d'autorité, il lui obéissait sans répliquer; peut-être était-elle son institutrice?... Non, pourtant, cela paraissait impossible.

Un jour, quelques semaines plus tard, ils sont surpris par une averse, il n'y a pas beaucoup d'abris au Luxembourg, vite, vite, ils se précipitent à la sortie. Darling veut rentrer, Jacques est délicat, elle craint qu'il ne prenne froid. Philippe court, appelle, enfin trouve une taxi et les aide à monter. Il écoute l'adresse qu'elle va donner, il va enfin savoir où ils habitent, mais elle dit simplement :

—Aux magasins du Louvre. Puis se retournant vers lui en souriant, elle ajoute :

—A jeudi prochain, n'est-ce pas, j'espère que nous aurons plus de chance.

Il enlève son chapeau, inconscient de la pluie qui tombe à verse, et regarde, absorbé dans ses pensées, la voiture s'éloigner...

Enfin il se résigne à partir... il ne sait rien, il ne saura jamais rien d'elle! Peu importe, d'ailleurs! A quoi lui servirait-il d'être fixé sur son état-civil, d'être sûr qu'elle est fille de millionnaires, qu'elle possède un grand nom et peut-être habite un palais? Que lui font ces choses auxquelles il n'aspire pas? Elle est l'Inconnue aux prunelles dorées, la petite princesse au sourire enchanteur qui, une fois par semaine, le rencontre et lui parle, la fée magicienne qui fait battre doucement son coeur, elle s'appelle «Darling», elle est jeune, elle est belle, et il est sûr qu'elle est bonne!

—Dis, monsieur, quel est ton nom? demande Jacques, un jour.

—Veux-tu bien ne pas être indiscret, Jacques, s'écrie Darling.

—Cela ne fait rien, au contraire, je m'appelle Philippe.

—Philippe... répète Jacques, rêveur, comme moi je m'appelle Jacques.

—C'est cela.

—Philippe, raconte une histoire.

—Jacques! Jacques! il ne faut pas toujours demander et tu n'es pas poli; dis au moins monsieur Philippe.

—Je vous en prie, ne le corrigez pas, c'est charmant. Voyons, quelle histoire pourrais-je bien raconter aujourd'hui.

Car Philippe, non seulement est un docteur extraordinaire pour les joujoux, mais il connaît des contes adorables qui font à la fois rire et pleurer. Il les dit si bien de sa voix chaude et grave que Darling ne peut s'empêcher d'y prendre goût et que Jacques, le regard tendu vers lui, palpitant d'émotion devant le récit des intrigues sans nombre d'un pirate normand ou les aventures d'une Alice ou d'un Peter Pan au pays des merveilles, ne peut attendre les derniers mots pour s'écrier :

—Et c'est arrivé, Philippe?

—Je crois bien que c'est arrivé... il y a bien longtemps par exemple.

Que de fois, lorsque l'enfant avait trop joué et qu'il ne voulait pas s'arrêter, l'avait-il captivé ainsi, le prenant sur ses genoux. Et Darling pensait tout au fond d'elle :

—Comme tout ce qu'il dit est joli et plein de poésie!

Une fois elle apportait un livre, ou bien un ouvrage de femme, mais elle ne lisait ni ne travaillait, elle causait et elle écoutait. Elle possédait ce don de la conversation si rare chez les jeunes filles d'aujourd'hui dont la vie remplie d'événements ressemble à un record de vitesse. Elle parlait avec calme échangeait ses opinions, avouant volontiers ses goûts sans y mettre la moindre coquetterie.

Philippe admirait son intelligence, il était sous le charme de sa voix, de son rire argentin. Elle était pour lui la jeune fille parfaite, instruite, douce, tendre, dévouée sans hardiesse, mais certainement moins timide que lui. C'est ainsi qu'il connut ses lectures favorites, ses poésies préférées, les pièces de théâtre qu'elle aimait le mieux. Justement, à cette époque, Philippe était passionné de théâtre, il avait suivi à l'Odéon les spec-

tacles classiques et il connaissait Racine et Molière par coeur.

Il l'aimait... il le savait bien, parole! qu'il l'aimait! Il n'avait pas été longtemps à s'en apercevoir et il ne se le cachait pas à lui-même... du reste, comment aurait-il pu faire autrement? Il avait beau se répéter qu'elle ne lui rendrait jamais son amour, que c'était impossible, il s'attachait malgré lui. Plus il la voyait, plus elle prenait place dans son coeur et plus il se cramponnait à ce bonheur passager.

## II

Philippe avait, dans sa vie, une autre adoration.

Sa mère... il l'aimait d'un amour sans borne. Il s'en voulait quelquefois de l'oublier en songeant à sa nouvelle amie, mais il ne faisait en cela qu'obéir aux lois de la nature: les mères sont destinées à céder leur place quand leurs fils sentent les premiers effluves de l'amour, elles s'effacent alors, elles ne sont plus que l'ange consolateur qui aide à supporter les mauvais jours.

Mme Sandrier avait perdu son mari quand Philippe comptait deux ans à peine. Il n'avait de son père aucun souvenir, il savait seulement qu'il avait été beau et bon et qu'un brillant avenir l'attendait quand une cruelle maladie mit fin à tout en l'enlevant à trente ans! Hélas! jeune médecin inconnu, sans fortune, il laissait la misère derrière lui; les rêves dorés formés sur ce berceau chéri s'envolèrent aussitôt pour faire place aux nécessités de la vie, qui se dressèrent devant la pauvre femme et réclamèrent tout son courage.

Elle avait été institutrice avant d'épouser le docteur Sandrier; son beau-frère, Robert Sandrier, inspecteur des écoles, offrit de l'aider de ses conseils et de son appui pour refaire sa vie. Elle accepta avec reconnaissance; pourvu qu'elle pût garder auprès d'elle le petit être qui était maintenant tout ce qui demeurait d'un bonheur idéal, si court, le reste lui était indifférent. Elle comprit tout de suite qu'il fallait recommencer à travailler, passer de durs examens, être qualifiée enfin pour obtenir un poste supérieur, assez d'argent et assez d'indépendance à l'heure où Philippe aurait besoin de s'instruire.

Dix ans plus tard elle était directrice d'une école supérieure dans le midi de la France et l'enfant intelligent, plein de promesses, la récompensait largement de ses peines. L'adorait, il le lui rendait, il ne voyait et ne croyait qu'en elle. Hélas! le temps passa avec la rapidité du vent et bientôt il devint un homme.

A vingt ans il ressemblait étonnamment à son père: il était grand et solidement bâti. La tête aux cheveux bruns souples, au large front, était belle, la visage était mince, allongé, les traits réguliers; il avait ce regard doux, cette tendresse et surtout cette timidité d'homme fort qui a tant de charme et qui rappelait à sa mère les heures inoubliables de sa jeunesse et de son amour.

Grâce à l'oncle Robert, après ses bachots et son service militaire, il avait obtenu un poste de répétiteur dans un collège de Paris, ce qui lui permettait de poursuivre ses études, et de gagner un petit salaire. Il avait été ravi de ce changement. Quelle joie de vivre dans un centre intellectuel et de poursuivre ses études, tout en satisfaisant cette curiosité d'art dont il avait soif depuis toujours! Voir, entendre de jolies choses, créer soi-même, sentir sa personnalité sur du papier, ses pensées, ses désirs, chercher sa voie enfin...

C'était sa seconde année de Paris, il était maintenant familiarisé avec tout. Après avoir vécu si longtemps en province, toujours dans cette même atmosphère d'école, d'étude et d'enfants, la grande ville lui avait d'abord paru étrange, il l'aimait à cette heure, elle n'avait plus guère de mystères pour lui. Doué d'une observation remarquable, les impressions se gravaient dans son cerveau pour n'en plus sortir, il emmagasinait et c'était cette richesse de connaissances, jointe à son esprit cultivé, qui rendait sa conversation à la fois agréable et intéressante.

Très protégé auprès de ses maîtres, il avait quelques avantages et la liberté du soir. Il n'habitait pas au lycée, il partageait avec un autre étudiant un modeste logis au 6<sup>e</sup> étage d'une vieille maison du quartier. Cette promiscuité avec un dessinateur de talent, qui signait Jean Bah et ne vivait que pour son art, ne fut pas sans influencer les tendances naturelles de Philippe. Ce fut lui qui l'entraîna tout d'abord dans les théâtres de quartier, puis dans ceux du boulevard. Ils y trouvaient chacun leur plaisir; tandis que Bah se passionnait pour la décoration, critiquant les beaux et les mauvais côtés en faisant des croquis d'artistes, Philippe suivait le drame avec avidité. Il apprenait la technique des scènes, s'efforçant de pénétrer la pensée de l'auteur, admirant l'habileté du dialogue, la manière subtile de badiner avec les mots d'abord, de préparer les effets, puis de fondre sur la situation et de précipiter l'action, alors que le spectateur tendu est prêt à en ressentir toute la puissance.

Quelquefois il revenait de ces soirées, la tête en feu, le pouls agité, le cerveau plein d'idées. Un sujet surgissait, puis un autre, encore confus, mais sa vocation se dessinait, il voulait être auteur dramatique.

Bah se moquait un peu, riait de son enthousiasme:

—Tu sais, c'est plus difficile que tu ne crois, mon vieux; tu n'es pas le premier qui s'est cru favorisé des dieux. C'est fascinant, j'en conviens!

—Je sais que c'est difficile, répondait Philippe, il y en a tout de même qui réussissent...

—Sans doute, loin de moi l'idée de te décourager. Vas-y, mon vieux... bon courage, travaille.

Il avait écrit plusieurs pièces de vers, des contes, des essais, son imagination féconde le servait. Quand il était petit, souvent, avant de s'endormir, il se racontait des histoires, inventait des incidents

et les aventures au fur et à mesure, tout comme il devait plus tard les inventer pour amuser Jacques, pourquoi ne développerait-il pas maintenant ces histoires en les dialoguant et les modernisant, bien entendu? Il avait fait ainsi quelques petits actes et obtenu qu'on les jouât dans un cercle d'étudiants. Un succès médiocre et de courte durée ne le découragea pas, mais il se rendit compte de ce qui lui manquait. C'était un idéal, homme ou femme, un caractère qui fût pour lui l'être rêvé, le centre autour duquel il pourrait adapter ses idées, faire surgir les événements, créer la beauté et sa soeur la souffrance.

C'est à cette époque qu'il rencontra Darling. Sa beauté, sa jeunesse, sa pureté, ses manières simples et du meilleur ton, la vivacité de son esprit, la bonté qui émanait d'elle, tout enfin le séduisait. Elle était l'idéal qu'il cherchait, l'inspiration qui devait le féconder, il le sentit et se laissa doucement glisser... Sans doute, il aurait pu se servir du modèle sans perdre la moindre parcelle de son cœur, en faire l'héroïne de son oeuvre sans livrer son âme, mais il était trop jeune et trop ardent. Il donnait tout, il la bénissait, il l'adorait... il n'attendait rien en échange.

Et c'est cette désespérance, compagne de son amour, qui amena son sujet, le sujet éternel de la lutte entre les classes de la société, l'inégalité de la naissance et de la fortune, source d'obstacles qui nous déchire.

Dans un canevas habilement conçu, il traça ses quatre actes et se mit au travail. Quand il l'avait vue et avait parlé avec elle, il pouvait s'enfermer toute la nuit, il débordait... les idées succédaient aux idées, sa plume n'arrêtait pas sur le papier. Son cœur battait de joie, la fièvre le consumait, il ne sentait pas sa fatigue, il avait tant de choses à noter. Les réflexions de Darling, ses expressions, ses intonations même, il voulait tout posséder, le moindre détail avait de la valeur pour lui.

Il s'était bien gardé de lui faire part de ses projets et de son ambition; c'était son secret intime, il en avait à peine touché quelques mots à son ami, mais il savait habilement diriger la conversation vers le thème qui le captivait afin de discuter avec elle et connaître ses opinions. Il parlait peu de lui, du reste, il lui avait cependant confié qu'il était répétiteur dans un lycée, qu'il comptait y rester un an encore et dans la suite deviendrait professeur en province pour commencer, puis à Paris ensuite.

C'était tout ce qu'elle savait de lui, en désirait-elle davantage?... Qui sait?... En tout cas jamais elle n'avait manqué au rendez-vous, leur intimité doucement se resserait, presque à leur insu. Ils trouvaient naturel de passer ces deux heures ensemble, tranquillement assis sur une chaise devant la fontaine de Médicis pendant que Jacques jouait sous leur double surveillance.

Philippe s'était un peu enhardi maintenant, il la reconduisait jus-

Economisez  
la moitié!

LES 3 POUR  
49¢

FABRIQUEES AU CANADA



2 tubes, format régulier, de  
CREME DENTI-  
FRICE RUBAN  
COLGATE de 25c

Une véritable BROSSE  
A DENTS COLGATE  
de 50c — QUALITE  
GARANTIE . . . . .

50¢

50¢

LES 3 POUR 49¢

**O**UI, ECONOMISEZ la moitié... et plus! Une véritable économie! Parce que cette aubaine consiste d'articles qu'il vous faut... des choses que vous achèteriez même si elles coûtaient cinq fois plus! Voilà pourquoi cette aubaine est différente! Etonnante!

C'est une valeur d'un dollar pour 49c... une brosse à dents garantie valoir 50c partout, et 2 tubes, format régulier, de Colgate... 49c pour les trois!

Cette offre ne peut durer longtemps, bien entendu. Vous le constatez quand vous réalisez qu'au prix de 25c le tube, la Colgate est déjà une bonne valeur.

Profitez-en avant que la quantité limitée de votre marchand soit épuisée. Approvisionnez-vous pour plusieurs mois. Achetez-en pour toute la famille. L'occasion est ici, maintenant! Qui sait quand elle reviendra?

qu'à la porte et leur disait «au revoir» quand ils étaient installés dans la belle auto qui, jamais, ne manquait de les amener.

Vers le milieu du mois de juin, un jeudi triste, avec un ciel couvert de nuages, l'atmosphère chargée de chaleur humide et malsaine, ils ne vinrent pas... Philippe, désespéré, attendit sans oser faire un mouvement, il se sentait tout à coup perdu... Était-ce ce vilain temps?... Pourtant il avait fait quelquefois aussi mauvais et ils étaient venus quand même... Était-elle malade? ou bien Jacques?... Quelle agonie de ne rien savoir, de ne pouvoir s'adresser nulle part, de n'avoir ni un nom, ni une adresse!... Comme il s'en voulait à présent de cette horrible timidité! Il avait eu cent fois la chance de l'interroger, elle n'aurait guère pu refuser de lui répondre... Est-ce qu'elle ne reviendrait plus?... Est-ce que c'était fini pour toujours?...

Il rentra dans sa mansarde, se jeta sur son lit et se prit à songlo-ter.

—Darling... Darling... soupirait-il... revenez encore une fois, une fois seulement, que je revoie vos yeux, votre sourire, que j'entende votre voix!... que je sente une dernière fois votre main dans la mienne... Ne soyez pas cruelle, Darling, songez quel courage il faut pour continuer à vivre après vous avoir connue?...

Sa prière fut exaucée; le jeudi suivant il était là avant l'heure, déjà il regardait de tous côtés avec des yeux avides, quand il les aperçut qui venaient à lui, tous deux en grand deuil!...

Il se précipita à leur rencontre, prit les mains de Darling en s'écriant :

—Mon Dieu, mon Dieu!... mais qu'est-ce qu'il est arrivé?

Elle répondit doucement, d'une voix éteinte :

—Ma soeur, la mère de Jacques, est morte la semaine dernière.

—Pauvre, pauvre petite! soupira-t-il.

L'émotion lui serrait le cœur, elle essayait furtivement ses yeux. On voyait qu'elle faisait des efforts pour retenir ses larmes, mais la douleur étant trop récente, elle n'en était pas maîtresse.

Il l'emmena dans un coin plus désert, la fit asseoir et attendit que le calme se rétablît pour parler.

—Quel affreux malheur! Comme je suis peiné de vous voir souffrir ainsi!... Est-ce arrivé subitement?

—Non, elle était malade depuis très longtemps, les médecins l'avaient condamnée, pourtant elle allait mieux et à son âge, vingt-quatre ans, on espérait malgré tout...

—Sans doute...

—Elle a eu une rechute et en quarante-huit heures elle a été emportée.

—Pauvre petit Jacques! ne put s'empêcher de dire Philippe.

—Elle me l'a confié avant de mourir, il est à moi tout à fait maintenant.

L'enfant s'apercevant qu'elle pleurait encore s'approcha et mit ses petits bras autour d'elle :

—Ne pleure pas, Darling, je ne veux pas... Philippe va te raconter une histoire... ne pleure pas.

Elle le serra contre elle et l'embrassa :

—C'est fini, mon chéri, va jouer, va.

Il obéit comme il faisait toujours.

Quelques instants après elle se sentit mieux et continua :

—Nous n'aurions pas dû venir aujourd'hui, mais j'ai craint que vous ne soyez inquiet, ne nous ayant pas vus la semaine dernière.

—Comme je vous remercie d'avoir pensé à moi!... En effet, j'étais mortellement inquiet, mais je l'avoue, bien loin de supposer qu'il vous fût arrivé un pareil malheur.

—Nous allons partir à la mer...

—Déjà?

—Oui, Jacques a besoin de changer d'air, je suis moi-même très fatigué.

—C'est vrai... murmura-t-il.

—Vous allez, sans doute, aussi, prendre des vacances.

—Oh! pas avant juillet... Quand pensez-vous revenir?

—Je n'en ai pas la moindre idée... Peut-être irons-nous en Ecosse en septembre, nous repasserons peut-être aussi par Paris, avant de nous installer l'hiver en Suisse ou en Italie, mais je ne sais rien au juste, cela dépend de beaucoup de choses.

Il n'osa pas en demander davantage, il dit d'un ton résigné :

—Alors, je ne vous verrai plus!...

Mais elle comprit :

—Je vous en prie, ne vous faites pas de peine pour moi... oubliez moi... oubliez-moi...

—Je ne peux pas, je ne pourrai jamais...

—Il le faut pourtant... Je serais si malheureuse de savoir que vous souffrez, je m'en voudrais d'en être la cause... Il y a des choses que je ne peux pas dire, que je ne peux pas vous expliquer, surtout en ce moment, mais je vous assure, ce n'est pas de ma faute, il ne faut plus penser à moi...

—Ne me demandez pas cela, s'écria-t-il, c'est impossible. J'ai été trop heureux, je ne connaîtrai plus jamais pareil bonheur. Je vous dois ces deux mois incomparables!... Si vous saviez, si vous pouviez comprendre ce que vous représentez pour moi!

Elle leva sur lui ses yeux purs et rencontra son regard plein d'une douleur si profonde et si vraie qu'elle ne put le soutenir... s'il lui restait encore un doute, il dut disparaître à ce moment.

—Dites-moi qui vous êtes... votre nom?... demanda-t-il tout bas.

—Non, répondit-elle sans hésiter, non, à quoi cela servirait-il?... je ne veux pas augmenter votre peine, je voudrais tant la diminuer au contraire... Gardez-moi votre souvenir puisqu'il vous est si cher... et pardonnez-moi... La vie est cruelle... pour moi aussi, ajouta-t-elle.

Les larmes, une fois encore, mouillaient ses paupières, il s'en voulut d'avoir renouvelé son chagrin, pourtant il ne pouvait plus se contenir. C'était fini, bien fini, il la voyait pour la dernière fois, il vivait la minute la plus intense de

sa vie, il disait un adieu éternel à son amour. Mais il fallait qu'elle sût, il aurait du courage, il parlerait.

—Vous ne voulez pas me dire votre nom; vous avez vos raisons, je n'ai qu'à les accepter. Je ne vous aurais jamais importunée de mon amour, car je vous aime, je vous aime, Darling...

Il fut obligé de s'arrêter, sa voix se brisait... Pour la première fois il avait osé l'appeler ainsi... qu'allait-elle dire?... qu'allait-elle penser?... Mais elle ne fit pas un mouvement, elle garda ses yeux baissés et le laissa prendre sa main. Il continua :

—Je comprends bien que vous ne puissiez pas m'aimer, je ne suis qu'un pauvre diable sans fortune, peut-être sans avenir... tandis que vous êtes une petite reine.

Elle se tourna vivement vers lui et dit d'une voix tremblante :

—Ce n'est pas cela seulement, croyez-le bien..., je ne suis pas libre de faire ce qui me plaît... il y a d'autres choses.

Elle soupira longuement, déchirée par quelque chagrin intime et répéta :

—Je ne peux pas dire... je ne peux pas aujourd'hui, je vous assure.

—Ne dites pas, ne vous torturez pas pour moi, je n'exige pas de vous une confession, loin de moi cette pensée, je vous aime sans espoir et je ne vous en veux pas de ne pouvoir partager mon amour...

Il s'arrêta pour serrer plus étroitement dans ses doigts la petite main qu'il n'avait pas lâchée, puis il reprit :

—Mais puisque c'est notre dernier jour, la dernière fois que nous nous rencontrons ici... (il regarda autour de lui...) dans ce jardin béni, laissez-moi vous dire toute ma pensée. Je veux que vous soyez heureuse, je le veux par-dessus tout au monde; je puis tout supporter, même cette séparation éternelle, à la condition que la vie soit pour vous sans nuage... Il faut, pour m'aider à vivre, que votre bonheur soit sans cesse présent à mon esprit. Voulez-vous me faire une promesse, une promesse solennelle?

Elle acquiesça légèrement de la tête.

—Si, par hasard, vous étiez malheureuse, si vous aviez besoin d'aide, de secours, de quelque nature que ce soit, promettez-moi que vous viendrez à moi. Vous ne diriez pas: «Il est pauvre, sans appui, il ne peut rien...» Vous diriez: «Il m'aime, il peut tout pour me sauver». Voici mon adresse: Philippe Sandrier, 161, rue des Ecoles, gravez-la précieusement dans votre mémoire et ne l'oubliez jamais.

Elle était trop troublée pour pouvoir répondre. Il se rapprocha d'elle, mit son visage tremblant d'émotion tout près du sien et murmura :

—Darling, répétez après moi: «Philippe, je jure que si je ne suis pas heureuse, je viendrai vous le dire, je me souviendrai de votre amour!»

Elle lui rendit la pression de sa main et répéta mot à mot d'une voix serrée par un sanglot :

—Philippe, je vous jure que si je ne suis pas heureuse, je viendrai vous le dire, je me souviendrai de votre amour!

Après cela, il semblait que tout fût terminé, qu'ils n'eussent plus rien à se dire. Ils restèrent muets et immobiles, perdus dans leurs pensées, pauvres enfants que l'amour avait caressés de son aile magique et qu'il laissait meurtris...

—Jacques, dis adieu à Philippe, embrasse-le, je ne sais pas quand tu le reverras.

L'enfant se jeta dans les bras de son ami.

—Mon cher petit Jacques, murmura Philippe, l'enveloppant de son étreinte, j'espère que tu seras heureux aussi, c'est à toi que je dois mon bonheur... je t'aime bien, va...

—Moi aussi je t'aime bien, Philippe. Tu as du chagrin parce qu'on s'en va..., mais on reviendra, n'est-ce pas, Darling?

—Peut-être, répondit-elle tout bas...

—N'oubliez pas... murmura Philippe en appuyant ses lèvres brûlantes sur les mains de Darling.

—J'ai juré, Philippe... mais n'espérez pas trop...

Il la regarda s'éloigner, ne voulant pas les accompagner jusqu'à leur voiture dans la crainte de ne pouvoir se contenir. Son cœur lui faisait trop mal, il sentait la vie s'arrêter en lui... Son printemps, son soleil, son inspiration, son ambition, tout s'envolait avec elle!

Le lendemain, Philippe avait la fièvre, une nuit d'insomnie avait creusé ses yeux et pâli ses joues — on ne renonce pas à son premier amour sans souffrance. — Au colège, on s'en aperçut :

—Vous n'êtes pas bien, Sandrier, lui dit le proviseur qui était un brave homme, il faudrait prendre quelques jours de repos.

—Je ne dors pas, avait-il répondu, ce n'est rien.

—Vous étudiez la nuit, parbleu, je connais cela... vous prenez sur votre sommeil... allez donc vous reposer, jeune homme... Que dirait votre oncle si nous vous laissions épuiser ainsi?

Jean Bah avait deviné plus juste, il voyait qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il attendit quelques jours pour en parler :

—Tu as du chagrin, mon pauvre Philippe, ce n'est pas la peine d'essayer de me le cacher, à moi, j'ai passé par là... j'ai cru que je ne me guérirais jamais, c'est le travail qui m'a sauvé... essaie donc de reprendre ta pièce.

—Je ne peux pas... je ne peux plus... je t'assure, Jean, je n'ai plus rien à dire... c'est fini...

—Mais non, voyons, c'est ridicule... Où en étais-tu?

—Au quatrième acte.

—Tu ne vas pas me faire croire que tu n'achèveras pas une oeuvre aussi avancée.

—J'en ai peur... et j'avais un si beau dénouement!

—Tu l'as toujours, puisque tu t'en souviens.

—De là à le mettre sur du papier, il y a du chemin!

—Tu parles comme un enfant... tu a écrit les trois premiers actes en quelques semaines, il te suffit maintenant de vingt-quatre heures pour en finir. Puisque ton professeur te donne deux jours de vacances, profite-en. Il faut réagir, mon vieux...

«Tu es trop sensible... Cette chienne de vie nous en réserve de toutes les couleurs, surtout à nous autres artistes... il faudrait ne donner son cœur qu'à ce qu'on produit, ce qui sort de soi et ne peut vous échapper. Tiens, je parierais que ta pièce sera jouée.

Philippe eut un geste de découragement, Jean continua :

—Et qu'elle aura du succès parce qu'elle a été faite dans un moment où tu étais inspiré... alors cela vaut bien la peine de la terminer, il me semble.

Philippe était reconnaissant des bons conseils de son ami, il essaya de les suivre, mais il n'y parvint pas. Dès qu'il commençait à relire ses premiers actes, son chagrin l'étouffait, ses larmes coulaient prêtes à l'aveugler, il revoyait Darling, il entendait sa voix, il se souvenait de ses gestes familiers... car tout cela, c'était elle qui l'avait dit, elle qui régnait dans ces pages... elle qui se dressait vivante devant lui!

—Non, s'écria-t-il, en ce moment je ne peux pas... Plus tard, peut-être quand je serai plus vieux... quand j'aurai un peu oublié...

Alors il mit soigneusement son manuscrit dans une grande enveloppe dans un tiroir. Et cette chose qu'il avait tant aimée, dans laquelle il avait mis tout son espoir et toute son ambition, ces pages qu'il avait écrites avec tant de joie, étaient condamnées à dormir dans un tiroir durant des mois, des années peut-être!... car Philippe ne prévoyait pas l'heure où son chagrin s'effacerait et où il ne souffrirait plus... Heureusement, quelqu'un veillait, quelqu'un dont la fidélité et la tendresse étaient à toute épreuve, quelqu'un qui ne pensait qu'à lui et croyait en lui. Un matin de juillet, il reçut une lettre de sa mère.

«Mon Philippe bien-aimé,

«Je suis un peu souffrante, ne t'effraie pas surtout, ce n'est rien, mais notre vieux médecin veut que je consulte un maître à Paris, alors j'ai pensé que ce serait sage de lui obéir et de venir passer quelques jours auprès de toi. Trouve-moi un hôtel dans ton quartier, j'arriverai dimanche à 9 heures du soir, il me tarde de t'embrasser. Depuis que c'est décidé, je n'y tiens plus, mon Philippe.

«Nous reviendrons ensemble, mes vacances commencent au même moment que les tiennes. Et, si tu veux, mon enfant chéri, puisque je suis un peu malade et tu me dis que tu es fatigué, nous n'irons pas chez l'oncle Robert, j'arrangerai cela, nous irons tous les deux à la mer dans un petit coin que je dénicherai. Nous ferons de longues promenades en bateau comme tu les aimes et nous prendrons des forces ensemble comme quand tu

étais enfant; tu te souviens que nous restions des heures à contempler la «grande bleue», comme tu l'appelais, serrés l'un contre l'autre pendant que la vague moussue caressait tes petits pieds.

«Comme ce sera bon de revivre ensemble ces heureux jours! Cette fois tu seras le plus fort et c'est toi qui me protégeras. Je suis si privée de mon fils maintenant qu'il est grand. Il faut beaucoup de courage aux mères pour se séparer ainsi, on n'y pense pas assez... Aussi vais-je faire une ample provision de bonheur pour me créer des souvenirs, me consoler et me soutenir en ton absence.

«En attendant dimanche, je t'embrasse bien tendrement, mon Philippe adoré.

«Ta mère,  
«J. SANDRIER.»

III

L'été merveilleux s'avancait, les plages normandes avaient été favorisées cette année, la chaleur intense du mois d'août avait fait apprécier l'âpre vent du Nord... la douce fraîcheur du bain, l'atmosphère salée des matins, l'air vivifiant des soirées. C'était une de ces rares saisons où l'on vit presque constamment dehors, où l'on s'habille du vêtement le plus léger, où l'on flâne et respire à pleins poumons toute la journée, où tout se rapporte à la mer, qu'on nage ou qu'on soit en bateau, sur la plage les pieds enfoncés dans le sable ou mollement allongé dans un hamac sous une tente quand le soleil est trop violent.

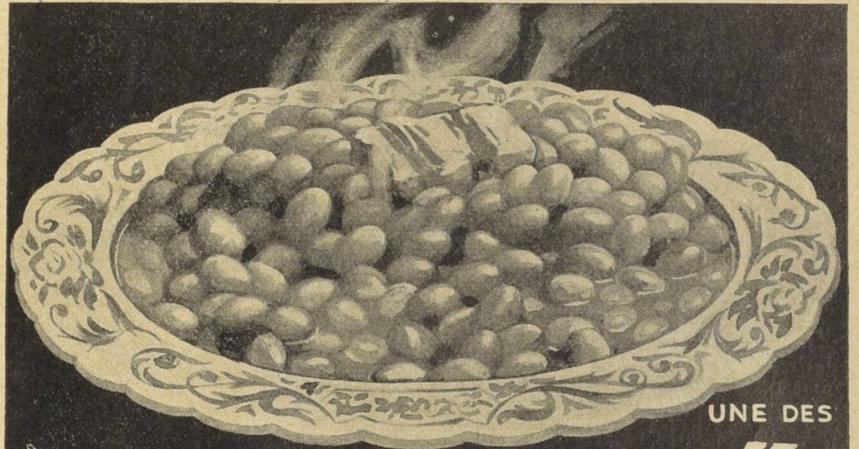
Depuis cinq semaines, Mme Sandrier et son fils vivent cette merveilleuse existence de paix et d'amour dans un petit village de Normandie qui n'est pas encore devenu mondain et qui reste, par sa simplicité primitive, la propriété des pêcheurs. Dans le petit hôtel, le seul du reste et ayant vue sur la mer, ils se montrent aimables avec les quelques visiteurs, mais ils refusent de se lier avec personne, ils n'ont besoin d'aucune autre compagnie, ils sont trop heureux d'être seuls. Mme Sandrier, chaque jour se répète qu'elle est la plus favorisée des mères puisque elle possède son fils à elle seule aussi longtemps, et Philippe, pénétré de sa joie, s'efforce de concentrer en elle toutes ses pensées et de rétablir peu à peu le calme dans son esprit.

Mme Sandrier n'avait pas été sans comprendre que quelque chose était arrivé dans la vie de son enfant. Elle était trop intelligente et trop perspicace pour ne pas s'inquiéter et chercher à savoir, trop discrète et trop sage aussi pour forcer une confiance. Elle attendait le moment propice pour parler de ce qui lui tenait au cœur, elle ne voulait rien précipiter, y attachant un prix incomparable.

Il leur restait encore une quinzaine de jours à passer dans ce coin charmant. A mesure que l'heure du retour s'avancait, ils cherchaient à l'éloigner en prolongeant leurs plaisirs. Ils partaient maintenant des journées entières, emportant leur déjeuner et quel-



CUITES au FOUR—comme une pomme juteuse



UNE DES  
57

LES FEVES HEINZ  
sont vraiment cuites au four

Tendres, juteuses et d'une riche teinte brune, les Fèves Heinz s'offrent en quatre délicieuses variétés. Ce sont des fèves de choix, triées à la main, qui sont cuites au four à la perfection—des fèves savoureuses et nourrissantes. Essayez-les—les prix Heinz n'ont jamais été aussi bas.



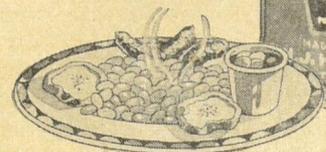
FEVES CUITES AU FOUR HEINZ, AVEC LARD ET SAUCE AUX TOMATES—LES FAVORITES!

Servez-les avec tomates frites et bacon sur rôti... salade de légumes crus en timbales, petits oignons ou céleri, olives vertes, mûres ou farcies. C'est là tout un repas dans une seule assiettée.



FEVES CUITES AU FOUR HEINZ, AVEC SAUCE AUX TOMATES, SANS VIANDE—UN METS VEGETARIEN

Un repas appétissant pour le carême et les jours maigres. Servez avec tranches de pommes frites, céleri farci, cornichons sucrés, muffins et gelée de gadelles.



FEVES CUITES AU FOUR HEINZ, STYLE BOSTON—AVEC SAUCE AROMATISEE DE MELASSE

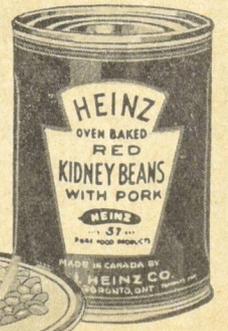
Vous reconnaîtrez tout de suite l'équilibre parfait de ce repas exquis et coloré. Jus de Tomates et Fèves Heinz style Boston, avec viande froide tranchée... pain brun passé à la vapeur... chou haché, avec piment vert et piment rouge et marinades sucrées à la moutarde.



FEVES ROUGES "KIDNEY" CUITES AU FOUR HEINZ—D'UNE INCOMPARABLE SAVEUR

Belles grosses fèves "kidney" de couleur rougeâtre, cuites dans les fours de Heinz... minces tranches de jambon rôti... épinards et oeuf cuit dur... salade d'ananas tranché... biscuits chauds. Tous les éléments d'un repas nourrissant.

La plupart des fèves soi-disant "cuites au four" ne sont généralement que cuites à la vapeur ou bouillies. Toutes les Fèves Heinz sont véritablement cuites au four. Cela fait toute la différence au monde. Préparées au Canada depuis près d'un quart de siècle.



71F

FEVES cuites au four HEINZ

ques livres dans un grand sac dont Philippe se chargeait. Ils s'arrêtaient le plus souvent dans un petit bois où ils se reposaient sur l'herbe fraîche durant la plus grande chaleur de l'après-midi, puis ils revenaient lentement, lentement, par la mer. Mme Sandrier remarquait avec satisfaction que Philippe, sans être guéri de ce mal qu'elle soupçonnait, entraînait en convalescence.

D'une nature fidèle et sensible, il ne pourrait peut-être jamais oublier complètement mais il n'avait plus ce teint cadavérique, ni ce regard triste et perdu qui l'avaient frappée à Paris. Le soleil et le hâle avaient mis leur marque sur sa peau saine et jeune, l'appétit était revenu, le sommeil avait repris ses droits, il s'était peu à peu départi de ce mutisme dans lequel il aimait s'enfermer tout d'abord, il ne recherchait plus la solitude et parlait volontiers des heures entières avec elle.

Un jour qu'elle le sentit particulièrement calme, Mme Sandrier lui demanda :

—Tu ne travailles à rien en ce moment, Philippe?

—Je prépare mes derniers examens.

—Je sais. Je ne veux pas dire cela. Tu n'écris pas, tu n'as pas commencé quelque chose, à part ce que je connaissais, tes contes, tes essais...

Il hésita un instant puis répondit :

—Si, maman...

—Vraiment... s'écria-t-elle. Quoi donc ?

—Une pièce de théâtre.

—Bravo, mon Philippe, bravo! Que je suis heureuse!

—Elle n'est pas finie.

—Tu es avancé ?

—J'en suis au quatrième acte.

—Au quatrième acte! Mais le plus difficile est fait, il me semble, il faut vite t'y remettre. Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé tout de suite?

—Je ne sais pas... Je suis arrêté... Je n'ai pas le courage d'achever.

—Que te manque-t-il donc ?

—L'inspiration! soupira-t-il... Je ne l'ai plus, maman.

—Mais mon enfant chéri, quand une oeuvre est aussi avancée, surtout une oeuvre dramatique, le dénouement est presque facile, il est le résultat de tout le reste.

—Tu crois, maman ?

—Oui, tu devrais me la lire.

—Je n'ai pas le manuscrit.

—Est-ce qu'il serait par hasard, dans cette grande enveloppe que j'ai vue dans le tiroir de ta commode ?

—Oui.

—Je l'ai trouvée en rangeant tes affaires. Je n'ai pas ouvert l'enveloppe, bien entendu, mais j'ai deviné que c'était un travail en train et je l'ai pris avec moi dans le cas où tu aimerais à t'y remettre ici. Tu ne m'en veux pas ?

—Mais non, voyons.

—Est-ce que tu ne voudrais pas me lire tes premiers actes, je pourrais peut-être t'aider de quelques conseils qui te permettraient d'achever.

—Si tu y tiens.

—J'y tiens beaucoup... Nous l'apporterons demain, n'est-ce pas ?

—Comme tu voudras...

Ils se cachèrent l'un à l'autre leur émotion, car tous les deux sentaient au fond d'eux-mêmes que cette lecture aurait une importance très grave, parce qu'elle provoquerait sûrement une réaction, heureuse ou malheureuse. Philippe se demandait comment il ferait pour prononcer ces mots qui étaient sortis de la bouche de Darling et qui allaient revenir à chaque instant sous ses yeux. Il en souffrait d'avance, mais il n'était pas lâche, et pour faire plaisir à sa mère, il était prêt à essayer.

Mme Sandrier, plus calme, se préparait à le comprendre et surtout à l'encourager. Elle se croyait assez habile pour dissimuler ses propres sentiments et ne rien laisser voir de ce qu'elle savait. Car elle savait quelque chose, elle n'avait pas dit toute la vérité.

Le jour où elle avait découvert le manuscrit, déjà inquiète sur la santé de son fils, effrayée de son visage triste et anémié, elle avait questionné Jean Bah.

—Dites-moi, Jean, vous qui êtes son ami, pourquoi mon Philippe est-il ainsi ?

—Je ne puis pas dire, madame, Philippe ne m'a pas fait de confidences.

—Oui... Je crois qu'il a un très gros chagrin d'amour.

—Je m'en doutais, je le craignais... De quand cela date-t-il ?

—Plusieurs semaines déjà... Il se remet mal.

—Savez-vous quelque chose de ce manuscrit ?

—Oui... et non... Je sais que c'est la pièce de théâtre à laquelle il travaillait. Je l'ai connu plein d'ardeur, il écrivait quelquefois toute une nuit sans en paraître fatigué, il ne pensait qu'à cela, je le voyais sans cesse devant sa table et je m'en réjouissais... Puis, tout à coup, quelque chose est arrivé, quelque chose s'est brisée... Il a été plusieurs jours malade, ne mangeant plus, ne dormant plus, incapable de réagir. Je le traitais comme un enfant, je le soignais du mieux que je pouvais. Quand j'ai senti qu'il se remettait un peu, je lui ai conseillé de travailler. Je crois qu'il a essayé, mais il n'a pas pu. Je n'en sais pas davantage.

—Je vous remercie, Jean, je vois ce qu'il me reste à faire.

Fort de cette demi-confiance, elle avait attendu et espéré, son heure était arrivée.

Une pluie fine avait, la veille au soir, rafraîchi l'atmosphère, le soleil maintenant resplendissait, le ciel était plus bleu, les bois plus verts, Philippe et sa mère prirent leur chemin habituel, un sentier sinueux qui les charmait. Ils s'arrêtèrent près d'une clairière inculte, l'air pur du matin les pénétrait, les parfums sous les feuilles encore humides s'exhalaient tout autour d'eux.

Philippe se blottit tout contre sa mère, l'entoura doucement de son bras.

—Maman chérie, comme on est bien ici tous les deux !

—Ah! soupira-t-elle, si cela pouvait toujours durer! Enfin, mon

Philippe ne s'ennuie pas avec sa vieille maman ?

—D'abord tu n'es pas vieille.

—Ces cheveux blancs ne te disent-ils rien? demanda-t-elle en riant.

—Ils me disent que tu es encore plus jolie qu'autrefois, ils font paraître tes yeux plus noirs et ton teint plus fragile.

—Menteur ?

—Je t'assure que c'est vrai et on ne s'ennuie jamais avec une maman instruite et bonne comme toi.

—Je ne suis peut-être pas aussi bonne que tu crois. Quand tu m'auras lu ta pièce, qui sait si je n'aurai pas de sévères critiques à offrir ?

—En tout cas, elles seront justes, j'en suis sûr.

—Alors, commence. Je suis très bien installée pour t'écouter.

Il ouvrit lentement la grande enveloppe, ses doigts tremblèrent un peu lorsqu'il sentit dans ses mains le manuscrit inachevé.

—J'hésite pour le titre, dit-il. Tu verras pourquoi.

—Cela ne fait rien...

Il commença d'une voix grave, légèrement émue, toute l'exposition du premier acte. Elle comprit vite le rôle de son amour dans l'histoire, et, voulant adoucir sa tâche, elle sut l'arrêter ici et là par quelques réflexions, afin de lui donner le temps de se reprendre dès que le souffle lui manquait et que sa voix faiblissait. Quand il eut achevé cette première épreuve, elle s'écria enthousiasmée :

—C'est charmant, Philippe, charmant !

—Tu crois, maman ?

—J'en suis sûre... Il y a là dedans des choses adorables. C'est clair, gai, très moderne et surtout très intéressant. Je ne sais pas du tout ce qui va arriver, quoique plusieurs voies me semblent possibles... Ce caractère de Rosemonde est admirablement tracé, il me semble que je le vois. Je suis très contente. Veux-tu que nous déjeunions? Tu es un peu fatigué, et moi-même j'ai besoin de réfléchir.

Il acquiesça de grand coeur.

Ils mangèrent de bon appétit, assez silencieux, tous deux isolés dans leurs pensées. Après une courte sieste, Mme Sandrier s'écria :

—Philippe, je voudrais bien entendre la suite; ne me fais pas attendre maintenant, j'ai assez réfléchi. Je suis anxieuse de savoir.

Sans se faire prier davantage, il reprit le manuscrit et lut sans arrêt les deuxième et troisième actes. Emporté par l'action dramatique qui se développait adroitement, il perdit peu à peu sa crainte et sa timidité. Sa voix se raffermait, il joua en quelque sorte chaque scène, donnant au dialogue rapide et fort sa véritable valeur. Il vécut son oeuvre, livrant le meilleur de soi-même. Chaque mot, chaque phrase était l'écho de sa pensée, son cerveau avait créé ces êtres qui aimaient, souffraient, se débattaient.

Sa mère était aussi émue que lui et ne pouvait en dire davantage. Elle sentait ce qu'avait été cet amour qu'il avait perdu. Elle était pleine d'admiration pour son talent et son courage, elle cherchait les mots qui apporteraient, avec la

confiance, l'espoir et la force de continuer.

Ils restèrent quelque temps immobiles, étroitement enlacés, le coeur trop plein, la voix morte.

Elle se reprit la première :

—Mon Philippe a fait cela, c'est magnifique! On n'écrit pas une oeuvre semblable sans avoir souffert, mon enfant. Chaque écrivain, chaque poète, chaque artiste subit sa peine, paie sa rançon. Pour créer la beauté, il faut savoir la conquérir. Je suis fière de toi, tu es digne de ton père.

Il la serra dans ses bras pour la remercier.

—Tu crois, maman, que je pourrais la faire lire ?

—Je crois, je dirai plus, je suis sûre qu'il faut achever cette pièce le plus tôt possible et l'offrir aux directeurs capables de l'apprécier et de la jouer. Je ne suis pas ignorante des difficultés qui suivront, Philippe. Les directeurs de théâtre ont de grosses responsabilités, de lourdes charges; ils doivent hésiter à monter les pièces de jeunes inconnus, même si ces pièces sont des chefs-d'oeuvre...

—Je sais.

—Ne te laisse pas décourager. Souviens-toi que tous les auteurs ont passé par là. Ce sont quelquefois ceux qui ont eu le plus de peine à se faire connaître qui deviennent par la suite le plus populaires.

—Oui, naturellement.

—Alors, tu vas finir cela pendant que nous sommes encore ici, et nous relirons des passages quelques détails. Ton quatrième doit être court.

—Très court.

—J'y vois une scène capitale entre les deux amoureux.

—C'est cela.

—Aussitôt terminé, tu feras copier, et en arrivant à Paris, tu enverras la pièce à qui de droit. Tu as un examen assez important à préparer la saison prochaine; alors, je te conseille, mon chéri, de t'y donner tout entier, et d'oublier ton oeuvre. Tu es jeune, tu peux attendre; il ne faut surtout pas croire à un résultat possible de suite. Et s'il arrivait encore que les manuscrits revinssent refusés de tous les côtés, il faudrait toujours et quand même espérer. Quand tu auras épuisé les directeurs, il y aura les principaux acteurs que de pareils rôles peuvent séduire et que tu devras approcher. Je ne doute pas de toi, Philippe, à cette heure, tu as donné ta preuve.

Les paroles encourageantes de sa mère suffirent à Philippe; il acheva sa pièce et l'envoya aussitôt à plusieurs maîtres de la scène. Les vacances terminées, il reprit son poste au lycée, et essaya de n'y plus penser.

Il lui fut beaucoup plus difficile d'oublier Darling. Sans cesse, son souvenir revenait à sa mémoire; son chagrin était moins intense, moins violent; il pouvait étudier, mais il était souvent absorbé par une pensée douloureuse. Ses joudis maintenant avaient perdu tout leur charme; c'étaient des jours affreux. Il faisait sa promenade comme autrefois avec cette différence que le Luxembourg l'attristait. Il

évitait son coin favori. Il marchait vite, sans but, volontiers préférant les rues, et revenait quelquefois avant l'heure reprendre son travail. Il avait à coeur de passer son examen, son oncle y tenait beaucoup, parce que, à son avis, c'était le point de départ de son avenir.

Pour ne pas lui déplaire, il fallait ne pas échouer.

IV

Philippe venait de passer Noël et les fêtes de janvier chez sa mère. Jean Bah l'accosta au moment où il descendait de taxi pour rentrer chez lui.

—Ah! te voilà enfin de retour, vainard! s'écria-t-il!

—Comment ça va, mon vieux Jean?

—Ça va... Quand je pense que tu t'offres quinze jours dans le Midi à cette époque de l'année comme un millionnaire!

—Oh! tu sais, j'ai travaillé là-bas.

—Je l'espère bien. Comment va Mme Sandrier?

—Très bien; elle t'envoie ses amitiés.

—Merci. Pendant que j'y pense, il y a sur ton bureau une lettre qui est arrivée aussitôt après ton départ.

—Ah! bon...

—Cette brave femme de concierge ne me l'a remise qu'hier; il était trop tard pour te l'envoyer. Elle a ajouté qu'une très belle dame dans une magnifique voiture, était venue deux fois demander si tu étais de retour. Tu es un aristo... tu as des connaissances que je ne soupçonnais pas!

Philippe sentit son coeur battre violemment. Une belle dame!... Une auto!...

Darling! Darling!... C'était elle. Pourvu! mon Dieu, qu'il ne soit pas trop tard! Pourvu qu'elle ne soit pas repartie!

Il ne pouvait pas monter ses six étages assez vite; il se précipita sur la lettre. Il était si sûr que c'était elle qu'il aurait voulu appuyer dévotement ses lèvres sur l'enveloppe avant de briser le cachet, mais il n'était pas seul, Jean le regardait.

Il essaya de se composer un visage, il ouvrit la lettre, la parcourut, alla à la signature et s'écria:

—Je n'y comprends rien du tout. Il tendit la lettre à Jean:

—Regarde.

—Je ne suis pas indiscret.

—Puisque je te dis de regarder Jean lut tout haut:

«Monsieur,

«Voudriez-vous me faire le très grand plaisir de m'accorder une entrevue, au jour et à l'heure qui vous conviendront, le plus tôt possible?

«Veuillez agréer l'expression de mes sentiments distingués.

«Gina Ray.»

—Gina Ray!... s'exclama Jean. Eh bien, mon petit Philippe, je te fais tous mes compliments.

—Idiot, va!... Qu'est-ce que c'est que Gina Ray?

—Tu ne la connais pas?

—Tu vois bien.

—Alors, mon cher, tu auras une heureuse surprise.

—Je t'en prie, explique-toi.

—Gina Ray est une de nos plus jolies actrices.

—Une actrice! Qu'est-ce qu'elle me veut?

—Elle t'a rencontré, sans doute, elle s'est éprise de toi.

—Ne dis donc pas de bêtises.

—Je suis! C'est ta pièce, parbleu!

—Ma pièce?

—Est-ce que tu ne m'as pas dit que tu avais envoyé ta pièce à plusieurs directeurs?

—Et après?

—Après?... Est-ce que tous les manuscrits sont revenus?

—Sauf un.

—C'est cela, il n'y a pas de doute.

—Mais je ne l'ai pas envoyé à Gina Ray.

—Quelqu'un lui en a parlé, elle l'a lu, elle a quelque chose à te proposer.

—Tu crois vraiment que c'est cela?

—Puisque tu ne la connais pas.

—Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

—Tu m'étonnes, elle est assez connue. Enfin, envoie tout de suite un pneu, prends un rendez-vous pour demain.

—Après-demain, je ne suis pas libre demain.

—Si tu veux, mais il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

—Evidemment... Tu l'as vue jouer, toi?

—Très souvent.

—Où cela?

—Il y a deux ans, elle était à l'Odéon après avoir obtenu un prix au Conservatoire, elle jouait toutes les héroïnes du répertoire.

—Elle est jeune, alors?

—Très jeune, très chic, un très beau talent. Je t'assure que c'est une chance si tu as un rôle pour elle.

—Nous verrons bien, répondit Philippe.

—Tu es épatant, tu es d'un calme, tu approches peut-être de la gloire et...

—Je t'en prie, Jean...

Au fond, Philippe était désappointé. Il ne voulait pas l'avouer à Jean, mais il ne pouvait pas partager son enthousiasme. Sa pièce?... C'est vrai, ce devait être sa pièce... il n'y pensait déjà plus. Il avait cru un moment que sa bien-aimée voulait le voir. Tout son amour s'était réveillé... hélas! il ne s'agissait que d'une affaire!... Comme c'était différent!

Il répondit à Gina Ray et fit le rendez-vous. Gina Ray attendit Philippe Sandrier avec impatience. Elle avait un très grand désir de lui plaire, elle se sentait à l'heure la plus importante de sa carrière, tout pouvait dépendre de cette entrevue.

Après avoir fait des débuts brillants dans le classique, puis quelques créations sur le boulevard, elle se trouvait arrêtée par l'absence de rôles à sa taille. Elle n'aimait pas ces comédies ineptes qui sont à la mode à notre époque où des femmes légères, sans coeur et sans pensée, se promènent pendant trois actes. Elle était cultivée, elle

# LE THÉ "SALADA"

256-F

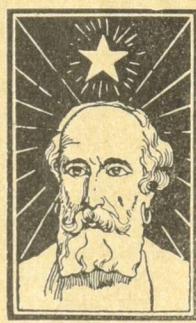
MÉLANGE ORANGE PEKOE

'Tout frais des plantations'

**DOLLFUS-MIEG & C<sup>IE</sup>**  
SOCIÉTÉ ANONYME  
MAISON FONDÉE EN 1746  
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.  
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.  
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.  
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.  
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.  
**PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES**  
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames



## POUR LA 1<sup>ère</sup> FOIS AU CANADA

Nous avons le bonheur de pouvoir correspondre avec le MAGE SARKAN, un des plus CÉLÈBRES ASTROLOGUES du monde entier, très connu dans les milieux scientifiques et parmi les initiés pour sa science et SON POUVOIR QU'IL EXERCE MEME A DISTANCE. IL A FAIT VŒU de mettre ses dons extraordinaires de prévision au service de tous, et vous offre GRATUITEMENT une étude de votre HOROSCOPE. VENEZ A LUI, il vous conseillera, vous dévoilera votre avenir et vous montrera la ROUTE DU BONHEUR. Il vous guérira en tout: AMOUR, ARGENT, AFFAIRES, SANTÉ, et vous délivrera de vos timidités et de vos incertitudes. N'HESITEZ PAS; cette offre généreuse s'adresse à TOUS et à TOUTES. Envoyez vos noms (M., Mme ou Mlle), date de naissance et adressez au MAGE SARKAN, Dépt. 175, P.R.P., 22, rue Saint-Augustin, PARIS (2e), et vous recevrez une étude précise de votre horoscope. (Prière de joindre 10 cents en timbre de votre Pays pour frais d'écriture et d'envoi).

## COUPON D'ABONNEMENT La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom .....  
Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.



## LE FILM

est maintenant  
imprimé en  
COULEURS

ROMAN D'AMOUR  
COMPLET

EN AVRIL :

## LE BERET BASQUE

par

Marie Violet

60 photographies

PARTICIPEZ aux CONCOURS  
DU "FILM" AVEC PRIX  
EN ARGENT

Chez tous les  
dépositaires : 10c

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la  
somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50  
cents pour 6 mois d'abonnement  
au magazine LE FILM.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE  
975, rue de Bullion Montréal, Can.

savait où trouver des capitaux, elle cherchait des pièces d'un ordre supérieur pour prendre une direction et se mettre en valeur. On lui avait donné la pièce de Sandrier à lire, elle en était ravie, c'était absolument son affaire.

Personne ne savait rien de cet auteur, personne n'avait entendu parler de Sandrier. Son texte ne permettait pas même de deviner quel genre d'homme il pouvait être, ni s'il était jeune ou d'âge mûr. Ses tableaux de la vie moderne, d'une étonnante réalité, faisaient preuve d'une longue expérience de la vie et en même temps les scènes d'amour étaient d'une telle fraîcheur et d'une si grande pureté qu'il fallait un être encore plein d'idéal pour les concevoir.

Elle était donc très curieuse de faire sa connaissance. Elle s'apprêtait à le recevoir dans son studio, une pièce charmante longue et étroite, décorée avec le meilleur goût. Des livres en rayons couvraient presque entièrement les murs, un seul tableau représentait l'actrice dans un de ses rôles favoris, un divan et deux fauteuils complétaient l'ameublement, avec un petit bureau sur lequel le manuscrit de Philippe reposait. Des lis s'échappaient d'un grand vase de Chine et parfumaient tout l'appartement. Elle-même était habillée avec la simplicité des grands couturiers. Son tailleur bleu mode et son pull-over du même ton s'harmonisaient avec ses yeux gris bleu et ses cheveux blonds qui bouclaient autour de sa petite tête. Sans être d'une beauté parfaite, elle avait de nombreux attraits, sa voix était jolie, ses gestes gracieux, ses manières agréables et elle était extrêmement intelligente.

Quand elle le vit entrer, tout de suite, elle fut rassurée; son visage mâle aux traits nettement dessinés, son regard clair, son sourire timide lui donnèrent pleine confiance. Dieu merci, il était jeune, simple et beau!

Après lui avoir serré la main, elle dit aussitôt, désignant le manuscrit :

—Monsieur, vous êtes l'auteur de cette pièce: *L'Oiseau blessé*?

—Oui, madame, répondit Philippe.

—Elle contient un rôle qui me convient admirablement.

—Rosemonde?

—Oui. J'ai le projet de prendre un théâtre et de monter des oeuvres de ce genre. J'ai deux autres comédies, mais j'aime votre pièce mieux qu'elles et je l'ai choisie pour mes débuts.

Jusqu'alors Philippe ne s'était pas rendu compte de ce qui lui arrivait. Tout à coup, il réalisait que sa pièce plaisait et allait être jouée!

Comme il était trop ému et trop timide pour répondre, elle continua :

—Je suis pressée, je voudrais ouvrir le 15 février. Le théâtre que je dois inaugurer avec mon associé, un homme de talent très connu, est une ancienne scène remise à neuf dont vous avez sans doute entendu parler et que j'ai baptisé «L'Avenir». Pour justifier notre titre, nous nous devons de donner

la préférence aux jeunes auteurs, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en souriant.

—Sans doute...

—Puis-je vous demander?... C'est votre premier essai dans l'art dramatique?

—Oui... et non. J'ai écrit plusieurs actes qui ont été joués par des amateurs.

Oui, enfin c'est presque un début. Mes compliments, monsieur Sandrier, vous avez beaucoup de talent.

—Oh! madame!

—Je vous assure que je sais de quoi je parle. Voilà huit mois que je lis tout ce qu'on me donne. Il n'y a rien, vous entendez, rien, je n'exagère pas, qui approche de *L'Oiseau blessé*!

—Je suis... très heureux... de votre appréciation...

—Mais ne pensez-vous pas, vous-même?...

—Je crois que c'est une bonne pièce et qu'elle devrait bien se jouer...

—Vous êtes modeste. Vous ne vous rendez pas compte, sans doute, que vous avez écrit un rôle admirable. Si au lieu d'envoyer vos manuscrits à des hommes, vous les aviez envoyés à des actrices dont je pourrais facilement vous citer les noms, elles auraient toutes voulu jouer votre pièce.

—Il ne m'en faut qu'une, répondit-il galamment.

—Vous avez raison et je veux être celle-là. Comme vous étiez absent et que je ne pouvais rien faire sans votre consentement, je n'ai arrêté aucun artiste, mais si vous voulez avec moi examiner cette distribution, vous me direz si elle vous convient.

—Très volontiers.

Philippe s'assit auprès d'elle devant le petit bureau. Il l'écouta parler et retrouva peu à peu sa lucidité d'esprit.

Pendant l'heure qui suivit, ils discutèrent aimablement mille détails de la production et tombèrent à peu près d'accord.

—Bien entendu, dit Gina Gray, vous assisterez à toutes les répétitions?

—Oh! impossible, je ne veux pas, s'écria Philippe.

—C'est indispensable, je vous assure. Moi-même j'ai besoin que vous me guidiez, le metteur en scène ne peut pas se passer de vos conseils.

—Je ne suis pas libre.

—Je ne voudrais pas être indiscrete, mais quelle que soit votre profession, vous pourriez facilement, dans un cas aussi urgent, obtenir les permissions dont vous avez besoin.

Philippe ne répondit pas de suite, il réfléchissait.

Elle continua :

—N'y a-t-il pas des heures où vous pourriez vous faire remplacer?

—Après 6 heures, oui, tous les jours: le jeudi et le samedi à partir de 5 heures.

—Ah! c'est déjà quelque chose, cela suffira pour commencer. La dernière semaine, par exemple, il faut que vous veniez toute la journée. Préparez cela à l'avance.

—Oui.. oui... je m'arrangerai.

—Quant aux décors, je ferai faire les maquettes par...

—J'ai un ami à qui je voudrais offrir cette chance.

—Comment s'appelle-t-il?

—Jean Bah.

—C'est un inconnu.

—Moi aussi, madame.

—Mais vous, vous avez beaucoup de talent.

—Jean Bah est un artiste remarquable.

—Vous y tenez?

—J'y tiens beaucoup.

—Alors, il faut vous céder. Du reste, on peut toujours essayer. Envoyez-moi votre ami demain, à cette heure-ci.

—C'est entendu.

—Je ne vous ai pas demandé si vous m'aviez vue jouer... Je suppose que...

—Non, madame, je n'ai pas eu cet honneur.

—N'avez-vous pas quelque crainte de me confier une semblable responsabilité?

—Aucune, madame... Jean Bah dit tellement de bien de vous!

—Ce monsieur Jean Bah commence à me devenir très sympathique, répliqua-t-elle avec coquetterie.

—Il en sera très heureux, croyez-moi.

Elle lui tendit la main d'un geste amical:

—A bientôt, mon cher auteur, je crois que pour une première fois nous avons assez bien travaillé. Occupez-vous de la Société des Auteurs.

—Oui.

—Vous n'avez pas d'autres manuscrits dehors?

—Non.

—Ne parlez de rien dans les journaux, je veux préparer cela moi-même pour faire un éclat.

—Ah! pendant que j'y pense, s'écria Philippe, il ne faut pas que mon nom paraisse sur l'affiche.

—Comment?...

—Je veux dire que je m'appellerai...

—Vous ne voulez pas illustrer votre nom, jeune homme? Est-ce possible?

—D'abord, je ne suis pas absolument sûr de l'illustrer... et puis j'ai des raisons...

—A votre aise! Moi j'ai beaucoup plus de confiance que vous. Alors, comment vous appellerez-vous?

—Philippe Albert, tout simplement.

—C'est entendu, puisque vous le voulez.

—Absolument, je vous en prie; pas d'indiscrétions, cela me causerait beaucoup d'ennuis.

—C'est bien, vous pouvez compter sur moi, monsieur Albert.

Quand Philippe sortit de chez Gina Ray, la tête lui tournait un peu; il venait de passer par toutes sortes d'émotions extraordinaires.

—61, rue des Ecoles, vite!

Il lui tardait de voir quelqu'un à qui il pourrait se confier, il avait besoin de rapporter mot à mot sa conversation avec l'actrice, comme s'il craignait n'avoir pas bien compris, comme si tout cela était tellement miraculeux qu'il hésitait à le croire.

Jean Bah courut à sa rencontre et lut aussitôt sur son visage l'épanouissement qu'il souhaitait y trouver.

—Ça y est... elle te joue? s'écria-t-il.

—C'est incroyable!

—Raconte-moi tout.

Et alors Philippe raconta à son ami jusqu'aux moindres détails de l'entrevue. Jean l'écoutait avec avidité, il était artiste: lui-même, plusieurs fois déjà, avait effleuré la chance. Il savait ce que signifiaient ces premières joies que cause le succès, cette éblouissante vague d'espérance qui vient tout donner, devant laquelle s'effacent les souffrances, les déceptions, les découragements!

—Je suis si content, mon vieux Philippe, je ne peux pas te dire le plaisir que j'éprouve. Et tu es un chic type d'avoir pensé à moi.

—Pas du tout, tu feras cela admirablement. Tu sais que j'ai changé de nom, il m'a fallu décider tout de suite.

—Pourquoi?

—Non, mais tu ne vois pas mon oncle découvrant que je m'amuse à faire des pièces de théâtre!

—Et après?... il sera fier de toi.

—On voit bien que tu ne connais pas Robert Sandrier, il en ferait une tête!... Et je suis obligé de le ménager, je lui dois beaucoup et maman aussi.

—Alors, tu t'appelles?

—Philippe Albert. C'est mon second prénom, cela suffit.

—Tu feras bien de prévenir la concierge de suite, elle n'est pas supérieurement intelligente et elle t'embrouillera ton courrier avec une facilité remarquable.

—Tu as raison, je vais aussi envoyer un télégramme à maman.

Les cinq semaines qui suivirent furent pour Philippe des semaines de fièvre, de surexcitation, de délire frisant la démence. Le spectateur placide dans son fauteuil d'orchestre ne peut savoir ce que la représentation qu'il suit a pu coûter de peines et d'efforts multiples. Il faut avoir passé par là, avoir suivi point par point les détails d'une production pour en connaître les difficultés. Que de fois Philippe rentra chez lui découragé, désespéré, prêt à renoncer à tout! Les surprises, les erreurs, les déappointements, les jalousies, les colères, les fatigues de ce monde complexe des coulisses le torturaient. Il lui tardait d'arriver à la première pour disparaître tout à fait, il ne pouvait pas se faire à ces changements sans cesse renouvelés. Si un jour l'ensemble paraissait se dessiner plein de promesses, le lendemain tout redevenait chaos, plus que jamais obscur, irréalisable, il fallait encore recommencer! Il s'affectait beaucoup plus qu'il aurait dû le faire, sans doute, mais c'est toujours ainsi. Quand l'ingénue, un jour de première, voyant passer une civière sur laquelle repose le corps inanimé d'un jeune homme, s'écrie:

—Mon Dieu! qu'est-il arrivé?

On lui répond:

—Ce n'est rien, l'auteur se trouve mal!

La dernière semaine, il donna toutes ses journées et toutes ses

nuits; le jour de la répétition générale, il rentra chez lui à cinq heures et se jeta sur le divan, bien décidé à ne plus le quitter. Sa mère était venue à Paris et devait avec Jean assister à cette redoutable épreuve.

—Je vous attendrai ici, leur dit-il, je suis positivement mort... je ne sais pas comment sont faits les acteurs et les gens de théâtre, mais je les admire, certainement leurs nerfs sont supérieurs aux nôtres.

La jolie salle du théâtre de l'Avenir nouvellement décorée, était pleine de tout ce que Paris possède de célébrités dans le monde des arts et des lettres. La pièce avait été annoncée avec beaucoup de réserve, elle était signée d'un inconnu; on n'y portait que peu d'attention, toutes les sympathies allaient à Gina Ray et à sa troupe d'acteurs connus et réputés. Philippe Albert, d'ailleurs, s'était refusé aux interviews d'usage d'avant-premières et, d'accord avec la directrice, aucune indiscretion sur le scénario n'avait été commise dans la presse.

Mme Sandrier et Jean Bah, au deuxième rang de fauteuils d'orchestre, tremblaient d'une émotion facile à concevoir. Ils étaient, dans cette assemblée, les deux seuls êtres qui aimaient Philippe et pourtant ils ne pouvaient rien pour lui. A cette heure leur opinion n'existait plus, ils étaient devant un tribunal qui ne juge pas avec amour, mais avec calme et indifférence et ce qu'il décréterait, ce tribunal composé d'un public d'élite, serait irrefutable, il faudrait se rendre à sa décision. Aussi, suivaient-ils avec beaucoup plus d'attention les rires, les exclamations et les applaudissements des spectateurs, que le jeu des acteurs. Quand, à la fin du premier, la salle répondit avec enthousiasme, il leur sembla que c'était de fort bon augure, ils échangèrent quelques mots d'encouragement. Le deux fut un véritable triomphe, le rideau dut se relever sept fois de suite. La grande scène du trois fut applaudie avec frénésie. Entre le trois et le quatre il n'y avait pas d'entra'acte, il n'y eut pas un mouvement, pas un murmure quand les trois coups furent frappés aussitôt après le baissé du rideau. L'action dramatique avait captivé les spectateurs, ils attendaient maintenant, tendus vers le dénouement. Philippe, très adroitement, ne laissait pas deviner ce qui allait arriver.

Quand tout fut terminé, la salle se leva d'un bond et applaudit avec tant de violence que l'actrice dut attendre plusieurs minutes avant de pouvoir faire l'annonce ordinaire du nom de l'auteur.

Les cris d'«auteur! auteur!» résonnèrent aussitôt dans tous les coins de la salle. Dix fois de suite Gina Ray et sa troupe vinrent saluer; le public refusait de partir, il réclamait Philippe. Elle dut une fois encore s'avancer sur le devant de la scène et dire que «Monsieur Philippe Albert n'était pas venu de la soirée et qu'elle le soupçonnait même de n'être pas à Paris».

Alors, il fallut bien s'en aller. Mme Sandrier s'était appuyée sur le bras de Jean; des larmes cou-

laient sur son visage enfiévré et elle ne cherchait pas à les retenir.

—Vite, vite, dit-elle, sortons.

Ils se frayèrent un passage avec difficulté; autour d'eux les conversations s'engageaient, partout on entendait: «Mais c'est charmant! exquis! extraordinaire! Qui est ce Philippe Albert?» Ils arrêtaient un taxi et Jean qui ne pouvait plus se contenir éclata:

—Quel succès, quel triomphe! Et dire qu'il n'était pas là!

—Tant mieux, Jean, répondit Mme Sandrier, je vous assure qu'avec son extrême sensibilité, Philippe serait tombé malade, s'il avait, comme nous, épié chaque visage, redouté tel ou tel passage, tremblé pour une erreur... anticipé une faute... Quelle torture! Il n'a pas un cœur solide comme celui d'une mère pour supporter tout cela.

—Chère madame, je suis si heureux, il me tarde de tout lui raconter.

Mais quand Mme Sandrier et Jean entrèrent, ils trouvèrent Philippe endormi tout habillé sur son divan. Cédant à la fatigue physique et au surmenage auquel il n'était pas habitué, il dormait d'un sommeil si profond et si tranquille qu'il ne les entendit pas et qu'ils n'eurent pas le courage de l'éveiller.

—Quel calme!... mon enfant chéri! murmura sa mère... Comme tu en avais besoin!

—Regardez le vainqueur de cette soirée mémorable! continua Jean sur le même ton. On croirait vraiment qu'il ne lui est rien arrivé!...

D'un commun accord, ils s'éloignèrent et attendirent que le magnétisme de leur présence vint troubler son repos et le ramener à la réalité.

On s'habitue vite au succès. La carrière de Philippe Albert se dessina tout de suite, il devint en quelques semaines l'homme dont on parle le plus à Paris. Sans aucun doute, il était admirablement doué, il faut toutefois reconnaître qu'il avait bénéficié de plusieurs chances. D'abord il avait été servi par des acteurs de premier ordre et il était arrivé au moment propice. Il apportait à l'art dramatique cette espèce de réforme dans laquelle les auteurs pataugeaient depuis des années. Il n'avait pas craint d'associer le ton de la comédie légère, fine, spirituelle, à l'action d'un drame empoignant. Il n'ignorait ni Bernard Shaw, ni Jean Sarmant, mais il ne leur empruntait rien. Il avait fait ce tour de force de créer un grand amour entre deux êtres jeunes et sains, parlant une langue purement littéraire et se débattant dans un cadre et une situation ultra-modernes.

Le théâtre de l'Avenir fut bientôt le mieux coté de Paris, chaque soir connu le même succès; il fallut la chaleur intense de fin de juillet pour qu'il fermât ses portes.

Philippe avait passé ses examens en juin, il se sentait enfin libéré de ce côté. Il avait tenu secrète, dans la mesure du possible, sa vie de théâtre, mais tout se sait, et quand il vint dire adieu au lycée, il n'eut pas besoin de se confesser, pour recevoir avec sa simplicité

## Contente de ne peser que 136 lbs.

Elle a maigri de 38 lbs. — Veut continuer.

Ce poids de 136 lbs. paraîtrait terrible pour beaucoup de femmes. Mais pas celle-ci. C'est qu'elle PESAIT 174 lbs. et elle a trouvé moyen d'enlever ce surplus de poids qui gâtait son apparence.

Elle écrit: "J'ai commencé à prendre les Sels Kruschen, il y a six mois. Je pesais alors 174 lbs. Graduellement, je suis arrivée à peser 136 lbs. — et je continue à maigrir. Sans faire aucun changement à ma diète, j'ai pris une demi cuiller à thé de Kruschen dans un verre d'eau chaude, tous les matins. Kruschen est aussi efficace contre la bile, dont je souffrais beaucoup. Je n'en ai plus du tout — je me sens, en effet, toute différente. J'en suis très reconnaissante à ces merveilleux Sels Kruschen."—Mme M. K.

Kruschen, pris tous les matins, a pour effet d'expulser naturellement les substances alimentaires non digérées et le surplus des déchets liquides. Ces déchets doivent être expulsés régulièrement, sinon, ils s'accumulent sous forme de tissu gras.

Kruschen vous fera sentir plus jeune—plus alerte—plus énergique—vous jouirez de la vie—à tous les instants. Une seule bouteille suffit pour vous le prouver.

D'abord vous **ECOUTEZ**  
- puis vous **PARLEZ!**

**ANGLAIS**  
**ESPAGNOL**  
**ITALIEN**  
**ALLEMAND**

ou toute autre langue

SANS EFFORT CHEZ VOUS  
QUAND VOUS VOULEZ!

Par la nouvelle et facile méthode

**LINGUAPHONE**

Ce coupon donne droit à un  
ESSAI GRATUIT

LIBRAIRIE BEACHEMIN Ltée,  
section Linguaphone

430 rue Saint-Gabriel, Montréal

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. ....

Quelle langue vous intéresse? .....

## L'HUMIDITE DE LA GORGE AIDE A SOULAGER LA TOUX

Notre gorge et vos conduits bronchiaux sont tapissés de millions de pores qui fournissent continuellement l'humidité nécessaire aux tissus délicats... jusqu'à ce que vous contractiez un rhume.

C'est alors que les pores s'obstruent et que le flegme s'accumule, constituant un endroit favorable au développement des germes pernicieux. Il se produit de l'irritation et vous commencez à tousser.

Notre toux ne se passera que par l'écoulement plus abondant des sécrétions naturelles et par l'expectoration complète du flegme.

Pertussin, un remède scientifique prescrit par les médecins depuis des années, est extrait d'une herbe médicinale fameuse, qui a pour effet d'ouvrir les glandes minuscules, d'activer l'écoulement des sécrétions naturelles de la gorge et d'assurer un prompt soulagement contre la toux. Quand vous vous sentez la gorge asséchée, prenez Pertussin—il est absolument sûr. Dans les pharmacies. Bouteille d'essai gratuite en écrivant à Pertussin Limited, 263, avenue Atlantique, Montréal.

## UNE OFFRE EXTRAORDINAIRE POUR UN TEMPS LIMITE !

Afin de permettre à tout le monde, cet hiver, de se procurer de la lecture divertissante *au meilleur marché possible*, nous avons décidé de réduire, pour un temps limité, le prix de certains abonnements.

Pour \$ **2.00**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Film

Pour \$ **4.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi et Le Film

Pour \$ **4.50**

Vous recevrez pendant un an :

La Revue Populaire et Le Samedi

Pour \$ **5.00**

Vous recevrez pendant un an :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film

(Cette offre est pour le Canada seulement)

LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM  
sont édités par une des compagnies les plus solides  
de tout le Canada.

### BULLETINS D'ABONNEMENT

POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.  Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.	POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.  Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.00 (pour le Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI et au FILM.
Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____	Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____
POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.  Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$4.50 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné à la LA REVUE POPULAIRE et au SAMEDI	POIRIER, BESSETTE & CIE, limitée 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.  Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement combiné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM.
Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____	Nom _____ Adresse _____ Ville _____ Prov. _____

ordinaire les compliments de ses maîtres et de ses élèves.

La question de l'oncle Robert était beaucoup plus difficile à régler. Mme Sandrier s'en chargea. Elle alla le trouver dans la ville où il avait pris sa retraite, aux environs de Marseille.

—Mon cher Robert, lui dit-elle, ce que je vais vous dire va vous contrarier, je le crains, mais vous le savez, nous sommes les uns et les autres entraînés par nos dispositions naturelles: Philippe ne sera jamais professeur.

—Quoi? s'écria-t-il furieux. Après tout ce que j'ai fait pour lui... et pourquoi, s'il vous plaît?

—Je vais vous le dire. Vous pensez bien que nous sommes, Philippe et moi, profondément reconnaissants de l'appui que vous nous avez toujours donné et, sans aucun doute, Philippe doit à cette culture première d'avoir pu se livrer à la carrière dramatique pour laquelle il semble doué.

—Il veut faire du théâtre?

—Il est l'auteur d'une pièce qui a remporté à Paris un succès extraordinaire et qui...

—Vous plaisantez, ma chère belle-soeur, une pièce dramatique ne suffit pas à assurer l'existence. Que deviendra-t-il après?

—Ecoutez-moi encore. Cette pièce a tenu l'affiche pendant six mois consécutifs devant des salles pleines, elle sera repris dans le même théâtre à la rentrée. Ce n'est pas tout, elle est adaptée pour l'Allemagne et l'Angleterre, le film est acheté pour une très grosse somme. Philippe doit lui-même faire le scénario. Ce n'est pas tout encore: le Directeur d'une des plus grandes scènes du boulevard a accepté un projet de pièce pour octobre que Philippe est en train d'écrire en ce moment.

—Un conte de fées?

—Presque. Ce pauvre enfant a tenu à ne pas vous contrarier, il ne s'est pas reposé sur son premier succès comme tant d'autres l'auraient fait, il est resté à son poste jusqu'au dernier jour et a passé ses examens. Tenez-lui gré de cet effort et pardonnez-lui.

—Mais, dit Robert Sandrier, après un moment de réflexion, s'il est aussi connu que vous voulez bien dire, comment se fait-il que je n'aie jamais vu son nom dans aucun journal ni revue?

—C'est simple, il s'appelle Philippe Albert.

—Ah! l'auteur de l'*Oiseau blessé*?

—Vous voyez bien.

—En effet, c'est une oeuvre de valeur.

—Vous l'avez vue?

—Non, je l'ai lue.

—Ce n'est pas la même chose, il faut venir l'hiver prochain à Paris, Robert, vous ne le regretterez pas.

—Je ne dis pas non. Et où est-il ce phénomène en ce moment?

—Il est dans un petit village de Normandie où nous sommes allés l'année dernière. Son ami Jean Bah l'accompagne, je vais le retrouver; il écrit cette nouvelle pièce, il a des engagements à remplir et vous savez si Philippe est un homme de devoir.

On ne lutte pas contre une sem-

blable destinée. Robert Sandrier se rendit de bonne grâce devant le brillant avenir de son neveu.

L'année suivante, Philippe eut deux pièces en cours dans les meilleurs théâtres de Paris. Peu de temps après, Hollywood lui fit une proposition intéressante, il remit l'offre à plus tard, il voulait, avant de s'expatrier, affirmer sa réputation en France.

Malgré le succès rapide et formidable, la fortune extraordinaire si vite acquise, Philippe ne changea guère sa manière de vivre. Il consentit à tenir le rang que lui imposait sa situation, mais il avait des goûts simples, il aimait ceux qui travaillent, il admirait tout ce qui est beau sans ombre de snobisme et il était surtout heureux du bien qu'il pouvait faire autour de lui.

Il insista, dès le début, pour que sa mère prit sa retraite immédiatement. Non seulement il voulait aussi la garder auprès de lui. Mme Sandrier n'avait pas de plus cher désir, malheureusement sa santé ne lui permettait pas de vivre longtemps à Paris. Après quelques semaines l'atmosphère de la grande ville pesait sur ses poumons affaiblis et elle était obligée d'aller respirer à la campagne ou à la mer.

Si encore Philippe avait consenti à habiter un de ces quartiers neufs et splendidement aérés, mais rien ne pouvait le décider à quitter cette rue des Ecoles, il y tenait comme à un talisman. Du sixième, il était descendu au troisième, puis avait pris les deux appartements du premier. Il avait dépensé beaucoup d'argent pour mettre le confort moderne dans cette vieille maison et semblait être fixé là à vie. Pour concilier tout, il acheta pour sa mère une ravissante maison de campagne à Saint-Germain et vint y passer toutes les fins de semaines.

Trois années s'écoulèrent ainsi, relativement dans le calme. Son succès ne s'était pas ralenti, il avait maintenant cinq pièces à son actif et autant de films. Chacune de ses premières était un événement dans le Paris à la mode. S'il était moins nerveux et plus expérimenté en manière de théâtre, il n'en était pas moins consciencieux et sévère pour son travail. Les artistes l'aimaient parce qu'il était juste et bon. Il savait combien il leur était difficile de se créer un nom et combien plus difficile encore de le garder!

Le souvenir qu'il avait gardé de sa première idylle avait rempli son âme d'un besoin de pureté. Mme Sandrier l'avait deviné et compris, aussi elle espérait pour lui, le mariage, le foyer, les enfants. Elle avait quelquefois ébauché la question; un jour qu'elle le sentit mieux disposé à l'entendre, elle l'aborda plus directement:

—Philippe, tu ne t'ennuies pas d'être seul dans la vie?

—Je ne suis pas seul, il me semble.

—Je ne durerai pas toujours, tu sais.

—Tu es malade? s'écria-t-il anxieux.

—Non, non, mais je vieillis.

—Moi aussi.

—Tu devrais te marier.

—Je vois, c'est toi qui t'ennuies seule avec moi, tu voudrais quel-qu'un entre nous.

—Eh! eh! répondit-elle malicieusement, ça ne me déplaierait pas d'avoir des petits-enfants.

—Tu en as pourtant eu assez d'enfants autour de toi toute ta vie.

—C'est bien pour cela qu'ils me manquent maintenant.

Philippe réfléchit un instant:

—Ce n'est pas pressé, va, dit-il enfin.

—Je trouve que si. Tu vas avoir vingt-huit ans, c'est le bon âge, tu es en pleine force, sans inquiétude pour l'avenir, tu n'as pas besoin d'une héritière.

—Grand Dieu! non!...

—Une jeune fille tout simplement.

—Je t'arrête tout de suite, il n'y a rien que je rencontre aussi rarement qu'une vraie jeune fille. Je ne dis pas qu'il n'y en ait pas, mais elles n'appartiennent guère au monde que je fréquente.

—Je sais, aussi tu devrais me laisser te trouver quelqu'un, tu penses si je serais difficile! Tiens, cette petite Hélène Cardier, te souviens-tu d'elle?

—Très bien.

—Tu ne l'as pas vue depuis sept ou huit ans. Elle a une vingtaine d'années, elle est jolie et charmante, orpheline et pas très riche.

—Ce n'est pas un défaut.

—Très accomplie, très bien élevée. J'aurais bien voulu l'inviter ici, si cela ne te déplaierait pas.

—Mais pas du tout.

—Elle n'a pas souvent de vacances et elle ne connaît pas très bien Paris.

—Fais ce que tu voudras, maman, la maison est à toi et tes amis sont les miens, seulement ne forme pas de projets trop vite...

—Non, naturellement, elle peut ne pas te plaire.

—Et je pourrais bien aussi ne pas m'y intéresser du tout, j'appartiens à une caste très définie maintenant, et elle est peut-être restée provinciale.

—Je ne trouve pas, mais tu en jugeras. Elle est institutrice.

—Rude métier, maman.

—Oui, elle ne pourrait venir qu'aux grandes vacances.

—Eh bien! c'est assez tôt.

Il n'en fut plus question. Mme Sandrier avait obtenu le consentement qui lui permettrait de voir plus loin dans l'avenir. Philippe ne semblait attaché nulle part, c'était aussi ce qu'elle voulait savoir.

## V

Il avait fait si beau ces premiers jours d'avril que Philippe était resté à Saint-Germain beaucoup plus longtemps qu'à l'ordinaire. Rien ne le réclamait à Paris, il rentra un mercredi soir, sans hâte, le cœur léger, encore grisé des couleurs et des parfums de ce merveilleux printemps.

—Eh! Monsieur Albert, s'écria la concierge en l'apercevant, j'ai là une lettre qui est peut-être pour vous.

—Voyons, dit-il.

—C'est adressé à Monsieur Philippe Sandrier.

Il prit la lettre, monta son étage, s'assit à son bureau, puis regarda la large écriture aux caractères réguliers:

—Tiens... se dit-il... je ne connais pas.

Instinctivement, il alla à la signature. Darling! c'était Darling.» Elle signait: «Votre Darling.» Dieu! était-ce possible! Elle écrivait! Elle avait le désir de le voir!... au moment justement où il n'espérait plus! où il allait peut-être disposer de sa vie!

Il était si troublé que les lettres dansaient devant ses yeux, il ne pouvait arriver à les joindre. Il relut plusieurs fois de suite la courte missive avant d'en comprendre le sens:

«Mon ami Philippe,

«Si vous vous souvenez encore de moi, voulez-vous me rencontrer jeudi à 5 heures au Luxembourg derrière la fontaine Médicis, au même endroit qu'autrefois? Je serais heureuse de vous revoir.

«Votre :

«DARLING.

Elle ne l'avait pas oublié après quatre ans, le miracle s'était accompli, il n'était pas mort dans son souvenir. Il allait la revoir, lui parler, l'entendre, la sentir près de lui!

Tout à coup une joie immense l'envahit, une joie qui ne ressemblait à aucune émotion précédente. La gloire, la fortune, les honneurs, qu'est-ce que c'est cela à côté de cette ivresse du cœur qui le rendait fou?... Pourtant une pensée bientôt vint obscurcir son bonheur, il se souvint de son serment. «Elle veut me revoir parce qu'elle a besoin de moi, se dit-il... Pauvre petite!... comment vais-je la retrouver?... Peut-être est-elle mariée, malheureuse!...»

—Ah! s'écria-t-il, quoi que ce soit, je l'aiderai, je la sauverai, rien ne m'arrêtera maintenant.

Il arriva le premier au rendez-vous, il trouva son jardin bien-aimé mille fois plus beau et plus enchanteur qu'autrefois. Jamais les fleurs n'avaient exhalé de pareilles senteurs, jamais l'air n'avait été aussi enivrant, le soleil aussi resplendissant!... la nature, le ciel, tout était harmonie! C'était ce même avril d'il y a quatre ans! C'était sa jeunesse qui recommençait!

Il s'assit à cette même place, là où il avait raccommoqué le bateau de Jacques, et s'efforça de paraître calme.

Elle arriva exactement à l'heure, elle souriait doucement. Elle murmura:

—Philippe! et lui tendit la main.

Il la prit, la porta à sa bouche en fermant les yeux et dit:

—Darling!... Darling!

Il la fit asseoir et la regarda sans pouvoir proférer une parole. Elle tenait ses yeux baissés, elle était pâle et tremblait, son corsage se soulevait avec émoi. Elle semblait à Philippe plus fine et plus jolie qu'auparavant. Elle rompit le silence et dit très bas :

—Philippe, je suis si heureuse de vous voir...

—Et moi?... répondit-il... et moi?...

—J'avais si peur que vous ne soyez pas là!

—Je n'ai jamais cessé de vous espérer. Pourquoi avoir attendu si longtemps?

—Je ne pouvais pas...

—Qu'êtes-vous devenue pendant ces quatre années?

Elle se tourna vers lui et rencontra son regard plein de tendresse anxieuse, elle n'hésita plus:

—Je suis venue aujourd'hui pour tout vous dire, je ne veux plus avoir de secret pour vous. Autrefois vous vouliez savoir mon nom. Eh bien, voici:

Alors simplement elle fit le récit de sa vie.

Fille du célèbre constructeur d'avions Laurent-Astruc, elle avait toujours vécu dans le plus grand luxe. Sa mère, une orpheline noble, avait apporté à son mari une dot considérable, ce qui lui avait permis de se faire un nom dans une industrie puissante. La pauvre femme n'en avait guère profité, elle était morte très jeune, laissant deux filles. Monique l'aînée avait quatre ans de plus que Geneviève. Les deux sœurs furent élevées ensemble par des gouvernantes et des étrangères. Une grande affection les liait d'autant plus grande que leur père s'occupait très peu d'elles. Quand Monique eut dix-huit ans, elle vint trouver sa sœur et lui dit :

—Geneviève, je vais faire une chose terrible, mais j'y suis forcée, je vais me sauver à Londres et épouser l'homme que j'aime. Pardonne-moi, Darling, plus tard tu comprendras. Papa refuse son consentement, je ne peux plus attendre. Nous sommes pauvres tous les deux, nous travaillerons, je t'écrirai...

Elle fit comme elle l'avait dit, la séparation fut déchirante. A partir de ce jour, Laurent-Astruc défendit que son nom fût prononcé dans la maison, il l'avait honnie, elle n'existait plus pour lui; il assurait qu'elle ne paierait jamais assez cher le prix de sa désobéissance! Furieux d'avoir été ainsi joué, il redoublait de surveillance vis-à-vis de sa seconde fille, il intercepta les lettres que Monique envoyait et les détruisait sans les lire, de sorte que Geneviève fut trois ans et demi sans nouvelles de sa sœur.

Enfin, un jour, un médecin de Londres écrivit à Laurent-Astruc que sa fille était, avec son enfant de trois ans, dans un hôpital et qu'il considérerait de son devoir de le prévenir. Il assurait que ses jours étaient comptés, que le mieux serait de la faire revenir en France, ce qui était son plus cher désir.

—Philippe, continua Darling en soupirant, je faillis mourir moi-même quand je revis Monique dans la chambre de la maison de santé de Passy. Elle était tellement changée, elle n'avait plus d'âge, si maigre, jaune, triste!... elle qui était si gaie et si jolie!... Pauvre Monique!

Elle s'arrêta un instant pour céder à son émotion. Philippe respecta sa douleur et attendit.

—Mon père accepta de prendre Jacques; le pauvre mignon était lui-même bien délicat et avait besoin des plus grands soins. Monique me raconta ses horribles souffrances. Je déteste l'argent, Philippe, l'argent est cause de tout. Mon père avait refusé son consentement à son mariage parce que l'homme qu'elle avait choisi n'avait pas d'argent. Lui-même n'aimait pas Monique comme il aurait dû, il l'avait épousée parce qu'il savait qu'elle serait riche un jour. Quand il vit que cela n'arrivait pas assez vite, il l'abandonna et disparut. Elle alla mieux pendant quelque temps, grâce au confort et aux soins constants qu'on lui donnait enfin, mais elle se rendait compte qu'elle était perdue. Elle me confia Jacques, puis elle me supplia de lui promettre de ne jamais faire ce qu'elle avait fait et de me soumettre à la volonté de notre père quelle qu'elle fût, rien ne serait jamais aussi terrible que ce qu'elle avait vécu, et toujours me souvenir qu'elle avait payé sa faute de sa vie.

«Vous comprenez dans quelles dispositions d'esprit je me trouvais quand je vous rencontrai. La crainte de mon père, l'horreur du drame que je venais de suivre, la charge qui m'était confiée paralysaient mes propres sentiments. Je faisais le vœu de rester fille et de ne jamais connaître l'amour... pourtant je suis faible et vous avez arraché de moi ce serment dont je me suis souvenue.

—Et vous ne le regretterez jamais, s'écria Philippe, mais continuez.

—Après la mort de Monique, il se passa quelque chose d'étrange, Soit que mon père eût des remords, soit que son orgueil fût flatté de posséder un petit garçon charmant et intelligent, il s'éprit de Jacques et le gâta comme il ne nous avait jamais gâtés. Il ne voulut à aucun prix s'en séparer, alors nous l'avons tous deux accompagnés dans ses voyages autour du monde. Ses manières à mon égard aussi se modifièrent, j'ai des raisons de croire qu'il ne sera jamais aussi dur pour moi qu'il l'a été pour ma sœur. Cependant l'hiver dernier, à Naples, il m'annonça que le comte de Ferazzo avait demandé ma main et qu'il la lui avait accordée. Je m'écriai bravement que je n'y consentirais pas. Il répondit qu'il ne prenait pas mon refus comme définitif et qu'il me donnait quelque temps pour réfléchir. Nous sommes revenus à Paris le 15 mars. La semaine dernière il m'a dit que le comte arriverait dans le courant d'avril et que je devais me préparer à le recevoir et à le considérer comme mon fiancé. Je ne veux pas épouser cet homme, Philippe, il est vieux, il est laid, je le hais... Je ne voudrais pas désobéir à mon père, je me souviens de ce que j'ai promis à Monique, je suis très malheureuse, incapable seule de résoudre ces problèmes. Alors j'ai pensé que j'avais un ami auquel j'avais juré de faire appel... Pardonnez-moi mon audace, je n'ai pas songé que peut-être vous ne désiriez plus me voir, j'ai écouté une voix dans mon

*Psitt! . . . Psitt! . . .*

Etes-vous pressé ?

J'ai à vous parler !

Etes-vous affecté par la crise mondiale actuelle? . . . Avez-vous des tracasseries financières ou encore des troubles personnels qui vous causent des soucis journaliers et vous empêchent de jouir convenablement de l'existence? . . .

VOICI UN EXCELLENT MOYEN de combattre tous ces soucis : Adonnez-vous à une lecture saine et instructive qui vous récréera et par conséquent vous fera oublier vos nombreux tracasseries.

## Le Samedi

apportera chaque semaine à votre foyer de nombreuses pages d'histoires sentimentales dues à la plume de nos jeunes auteurs canadiens; des concours divertissants et rémunérateurs; des notes encyclopédiques instructives; des romans des meilleurs auteurs connus et aimés du public.

CHEZ LES DEPOSITAIRES

10 cents le numéro

Coupon d'Abonnement

### Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine hebdomadaire LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Prov. ou Etat .....

Localité .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée  
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

coeur qui me disait d'espérer en vous, j'ai écrit et je suis venue...

—Merci! s'écria Philippe... merci... mon Dieu, j'arrive à temps.

—Mais que pouvez-vous faire?

—Tout... tout... si vous consentez à m'aider?

—Puisque je suis venue, répondit-elle en rougissant légèrement.

—Darling! murmura-t-il, je vous aime tant!

Il prit sa main dans les siennes, leurs regards un instant se rencontrèrent dans une union parfaite, ils n'avaient pas besoin de mots pour exprimer ce qui se passait en eux.

—J'ai souvent pensé à vous quand j'étais à des centaines de lieues de la France, reprit-elle j'étais si seule, si triste, si désespérée... j'aurais voulu vous écrire, mais je n'osais pas. Qu'avez-vous fait durant ces quatre années, racontez-moi ?

—Oh! moi ce n'est pas pressé, je vous dirai cela plus tard.

—Vous avez passé vos derniers examens ?

—Oui.

—J'étais sûre que vous réussiriez... Et vous êtes à Paris tout à fait ?

—Oui.

—Alors, j'ai pensé... j'ai une idée.

—Dites votre idée.

—Il faudrait que vous connaissiez mon père, que vous puissiez lui parler facilement...

—Oui... oui...

—Je crois que vous sauriez l'intéresser et lui plaire, Philippe, alors j'ai pensé que, puisque vous êtes professeur, vous consentiriez peut-être à donner des leçons à Jacques.

—Sans doute, répondit Philippe en souriant.

—Le pauvre chéri est très en retard, il va avoir neuf ans et il n'a presque rien appris, étant toujours en voyage, il a besoin d'être aidé. Tout ce qui concerne Jacques intéresse mon père au plus haut degré et Jacques vous aime tant, il nous aidera. Voulez-vous essayer ?

—Avec joie, avec joie! s'écria Philippe. Je serai enchanté de revoir mon petit ami. Quand dois-je me présenter ?

—Pouvez-vous venir demain matin vers 10 heures ?

—J'arrangerai tout, je dirai que vous m'êtes recommandé par le lycée et je prévenirai Jacques.

—Qui dois-je demander ?

—Monsieur Laurent-Astruc, 176, avenue Hoche.

—C'est entendu.

—Je dois partir maintenant.

—A demain... Je vous verrai ?

—Presque tous les jours, répondit-elle en baissant les yeux.

—Merci, mon amour, murmura-t-il tout bas.

Ils se séparèrent sur ces mots. Le lendemain à 10 heures Philippe Sandrier se présenta chez Laurent-Astruc dans le grand hôtel de l'avenue Hoche et il fut décidé immédiatement qu'il viendrait cinq fois par semaine donner deux heures de leçons à Jacques. Il était évident que ni Darling, ni son père ne soupçonnaient que le jeune professeur et le célèbre auteur dramatique étaient une seule et même per-

sonne. Philippe qui pensait, à juste titre, que cette découverte lui servirait un peu plus tard, gardait précieusement son secret et s'amusa de cette petite supercherie.

Bientôt ces heures de travail furent des heures de plaisir pour le professeur et son élève. Celui qui racontait avec tant d'art de fascinantes histoires, savait mettre beaucoup de charme dans son enseignement. Le plus souvent Darling assistait aux leçons pour surveiller Jacques, peut-être aussi pour entendre la voix mâle, modulée, caressante de Philippe, et échanger de temps à autre une sourire encourageant avec lui.

Laurent-Astruc ne tarda pas à s'apercevoir que Philippe Sandrier était un garçon remarquablement intelligent avec lequel il se plaisait à causer. Sa culture générale ses connaissances scientifiques lui permettaient de discuter sur n'importe quel sujet. D'un autre côté, le succès de ses dernières années avait modifié la timidité naturelle de Philippe et développé en lui une certaine assurance d'homme du monde qui le rendait plus sympathique encore. Quelquefois Laurent-Astruc le gardait à dîner, à la grande joie de Darling et de Jacques; un jour il l'emmena en avion jusqu'en Allemagne où ils passèrent deux jours ensemble. Il voulait avoir son opinion sur une machine qu'il essayait, et il y attachait beaucoup d'importance et ne s'en cachait pas.

Mais un matin, quelques semaines plus tard, Darling fit dire à Philippe qu'elle avait besoin de lui parler. Elle était bouleversée; son père lui avait appris que le comte Ferrazzo viendrait le lendemain et qu'elle devait être prête à lui donner sa réponse affirmative. Le comte qui était immensément riche attendait d'avoir le titre de fiancé pour mettre quelques millions dans une nouvelle entreprise de Laurent-Astruc. C'était encore une misérable question d'argent qui menaçait le sort de la pauvre enfant. Philippe la tranquillisa :

—Ne vous tourmentez pas, je suis là, l'heure approche...

—Mais cet argent dont mon père a besoin, Philippe, vous ne pouvez pas savoir ce que cela signifie pour lui.

—Si, si, je sais, je suis prêt, ne craignez rien, Darling, Philippe veille.

Aucun obstacle ne semblait lui faire peur; sa confiance était si grande qu'il arriva à la persuader. Et quand, le lendemain, Laurent-Astruc lui dit :

—Restez donc déjeuner avec nous ce matin, je vous présenterai à un de mes amis, le comte Ferrazzo.

—Avec plaisir, répondit-il.

Pendant le repas les trois hommes parlèrent amicalement des nouveaux projets de l'ingénieur, puis la conversation s'orienta du côté théâtre. Ferrazzo avait vu la veille la dernière pièce de Philippe Albert, il en parlait avec enthousiasme.

—L'avez-vous vue, mademoiselle? demanda-t-il à Darling.

—Oui, nous y sommes allés la semaine dernière.

—Et ne trouvez-vous pas que c'est une pièce admirable ?

—Certainement, répondit-elle. Je l'ai tellement aimée que je voudrais y retourner.

—En vérité, s'écria Laurent-Astruc, ce jeune auteur est un génie. A-t-on jamais vu fortune et gloire aussi rapidement acquises ?

—C'est extraordinaire! Il y a quatre ans personne n'avait entendu parler de lui, aujourd'hui!... et c'est un moins de 30 ans. Quel avenir!

Laurent-Astruc se tourna vers Philippe :

—Vous ne dites rien, Sandrier, le théâtre ne vous intéresse pas ?

—Si, si, au contraire.

—Vous n'avez pas vu cette pièce ?

—Si, si...

—Et peut-on savoir ce que vous en pensez ?

—Elle ne vaut pas les autres.

—Vraiment? s'exclama Laurent-Astruc... Et où voyez-vous cela ?

—L'exposition est trop lente, le deux a de la peine à partir... La situation est bonne, mais le dialogue manque ici et là de légèreté,

Laurent-Astruc éclata d'un rire bruyant qui était son propre :

—Vous m'amusez, Sandrier, vous m'amusez énormément.

—Pourquoi ?

—Vous avez des opinions définitives sur toutes choses, vous n'êtes pas mouton de Panurge, vous ?

—Vous m'avez demandé!...

—Sans doute, sans doute... je ne savais pas que vous étiez critique dramatique.

—Avez-vous vu la première pièce de Philippe Albert, *l'Oiseau blessé*? demanda Philippe.

—Je l'ai vue, répondit Ferrazzo.

—Et vous, mademoiselle ?

—Non, nous n'étions pas en France, cette année-là.

Philippe posa son regard un instant sur elle, était-ce possible?... Elle n'avait pas vu sa pièce, sa pièce à elle, celle où elle vivait tout entière!... Il fit le projet à cette minute de la remonter exprès pour elle. Il fallait qu'elle la vît, qu'elle entendît ses mots, ses expressions et qu'elle se reconnût.

Il fallait qu'un jour très proche elle sût qu'il lui devait tout: son bonheur, son succès, sa gloire et même sa fortune dont il faisait si peu de cas et qui pourtant allait lui servir.

—Et alors, jeune homme, demanda Laurent-Astruc, que savez-vous de cette première pièce de Philippe Albert ?

—C'est sans contredit sa meilleure, celle-là était inspirée! Il a dû aimer et souffrir pendant qu'il l'écrivait.

—C'est très fort ce que vous dites là, Sandrier, vous êtes psychologue!

—En effet, s'écria le comte, *l'Oiseau blessé* est une pièce morale très profonde; l'actrice italienne qui la jouait y était exquise.

—Stella Betti.

—Vous l'avez vue ?

—Oui... elle était en quelque sorte plus parfaite que Gina Ray, moins dramatique peut-être, mais plus fine, plus idéale.

—Vous avez l'air bien au courant des affaires de ce Philippe

Albert; le connaissiez-vous, par hasard? demanda Laurent-Astruc.

Philippe sentit un léger trouble le gagner, mais il se reprit aussitôt:

—Non, pourquoi?

—Ce n'est pas impossible, on dit qu'il était autrefois professeur comme vous, et pauvre.

—En tout cas, s'écria le comte, il ne s'embête pas maintenant. On assure qu'il est au mieux avec Gina Ray, c'est une bien jolie fille.

—Ce n'est pas vrai, ça, par exemple!... Je sais que c'est absolument faux, s'écria Philippe...

—Bon! Bon!... ne vous fâchez pas, répondit Laurent-Astruc.

—J'ai un ami qui le connaît, ajouta Philippe pour expliquer son emportement.

Les deux hommes partirent, laissant Philippe et Darling en présence.

Laurent-Astruc se leva et, mettant sa main familièrement sur l'épaule de Philippe, il lui dit:

Vous me plaisez, c'est si rare de rencontrer une nature franche et honnête comme la vôtre. Vous venez Ferazzo, nous serons en retard pour notre rendez-vous.

—Vous voyez, Philippe, s'écria-t-elle, mon père a un faible pour vous.

—Darling, dit-il en s'approchant d'elle et la prenant doucement dans ses bras, m'aimez-vous assez pour m'épouser?

—Vous le savez, Philippe.

—Je suis pauvre... un professeur gagne peu en comparaison du luxe auquel vous êtes habituée. Voulez-vous partager ma pauvreté?

—Philippe, je vous aime, je n'épouserai personne autre que vous, mais pour que je sois complètement heureuse, il faudrait que mon père consentît à notre union.

—Demain matin, il y consentira, dormez en paix.

En disant ces mots, il prit la petite tête de Darling entre ses mains et, l'approchant de ses lèvres, il lui donna un premier baiser d'amour.

Le soir venu, Philippe fit téléphoner à Laurent-Astruc pour lui demander d'accorder un rendez-vous à Philippe Albert, qui voulait, disait-il, l'entretenir d'une affaire. Cela lui fut aussitôt accordé.

A l'heure fixée, Philippe se présenta. Quand il fut introduit dans le bureau de Laurent-Astruc, celui-ci qui s'avancé à sa rencontre souriant, main tendue, s'arrêta interdit, tandis que le jeune homme disait:

—Vous attendez Philippe Albert?

—Oui. Comment le savez-vous?

—Je suis Philippe Albert.

—Vous?... Sandrier! s'exclama-t-il en se laissant choir dans son fauteuil.

—Pardonnez-moi de vous avoir caché ma véritable personnalité. J'avais une raison, je vous la dirai tout à l'heure, en tout cas je puis vous affirmer que je suis qualifié pour les leçons que j'ai données à Jacques, j'ai été en effet professeur et je ne vous ai pas trompé de ce côté.

—Je le sais bien, parbleu! Je vous ai toujours trouvé d'une intel-

ligence peu commune; mais enfin, mon ami, m'expliquerez-vous pourquoi vous avez fait cela?

—Parce que j'aime votre fille et que je veux l'épouser.

—Vous aimez Geneviève?

—De toute mon âme.

—Je ne vois pas très bien comment cette supercherie peut vous aider. Pourquoi vous travestir quand votre nom seul...

—Ah! Monsieur Laurent-Astruc, parce que je suis vaniteux comme tous les hommes et que je voulais être aimé pour moi-même seulement.

—Alors! Geneviève ne sait pas que vous êtes Philippe Albert?

—Elle n'a pas le moindre soupçon. Je l'ai rencontré il y a quelques années alors que j'étais étudiant; elle croit que je suis arrivé au but de ma carrière avec le titre de professeur.

—Je comprends.

—Vous m'avez toujours témoigné beaucoup de sympathie, monsieur Astruc, je vous en suis très reconnaissant.

—Mais c'était naturel, mon ami.

—J'aime Geneviève, voulez-vous m'accorder sa main?

«Ce que je suis, vous le savez. Ma situation est assez brillante en ce moment, j'ignore ce que l'avenir me réserve. Je n'ai pas encore vingt-huit ans, mais j'ai l'intention de continuer à travailler et ce que je produirai est à peu près assuré du succès, tout au moins pour un certain temps.

—Voyons, asseyez-vous et causons, répondit Laurent-Astruc, nous nous connaissons bien, il y a déjà un pas de fait. D'abord je ne vous cacherais pas que j'avais choisi comme mari pour Geneviève, mon ami le comte Ferazzo que vous avez rencontré hier.

—Je crois, sans trop de prétention, s'écria Philippe, que je puis soutenir la rivalité.

—Attendez... attendez... Je vous rends cette justice que Ferazzo n'est ni jeune, ni bien de la personne, mais il a un nom aristocratique et il est très riche.

—Je ne suis pas très riche, mais j'ai une assez jolie fortune et des droits d'auteur assurés pour plusieurs années, même si je ne produisais plus rien, ce qui serait inconcevable.

—De plus, Ferazzo a promis de mettre deux millions et demi dans une affaire que je monte et pour laquelle il me faut une augmentation de capital.

—Qu'à cela ne tienne, monsieur Astruc, poursuivit Philippe, j'en mettrai trois, tout de suite, demain si vous voulez.

—Sans savoir de quoi il est question?

—J'ai confiance en vous et Geneviève n'a pas de prix pour moi!

—En vous acceptant, je perdrai l'appui que Ferazzo m'avait promis et probablement bien davantage.

—Mais je vous apporte l'équivalent, et mieux: l'assurance que votre fille sera heureuse, sans compter que votre petit Jacques gardera son professeur.

—Vous avez des arguments irréfutables.

—Dites oui, monsieur Astruc, dit Philippe en s'avancant vers lui.

Laurent-Astruc le regarda en souriant et lui tendit la main:

—Je ne vois pas très bien comment je pourrais refuser. Je n'ai, du reste, pas beaucoup de mérite à vous accorder ce que vous me demandez, vous avez conquis ma fille, séduit mon petit garçon et trouvé le moyen de vous faire aimer de moi, ce qui n'est déjà pas si facile.

—Merci, monsieur Astruc, merci, s'écria Philippe dans un élan irrésistible, vous venez de me rendre le plus heureux des hommes.

—Je n'en suis pas fâché moi-même, répondit Astruc. Mettez-vous là, mon gendre, et racontez-moi un peu quelque chose de vous et de votre famille.

Alors Philippe détailla sa vie, son enfance, le dévouement de sa mère, veuve si jeune et si courageuse, la sévérité de son oncle et ses propres aspirations vers un idéal qu'il ne fut pas long à découvrir. Il passa sous silence les scènes du Luxembourg, il considérait l'histoire de son amour pour Darling une chose inviolable, un secret qui n'appartient qu'à eux deux et devait rester enfermé dans leur cœur.

—Alors, Geneviève ne connaît rien de votre carrière dramatique?

—Je vous l'ai dit, absolument rien. Elle sait seulement que je dois vous voir ce matin et que cette entrevue doit décider de sa vie. Je suis sûr qu'elle est en ce moment très anxieuse.

—Attendez, dit Laurent-Astruc en se levant, venez avec moi, nous allons nous amuser un peu.

Il passa son bras sous celui de Philippe et ils descendirent ensemble le grand escalier qui menait au jardin. Geneviève était au fond du bosquet. Elle attendait depuis la veille; le temps n'avancé pas pour elle, elle était incapable de rétablir le calme dans son esprit. Ce serait si merveilleux si Philippe avait raison! Quand il était là, elle oubliait tout et se laissait convaincre, mais quand il était parti, elle ne pouvait pas imaginer son père donnant la préférence à ce garçon charmant et pauvre quand un autre prétendant riche était là.

Dès qu'elle les aperçut de loin, souriant, parlant intimement comme deux amis, son cœur eut un sursaut de joie. Était-ce possible?... Philippe avait réussi!... Elle ne bougea pas, osant à peine lever les yeux de temps en temps pour s'assurer qu'ils venaient bien à elle. Aussitôt qu'ils seraient là, un peu plus près, dans un instant, elle n'aurait pas besoin de mots, il lui suffirait de rencontrer le regard de son ami, elle lirait tout de suite ce qu'elle voulait savoir.

Mais contrairement à ce qu'elle espérait, quand ils furent près d'elle, Philippe tourna la tête pour éviter son regard pendant que Laurent-Astruc parlait.

—Figue-toi que j'ai vu ce matin Philippe Albert, tu ne devinerais jamais ce qu'il voulait de moi?

—Non, répondit-elle.

—Eh bien, il voulait me demander ma fille en mariage.

—Moi? s'écria Geneviève, moi?

—Je n'en ai pas d'autre.

Une nouvelle angoisse serra son cœur, elle tourna vers Philippe des yeux interrogatifs pleins d'anxiété. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce qu'il n'allait pas la rassurer?... Est-ce qu'il ne se retournerait jamais?

—Et, ajouta Laurent-Astruc, tu penses que je ne l'ai pas renvoyé.

—Mais je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu, s'écria-t-elle.

—Il te connaît, lui, très bien, n'est-ce pas, Sandrier?

—Certes, répondit Philippe sans faire un mouvement.

—Je comprends que tu n'aies pas aimé Ferazzo, il est vieux et laid, mais Albert est différent, jeune, intelligent, bien de sa personne, n'est-ce pas, Sandrier?

—Hum! fit Philippe sans bouger.

C'en était trop, elle ne pouvait plus se contenir, déjà les larmes gonflaient ses paupières:

—Je n'en veux pas, s'écria-t-elle avec énergie, je n'en veux pas! quand il serait l'être le plus beau et le mieux doué de la terre.

—Vous voyez, s'écria Laurent-Astruc, elle n'en veut pas, je pense que vous êtes satisfait, débrouillez-vous maintenant, cela ne me concerne plus.

En disant ces mots d'un ton malicieux, il s'éloigna rapidement sans regarder en arrière.

Alors Philippe, se tournant vers elle, montra sur son visage la joie débordante de son cœur. Sans chercher à comprendre davantage, elle se réfugia dans ses bras en murmurant:

—Philippe, Philippe.

—Ma bien-aimée, dit-il, Darling, pardonnez-moi, ce Philippe Albert a un autre nom, il s'appelle Philippe-Albert Sandrier!

—Oh! s'écria-t-elle en poussant un petit cri, mon Philippe est un grand auteur dramatique!

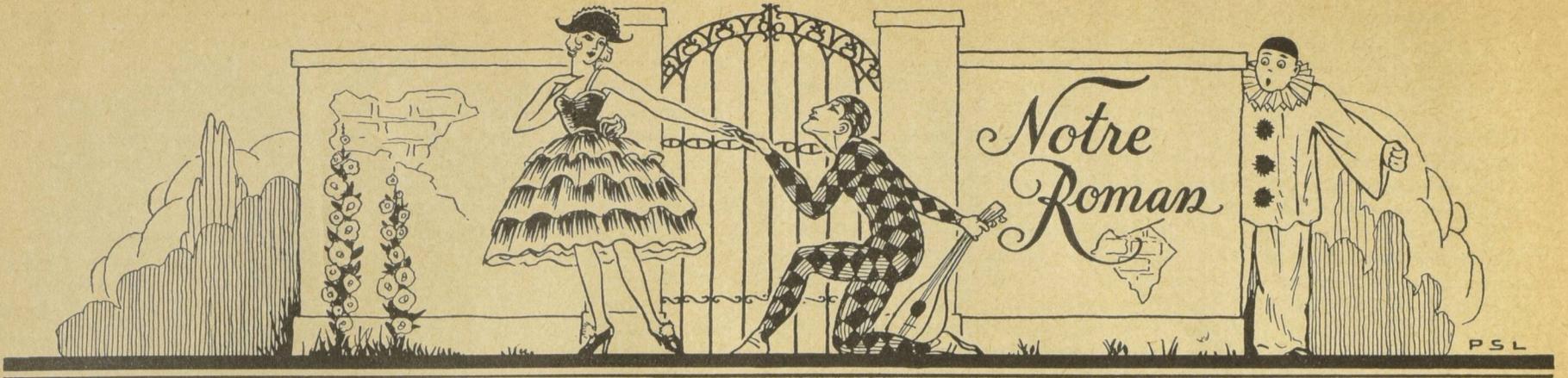
—Il est beaucoup plus, répondit-il, il est votre fiancé, ma chérie!

F I N

## Une offre Extraordinaire

*Si vous ne l'avez pas déjà fait, ne manquez pas de lire les conditions de notre Offre Extraordinaire, données à la page vingt-six. En profitant de cette offre, vous vous assurerez de la lecture abondante et distrayante à bon marché, et vous nous permettrez, par votre encouragement, d'améliorer encore nos revues. Nous comptons sur VOUS comme vous comptez sur NOUS.*

LA DIRECTION



# LE SPHINX BLANC

PREMIERE PARTIE

I

Après avoir déjeuné hâtivement, distrairement, comme d'habitude, Gabriel Régnier s'était assis à son bureau pour lire le *Journal des Débats*, seul organe quotidien auquel, depuis qu'il habitait le bourg de Beaulieu-lez-Angers, il eût conservé quelque fidélité, jugeant qu'à cette distance du monde bruyant, l'effort d'écouter plusieurs cloches eût été fastidieux et très vain.

Il avait parcouru, sous la rubrique de "Dernières Nouvelles", les rapides informations dont les lecteurs de Paris avaient pu prendre connaissance vers six heures du soir, la veille, puis, sans que ses bras appuyés au bord de la table, sans que son buste penché contre ses mains jointes eussent changé de pose, il avait insensiblement relevé la tête et, soudain appelé ailleurs, son regard avait oublié le vaste papier rose... Près du pupitre, les feuillets écrits le jour précédent s'amoncelaient encore à la place où, dans la fièvre du labeur, ils avaient été jetés. Mais ce n'étaient pas ces pages consacrées au peintre Jehan Fouquet, fragments d'une longue et patiente étude sur les *Arts décoratifs en France au XV<sup>e</sup> siècle*, que les yeux de Gabriel Régnier étaient allés chercher au delà du journal déployé. Lourds de souvenir, irrésistiblement attirés, ils s'étaient abattus sur un portrait de femme, une photographie qui se dressait à droite de l'encrier, fine, claire, un peu pâlie.

Dans la grande pièce d'atmosphère intime et grave, retraite simple, presque austère dont les seules richesses — quelques tableaux très anciens de l'école flamande et de l'école française, un certain nombre de livres rares, réunis sous une vitrine, un missel enluminé ouvert sur un lutrin — ne prenaient guère la valeur d'un luxe qu'aux yeux des connaisseurs, un feu de bois sec flambait en crépitant.

On était au 1er novembre, au matin de la Toussaint.

L'être de douceur et de beauté dont il contemplant l'image n'avait pas beaucoup dépassé vingt ans... Et Gabriel était tout à cette image, tout au moment de vie que l'application d'un procédé banal, que le jeu voulu d'un rayon de lumière avait pu détacher, soudain, de la suite ininterrompue des jours et des heures et fixer à jamais, dans la grâce jeune d'une attitude, dans l'intangible charme d'un regard.

Il y avait eu dans le temps, dans l'éternité, quelques secondes où Bérengère Régnier avait été réellement, complètement, telle qu'elle apparaissait là, sur le fond grisaille de la photographie.

Pendant quelques secondes, ses yeux s'étaient ouverts ainsi, pas plus; sa bouche avait eu ce sourire sur lequel passait comme un frémissement de timidité; sa main s'était immobilisée dans ce geste; sa robe avait fait ce pli... Et, dix-sept ans plus tard, Gabriel revivait ces secondes précises, oubliant le temps qui

les avait précédés, oubliant le temps qui les avait suivies.

Il se rappelait... C'était au début de leur vie heureuse, de leur vie d'époux, d'amis que la mort avait brisée si vite. Bérengère avait dit: "En posant, je pensais à toi..." Cette pensée d'amour, on l'avait arrêtée sans le savoir, au moment où elle passait dans les yeux bruns. Gabriel la retrouvait, visible pour lui seul: "Je n'ai eu de force et de volonté que pour t'aimer et te suivre... Aime-moi bien, garde-moi bien maintenant... et prête moi ton courage. J'ai peur de la vie!"

Jusqu'au dernier instant, les yeux bruns avaient exprimé quelque chose de cela, une tendresse passionnée qui se donnait toute, sans partage, sans réserve et qui avait peur... Et quand la mort y avait éteint cette tendresse, on avait craint que le mari de Bérengère ne devint fou.

Gabriel n'avait pas perçu le bruit de la porte qui s'était ouverte derrière lui. Au contact des lèvres fraîches qui se posaient sur son front, il tressaillit violemment et se retourna, les prunelles élargies, encore toute voilées... puis, se ressaisissant, un peu confus, il murmura:

—C'est toi, Sylvette... Dort-on bien au Clos-Belloy?

Et il embrassa la jeune fille qui se penchait vers lui, caline, tendant sa joue.

—C'est moi, mon petit père!... Bonjour, mon petit papa!... oh! oui on dort bien à la maison... beaucoup mieux que chez mademoiselle Decharme!

Elle souriait en inclinant un peu la tête d'un mouvement qui lui était familier. Ses cheveux d'un blond pâle, bien lissés, bien tirés en arrière dans une énorme natte, la coiffaient à la chinoise, ne frisant qu'en contrebande et par mèches menues autour de son visage brouillé, plus pâlot sous le bord terne d'un canotier de feutre noir. Pas grande, maigrichonne avec un cou et des bras qui n'étaient que trop minces et paraissaient trop longs, un peu gauche et comme indécise de sa contenance et de ses gestes, elle portait sans élégance et dans une évidente indifférence de l'effet produit, son uniforme de pensionnaire, une robe de serge grise égayée d'un petit col blanc et une pèlerine de même étoffe.

Bien que ses seize ans fussent accomplis, on ne lui en eût guère cru que quatorze.

Un instant, Régnier la regarda, heureux de la voir là, pris soudain après la surprise brusque et un peu pénible de tout à l'heure, d'une sorte d'attendrissement à la trouver si pareille à elle-même, si pareille à l'image qu'il se faisait d'elle avant-hier quand elle était loin de lui, à celle qu'il s'en ferait demain quand, le jour de fête écoulé, elle aurait regagné Angers et la pension Decharme.

Il pensa: "Je la laisserai à mademoiselle Decharme cet hiver encore... mais à Pâques, je la reprendrai auprès de moi... oui décidément!"

Et comme autrefois, dans les jours d'accalmie qui le rapprochaient du pauvre bébé sans mère et sans aïeule que Marie-Joseph, la nourrice, était seule à

bercer, il prit la main de sa fille et la baisa doucement.

—Tu sors, mignonne? demanda-t-il, s'avisant de la raison d'être du chapeau et de la pèlerine.

—Je rentre, papa... je viens de l'église... et puis...

Elle s'arrêta avant de continuer, plus bas:

—Et puis j'ai été au cimetière avec Marie-Joseph... J'ai pensé que tu serais contents d'y trouver des fleurs... J'en ai mis beaucoup... des chrysanthèmes... c'est joli, c'est tout blanc!

Il n'y avait pas de tristesse dans sa voix, seulement un respect doux et l'émotion d'une timidité appréhensive qui la prenait souvent quand elle évoquait en présence de son père le souvenir de sa mère morte.

Seize ans avaient passé sur le caveau où, jalousement, Gabriel avait voulu qu'il n'y eût que deux places. Le temps, qui transforme inmanquablement les idées et les sentiments qu'il ne détruit pas, avait accompli son oeuvre dans l'âme, dans l'existence du mari de Bérengère. La détresse éperdue des premiers mois de deuil, le découragement des premières années s'étaient atténués, fondus dans une tristesse presque sereine qu'adouçissait le culte passionné d'un souvenir toujours présent; à défaut de l'oubli, la paix était venue.

Une seconde fois, sans lever les yeux, Gabriel appuya sa bouche sur la petite main rose et il y eut un silence pendant lequel les doigts de Sylvie se nouèrent aux siens.

Puis, saisie d'un souvenir, la jeune fille reprit:

—Quelqu'un était déjà venu au cimetière... J'ai trouvé un bouquet près de la porte du caveau, sur la première marche... un bouquet de lis et d'orchidées blanches... oh! papa, des fleurs merveilleuses, des fleurs de paradis!... Je me demande qui a pu les mettre là...

Le frisson du mystère passait dans sa question, ses yeux cherchaient, tout pleins encore de l'extase dont ils s'étaient emplis en contemplant les fleurs précieuses...

M. Régnier sourit.

—Ne laisse pas ton imagination s'enlever trop loin, dit-il... Ce doit être tout simplement mon ami, M. de la Teillais, qui les a apportées... ou envoyées à Beaulieu, ces "fleurs de paradis..."

—M. de La Teillais? mais il habite Londres... fit la jeune fille un peu déçue, comme si ce nom connu avait chassé de son cerveau, avec toutes les suppositions encore informelles qui y avaient été un moment en puissance, quelque vision chimérique, quelque rêve imprécis.

—M. de La Teillais est conseiller d'ambassade à Londres, oui, mais il prend quelquefois des vacances, repartit Gabriel... en ce moment, il fait le voyage des bords de la Loire en automobile, avec des amis... Dans la lettre que j'ai reçue de lui, il m'annonçait sa visite pour le commencement du mois... Il sera arrivé à Angers hier et, s'étant souvenu de

la Toussaint, il aura eu cette pensée de...

—C'est une bonne, une délicate pensée, mon petit père!

—Je n'ai jamais rencontré d'être meilleur ni plus délicat que François de La Teillais, fit doucement M. Régnier. Ses dehors un peu frivoles, sa mine riante, cette espèce d'optimisme d'homme heureux qui lui est propre et qu'on traite à tort de légèreté, peuvent tromper les gens qui le connaissent mal... Moi, ils m'ont toujours charmé comme étant la grâce et la sourire d'une belle santé morale... J'aime ce vieil ami comme un frère... et vraiment, c'est justice, car son affection pour ta mère et pour moi, son attitude au moment de notre mariage ont bien été l'affection, l'attitude d'un frère...

Sylvie ouvrit la bouche pour parler, puis elle regarda son père sans rien dire.

—J'espère, ajouta celui-ci, que nous verrons La Teillais dès aujourd'hui... Je voudrais te présenter à lui...

—Je l'ai vu quand j'étais petite... Je me rappelle qu'il avait de grandes moustaches et qu'il avait apporté une poupée blonde habillée de dentelles et de rubans roses... Mais là s'arrêtent mes souvenirs... Plus tard, je suis entrée à la pension Decharme... et les visites de M. de La Teillais n'ont pas coïncidé avec mes vacances...

—Je ne crois pas qu'il soit venu ici plus de trois ou quatre fois en tout... Nous nous sommes rencontrés à Paris surtout... puis c'est avec lui que j'ai fait mes voyages en Italie et dans les Pays-Bas...

—Il y a longtemps que tu le connais?

—Vingt ans bientôt! soupira M. Régnier. Je l'ai connu chez son grand-père, M. Morin-Jaufre, qui était un des banquiers les plus riches et les plus estimés de Paris... Je n'avais alors aucune fortune et je remplissais un modeste emploi au ministère de l'Instruction publique, mais je m'occupais, à mes moments perdus, d'art, d'histoire, d'archéologie... J'avais publié quelques articles... Par suite d'un hasard, une étude sur les miniaturistes français que je préparais pour une grande revue, m'a mis en rapport avec M. Morin-Jaufre qui possédait une intéressante collection de miniatures et qu'une bizarrerie de la nature avait à la fois doté d'un cerveau de financier et d'une âme d'artiste... François, étudiant en droit et élève de l'École des Sciences politiques, vivait avec son grand-père et sa mère, veuve du vicomte Roger de La Teillais... Et tout de suite, une profonde sympathie nous a rapprochés, lui et moi.

Sylvie avait ôté son chapeau; sans se regarder dans la glace, elle relevait scrupuleusement les petites mèches blondes qui lui dansaient sur les oreilles.

—Mon amie Jacqueline Lecoutellier connaît M. de La Teillais, remarqua-t-elle.

—Certainement... Les Lecoutellier, notaires de père en fils, ont été de tout temps en rapports d'affaires et d'amitié avec la famille de La Teillais, et Maître Lecoutellier, le notaire actuel, a reçu la garde des intérêts que François conserve à Angers...

La jeune fille eut un petit mouvement de tête approbatif.

—M. de La Teillais nous est un peu parent, n'est-ce pas? reprit-elle.

—Mais oui... Le comte de La Teillais, son grand-père paternel était le cousin germain de madame de Croix-Plessis, la grand-mère de ta mère... Ce très digne et très aimable gentilhomme habitait Angers, sa ville d'origine, et entretenait d'excellentes relations avec les Croix-Plessis... C'est par lui et François...

—Que tu as connu maman! acheva doucement Sylvie.

Gabriel fit un signe d'acquiescement. Après avoir posé sa pèlerine et son chapeau, la jeune fille s'était assise sur un tabouret aux pieds de son père. Un moment, elle regarda M. Régnier, puis, comme malgré elle, elle ajouta :

—Il y a quelques jours, Jacqueline m'a dit une chose que je ne savais pas... et maintenant il me semble que... que j'aurais un secret pour toi... si je te laissais ignorer plus longtemps que cette chose m'est connue... Jacqueline m'a dit que maman t'avait épousé contre la volonté de son père... et que M. de La Teillais était le seul de ses parents que tu eusses continué à voir, parce qu'il était aussi le seul qui eût assisté à votre mariage...

Les yeux de M. Régnier cherchèrent douloureusement ceux de Sylvie. Ils exprimaient une sorte d'effroi en même temps qu'une profonde tristesse, mais, avant que le pauvre homme eût parlé, Sylvie, attachant à ce regard d'anxiété son regard d'assurance candide, avait repris vivement de sa voix très claire :

—J'ai répondu à Jacqueline qui espérait me vexer, que maman avait bien fait... et qu'à sa place j'aurais fait comme elle.

Elle avait prononcé ces mots d'un air à la fois si tendre et si décidé, qu'en dépit de son trouble Gabriel ne put s'empêcher de sourire. Mais, par une contradiction singulière, à sa joie d'entendre ainsi parler l'enfant au moment même où il venait d'appréhender jusqu'à en éprouver une souffrance aiguë l'expression implicite d'un blâme, d'un regret de Sylvie, effleurant la mémoire de la morte, à son émotion reconnaissante, se mêlait une sorte de malaise jaloux.

Il pensa: "Me voici du côté des pères!"

Et peut-être Sylvie pressentit-elle quelque chose de ce qui se passait, en lui, car elle atténa ce que cette déclaration de principes pouvait présenter de trop intransigeant.

—Jamais, toi, tu ne m'empêcheras d'épouser un homme que j'aimerais, s'il était aussi bon et aussi intelligent que tu l'es! fit-elle.

Gabriel entoura plus étroitement les petites épaules nerveuses qui frémissaient sous l'étreinte de son bras.

—Ma pauvre mignonne, murmura-t-il, ma Sylvette chérie... mon silence est bien coupable, puisque c'est par une étrangère, une camarade malveillante que tu as appris ces choses intimes... Il faut me pardonner pourtant... Mon chagrin est aussi... je ne sais comment te dire... mes remords ont été si profonds, que je suis lâche dès qu'il s'agit de les raviver...

Très bas, Sylvie demanda :

—Pourquoi les parents de maman n'ont-ils pas consenti? Que pouvaient-ils te reprocher, mon papa? d'être pauvre?

—Pauvre, je ne l'étais plus. Mon oncle Belloy qui venait de mourir à Beaulieu-les-Angers m'avait laissé déjà la fortune dont nous jouissons aujourd'hui. Les Croix-Plessis, au contraire, ne possédaient en tout qu'une centaine de mille francs et ne pouvaient doter leur enfant, mais je m'appelais très bourgeoisement Régnier sans titre ni particule...

—Et c'est à cause de cela, d'un préjugé monstrueux?

—D'un préjugé qui me révolte comme toi, Sylvette, mais qui, chez les parents de ta pauvre mère, méritait quelque respect... précisément parce qu'il était désintéressé...

—Mais ces Croix-Plessis n'avaient donc ni cœur ni sens commun! continua Sylvie avec une émotion indignée. Ils ne comprenaient donc pas...

M. Régnier l'interrompit doucement :

—Ils sont morts, dit-il, et ta mère n'aimait pas qu'on les jugeât sévèrement devant elle... Ils ont été durs pour nous, je le sais, ils ne sont accourus au chevet de leur fille mourante que trop tard, lorsqu'elle ne pouvait plus les reconnaî-

tre, ils n'ont jamais cherché à te voir, toi, pauvre innocente, ils ont poussé la rancune jusqu'à ne te laisser de leur fortune que ce qu'ils ne pouvaient te prendre... Cependant, je crois qu'ils ont souffert... et parfois, je les ai plaints. Nos idées modernes nous rendent difficiles d'admettre l'irréductible inégalité sociale de deux êtres que la culture intellectuelle, l'éducation, les habitudes de vie font égaux... Mais, par leurs opinions, leurs traditions plutôt, par l'existence étroite qu'ils menaient sans chercher de contact avec le dehors, dans leur petit hôtel d'Angers, les Croix-Plessis appartenaient à un passé très ancien... Ils avaient blâmé le comte de La Teillais d'avoir marié son fils à mademoiselle Morin-Jaufre qui devait hériter de plusieurs millions. Fidèles à leur principes, ils refusèrent pour leur fille un mariage que d'autres eussent trouvé brillant, et qu'eux considéraient comme une mésalliance... comme un déshonneur... Le grand coupable, ma pauvre chérie, ce fut moi...

M. Régnier se tut... Depuis un instant il pressait sa main sur sa poitrine comme s'il eût étouffé... Son visage avait changé. La jeune fille s'effraya.

—Tu souffres?

—Ce n'est rien, murmura-t-il. Un peu d'émotion en réveillant ces souvenirs...

Il se tut encore, puis, sous le regard inquiet de Sylvie, il maîtrisa son angoisse.

—Ainsi que je te le disais tout à l'heure, dit-il, c'est par François de La Teillais que j'ai connu les Croix-Plessis. François qui passait toujours une partie de ses vacances à Angers, s'y trouvait précisément au moment où j'y avais été appelé moi-même par la liquidation de la succession de mon oncle. La maison du comte de La Teillais m'était ouverte. C'est là que j'ai rencontré ta mère pour la première fois.

Tandis que M. Régnier parlait, Sylvie s'était glissée sur ses genoux et, le tenant par le cou, la joue contre sa joue, elle écoutait, sérieuse, attentive. Sans s'éloigner d'elle et la retenant dans son bras afin qu'elle ne quittât pas cette attitude de tendresse, Gabriel s'avança légèrement pour prendre de sa main restée libre le portrait de Bérengère.

—Regarde, — dit-il, en mettant sous les yeux de la jeune fille, l'image qu'il avait tout à l'heure si profondément contemplée, — regarde, elle était ainsi très fine, très mince, très pâle... invraisemblablement jeune pour ses vingt-cinq ans...

Sylvie cacha brusquement ses yeux sur l'épaule de son père.

—Et c'est ici qu'elle est morte... quand je suis née, dit-elle... oh! mon Dieu, tu as dû me détester!

Gabriel la serra contre lui.

—Je t'ai toujours chérie, toujours, affirma-t-il; seulement... pardonne-moi... au début... cela me faisais mal... oh! si mal de te voir!... alors, parfois, je te fuyais... Maintenant, tu es ma seule joie, ma seule raison de vivre... Je n'ai plus au monde que ma fille!

Très bas, très doux, elle appuya son dire :

—Et moi je n'ai plus que mon père... plus que lui!

Gabriel eut un frisson.

—Ma pauvre mignonne! fit-il comme malgré lui. J'ai pensé souvent, ces derniers mois, que j'avais eu tort de te tenir éloignée des Croix-Plessis... De mon côté, nous n'avons bien réellement plus personne, depuis que mon oncle Paul et ma tante Sylvie, ton parrain et ta marraine si bons, si dévoués, sont morts... Mais ta mère avait un oncle et une tante... qui vivent encore... et qui n'ont pas d'enfants... Je...

—Pourquoi dis-tu cela? s'écria la jeune fille avec une sorte d'effroi instinctif. Je déteste tous ces Croix-Plessis... Et puis, est-ce que nous avons besoin d'eux, papa? C'est bien plus gentil, vois-tu, de n'être que tous les deux... n'est-ce pas que c'est plus gentil?... dis-le, mon papa chéri, dis-le...

Elle tremblait, prise d'une angoisse comme si, confusément, elle avait pressenti la crainte qui avait saisi son père. Et Gabriel s'effraya de la sensibilité profonde qu'il devinait en cette petite créature qui était la chair de sa chair et que, pourtant, il connaissait si peu... Mais il eut l'intuition juste de tout ce qu'impliquait d'analysable, de presque incon-

scient, cette impression pénible de la jeune fille... Et, embrassant Sylvie, il se hâta de lui dire qu'il pensait comme elle, que ce serait gentil, beaucoup plus gentil de n'être que "tous les deux".

Puis, il fit des projets: dès le printemps, elle quitterait la pension Decharme et, alors, rien ne les séparerait plus l'un de l'autre... Ils passeraient quelque temps à Paris, pendant l'Exposition universelle dont l'ouverture aurait lieu en mai... ensuite ils voyageraient... ils auraient une vie charmante...

Tout bas, Sylvie ajouta :

—Tu me parleras encore quelquefois de maman, n'est-ce pas?

Et il dit :

—Oui, Sylvette.

Il leur semblait qu'entre eux une barrière longtemps infranchissable venait de s'abaisser.

II

Maintenant Sylvette tenait la photographie de Bérengère; elle la regardait avec un sourire tendre.

—J'aurais voulu ressembler à maman... Et pourtant, je n'ai rien d'elle.

—Quand tu es très gentille, très douce, tu as un peu son regard, bien que tu n'aies pas ses yeux... Mais, c'est à mon arrière-grand-mère, Jacqueline Régnier, que tu ressembles... J'en ai été frappé souvent...

—A ton arrière-grand-mère?

Une curiosité passa sur le visage mobile de Sylvie; elle se leva vivement et, courant à l'extrémité de la pièce, elle alla porter son attention la plus complète au très fin portrait de Jacqueline Régnier qu'elle avait toujours vu à cette même place, dans ce même cadre d'or ciselé, piqué sur une bande de velours sombre, avec d'autres miniatures et qu'avant ce jour, elle n'avait jamais regardé.

Blonde et blanche, d'une blondeur lumineuse de fée, d'une blancheur rose d'églantine, Jacqueline Régnier semblait rire de ce nom d'aïeule qu'on venait de lui donner.

Du corsage couleur d'azur à taille très courte, de la vaste chérousque de dentelle d'argent, émergeait, délicatement attaché au coup un peu long et d'une fragilité exquise, un visage très jeune, presque enfantin; les cheveux très courts, coiffés à la grecque, ondulaient et frisaient avec un air de danser.

M. Régnier regarda Sylvie. Bien qu'elle fût très petite encore, elle avait la maigreur dégingandée des fillettes qui ont beaucoup grandi. Son teint sans éclat, ses cheveux d'un blond pâle, ses traits chiffonnés présentaient un ensemble peu attrayant de couleurs ternes et de lignes indécises. La seule beauté qu'on pût lui reconnaître, c'étaient les yeux allongés, les yeux d'azur sombre aux sourcils châtains et aux cils noirs que lui avait apparemment légués Jacqueline Régnier... Non vraiment, elle n'était pas jolie.

—Grand-mère Jacqueline avait plus de grâce que de beauté, dit-il. Tu vois donc qu'on peut plaire sans être très jolie... Et qui sait d'ailleurs ce que tu seras, ma mignonne!

Sylvie n'était plus une petite fille. Elle avait seize ans!

Gabriel pensa: "Comme elle est près de la vie; de la vraie vie où on lutte, où l'on aime, où l'on souffre!"

Et il lui parut qu'il voyait la frêle silhouette se profiler légère et hardie, au bord d'un gouffre.

La dot de mademoiselle Régnier serait assez considérable pour exciter des convoitises... Qui garantirait à Gabriel, si complètement ignorant des choses du monde, si désarmé devant l'hypocrisie, si naïf en dépit de ses quarante-deux ans, la sincérité, l'honnêteté d'âme de celui qui épouserait Sylvie riche?... de l'homme qui, en recevant l'inappréciable don de ce cœur passionné que tout à l'heure Gabriel avait entendu battre, ne songerait peut-être qu'à s'assurer une fortune?

Oppressé soudain, M. Régnier s'arrêta. Depuis quelques années déjà, depuis quelques mois surtout, il se sentait plus faible, plus nerveux qu'autrefois. A toute émotion, son cœur s'élançait en battements brusques, violents, qui se répétaient douloureusement dans tout son être, et l'ébranlaient parfois jusqu'à le faire défaillir... Il s'appuya un moment au tronc d'un chêne qui se dressait entre deux sentiers, dominant de ses

planchers jamais glissants

embellis avec du Vernis de Séchage Rapide "61" et sur lesquels on ne glisse pas. Ni frottage, ni polissage, ni entretien. A l'épreuve des talons, des marques et de l'eau, sur planchers, linoléum, meubles et boiseries. Au choix, vernis brillant, fini mat et quatre couleurs de bois. Autres produits P&L garantis: Email à plancher "61", Email de Séchage Rapide "61", Vernis Spar de Séchage Rapide "61", Peinture Commander. Cartes de couleurs envoyées gratis, sur demande, avec noms des marchands locaux.

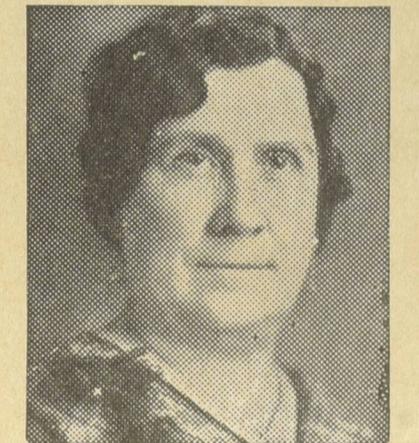
PRATT & LAMBERT-INC  
149 Courtwright St.,  
Fort Erie,  
Ontario.



PRATT & LAMBERT  
PAINT AND VARNISH

"Je vous le dis parce qu'il m'a soulagée"

Lisez comment le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a soulagé cette québécoise—Il en fera autant pour vous



"Après la naissance de mon dernier bébé, j'ai souffert d'une foule de maux féminins. Des douleurs par tout le corps, surtout dans l'abdomen, faiblesse des jambes, perte d'appétit, nerveuse et "spleen." Une amie, insistait pour me faire prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. J'en ai pris cinq bouteilles et me suis sentie bien comme jamais. Je ne manque jamais la chance d'encourager d'autres femmes à en faire l'essai."—MME SAMUEL BELANGER, CASIFR 117, Pointe Gatineau, P.Q.

Ses MAUX de DOS

ont DISPARU!



Soulagement rapide, sûr, par Fruit-a-tives

"Votre splendide remède a agi comme un tonique sur mon système tout entier. Je ne puis dire combien je souffrais de maux de dos, par suite de dérangements des reins. Si je me penchais, il me semblait que je ne pourrais jamais me relever. La nuit, j'étais réveillée par ces malaises. Des migraines et un estomac faible me tourmentaient sans cesse. Grâce à vos merveilleuses 'Fruit-a-tives' je puis de nouveau jouir de la vie."

Fruit-a-tives . . . aux pharmacies

# GRATIS

FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET  
EMBEILLISSEZ VOTRE  
POITRINE

Toutes les femmes doivent être  
belles et vigoureuses, et toutes  
peuvent l'être grâce au Réfor-  
mateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Réformateur Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

## REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Réformateur* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

### Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons *Gratis* notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Réformateur* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

### Correspondance strictement Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard  
Montréal, Canada.

## Ne Souffrez Plus !



### Le Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleur dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

Consultation :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.  
Mme MYRRIAM DUBREUIL

Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard  
MONTREAL, CANADA.

grands bras roux l'étoile d'un petit carrefour... puis l'angoisse passa. Alors, respirant fortement, il releva la tête, et ses yeux, son cerveau appelèrent la joie de la lumière comme ses lèvres, comme ses poumons appelaient le bien-être de l'air vif et pur.

Les brumes du matin s'étaient dissipées, découvrant un ciel finement azuré. Sous le soleil, la campagne déjà pâlie et dépouillée se réchauffait, se ranimaient d'un dernier éclat.

Encore quelques mois et Sylvie quitterait la pension Decharme pour n'y plus retourner.

Sur la trame légère, hâtive des projets ébauchés, le matin, Gabriel se plut à broder les détails charmants d'une existence toute nouvelle, pour laquelle il dominerait sa sauvagerie, brusquerait ses habitudes, délaisserait son travail...

Il voulait qu'à Sylvie la jeunesse fût douce; il voulait que Sylvie emportât dans la vie ces précieux souvenirs d'âge d'or, dont nulle misère n'altère le parfum... Puis, plus tard, à l'heure dite, il saurait trouver, deviner, par la grâce de sa tendresse paternelle, l'homme de cœur qui sera digne de Sylvie. Son oeuvre la plus belle, son oeuvre la plus chère, ce serait le bonheur de l'enfant que Bérengère lui avait laissée...

Et peut-être par elle, en elle, rapprendrait-il lui-même à être heureux.

Gabriel atteignit la porte du cimetière.

Une phrase que Marie-Joseph disait à tout propos, qu'il s'agit des choses les plus importantes ou du repas du lendemain, lui traversa l'esprit, lui vint à fleur de lèvres...

A deux reprises, il murmura: "Si Dieu nous prête vie!"

### III

Sylvie avait fait une moisson de chrysanthèmes. Elle en avait cueilli de toutes les couleurs et de toutes les dimensions, de toutes les formes et de toutes les physionomies, d'éclatants et de pâles, de petits et d'immenses, de symétriques et d'irréguliers, de gais et de mélancoliques; elle avait cueilli, sans distinction, tous les chrysanthèmes dont l'épanouissement n'était pas trop avancé.

Maintenant, agenouillée au bord de la pelouse, devant une meule chatoyante et parfumée, elle triait les fleurs et les mettait en gerbe.

Quand l'un des chrysanthèmes lui paraissait plus beau ou plus étrange ou plus amusant — celui-ci d'un jaune d'or semblable à une étoile; celui-là très blanc, blanc comme la neige avec un air de pleurer; celui-là panaché de rouge, expressif et chevelu comme une tête, tel autre tout rose et sphérique comme une balle, tel autre encore, presque vert, muni de pétales drôlement recourbés, pareils à de méchantes griffes... — elle souriait à l'élu de sa fantaisie, elle en respirait l'âpre arôme, puis, tout doucement, elle le baisait avant de le joindre au faisceau des tiges déjà réunies dans sa main gauche. Elle se sentait délicieusement tranquille et contente et, se croyant bien seule dans le vieux jardin familial, elle chantonait, elle ronronnait en sourdine de gentilles choses qu'elle inventait pour parler aux fleurs...

Elle n'était pas seule pourtant... et, tout à coup, comme elle levait la tête, distraite par la fuite éperdue d'un oiseau à travers les branches, elle s'avisait de la présence d'un intrus...

Debout, derrière la porte à claire-voie, dans la petite allée qui reliait le jardin à la route, quelqu'un — un grand jeune homme, mince, élégant, vêtu comme un voyageur qui ne s'habillerait ni à Beaulieu ni même à Angers — un étranger la regardait.

Brusquement, la petite chanson s'arrêta.

—Que voulez-vous, monsieur? questionna Sylvie en s'avancant de quelques pas, très rouge, à la fois confuse et fâchée. M. Régnier est sorti.

Cependant, au premier mouvement de la jeune fille, le nouveau venu s'était découvert, souriant.

—Je voudrais entrer, mademoiselle, et attendre monsieur Régnier, répondit-il paisiblement.

Puis, comme la petite cueilleuse de chrysanthèmes demeurait confondue de ce cette audace, il ajouta, tandis que son sourire s'accroissait — un sourire

clair et joyeux qui affinait d'un charme doux et léger sa bouche un peu forte sous sa moustache fauve, et emplissait d'une lueur de bonté affectueuse deux yeux d'un gris vert aux sourcils très noirs et très fournis, assez hautains;

—Mademoiselle Sylvie, n'est-ce pas?

Elle fit un petit signe machinal.

—Vous ne pouvez pas, reprit le jeune homme, avoir conservé de moi un souvenir très net, quoique nous soyons, à la vérité, d'anciennes connaissances; mais votre père a dû vous parler de son ami, François de La Teillais?...  
—Oh! monsieur!

Sylvie avait couru à la porte, et, d'un geste prompt, avait fait jouer la serrure intérieure.

—Je ne vous avais pas reconnu, fit-elle. Il y avait si longtemps que... et puis, je ne vous imaginai pas du tout tel que vous êtes...

—Vraiment? Comment donc vous imaginiez-vous que je dusse être?

—Tout autre, affirma-t-elle laconiquement.

Maintenant, ils montaient vers la maison, le long des arbres roux, sur le tapis crépitant des feuilles.

—Votre cher père? Il va bien? interrogea La Teillais. Ses lettres sont toujours si brèves!

—Papa va bien, oui... Il n'aime pas plus à écrire qu'à parler... mais, dans le silence, sa pensée se donne à ceux qu'il aime... je le sais bien, moi!

—Je le sais aussi, répondit François plus gravement.

—Vous allez le voir bientôt; il est au cimetière. Comme il préfère s'y trouver seul avec le souvenir de maman, j'ai porté mes bouquets ce matin... C'est vous qui avez envoyé des orchidées, n'est-ce pas?

—C'est moi, oui, mademoiselle.

—Mon père l'a deviné tout de suite...

Il a été touché que vous eussiez pensé à la fête des morts... Moi, je vous ai été reconnaissante d'avoir choisi pour maman des fleurs si belles!... Je n'avais rien vu d'aussi admirables que ces fleurs! conclut-elle.

M. de La Teillais sourit encore en regardant la jeune fille.

—Vous aimez beaucoup les fleurs?

—Oh! oui!

—Puis, elle se rappela et, rougissant encore :

—C'est pour cela que je les embrasse, avoua-t-elle. Quand j'aime les choses, il faut que je les embrasse comme des personnes... et puis — c'est bête... il me semble qu'elles ne sont plus des choses... et qu'elles comprennent ce que je leur dis...

—Ce n'est pas bête du tout... On se sent infiniment mieux compris par certaines choses que par certaines gens... Et vous avez très bien pu le constater déjà, si restreint qu'ait été jusqu'à présent votre aperçu du monde... Vous êtes en vacances?

—Oh! pas pour longtemps! Je retourne à Angers ce soir... Mais à Pâques, papa me reprendra... pour toujours cette fois!

—Déjà!

—J'ai eu seize ans au mois de septembre, monsieur! répliqua la petite personne en se redressant, un peu offensée.

—C'est vrai, j'oubliais... pardonnez-moi, reprit La Teillais. Votre âge vieillit terriblement ceux qui vous ont vue naître.

Sylvie le regarda, puis ses yeux retombèrent à la maison qui paraissait à quelques mètres, au bout de l'allée, triste et pourtant jolie avec ses vieux toits à pignons et ses murs noirs de lierre.

—Ne regretterez-vous pas la pension? demanda La Teillais. Il me semble que la vie ne doit pas être très gaie ici pour une jeune fille. A Angers, vous avez des amies de votre âge...

—Oh! des camarades surtout!... Des amies intimes, je n'en ai guère que deux... Une que j'aime beaucoup... et que je déteste.

Cette fois, M. de La Teillais riait tout à fait.

—Vous vous moquez de moi? murmura-t-elle.

—Pas du tout, je vous assure...

—Moi, je me comprends, vous savez, déclara-t-elle. Ils avaient franchi le perron.

Sylvie ouvrit la porte du cabinet de travail.

—Entrez, monsieur de La Teillais, dit-elle. Papa ne peut tarder à venir. Et, si vous voulez, je vous tiendrai compagnie jusqu'à son retour.

D'un geste un peu étudié de maîtresse de maison très novice, elle avait désigné au visiteur un fauteuil près de la cheminée, puis elle s'était assise en face de lui.

Elle oubliait ses belles manières de maîtresse de maison, elle avait l'air d'un très petit enfant à qui l'on promet des confitures.

Elle expliqua :

—Je suis une sauvage... Depuis la mort de ma grand-mère, madame Paul Régnier qui habitait Paris — depuis dix ans par conséquent — je n'ai quitté le Clos-Belloy que pour aller à la pension Decharme... Alors tout est nouveau pour moi. Un rien m'enchanté... Et, avec un rien mon imagination fait des histoires... que je me raconte ensuite quand je m'ennuie... Mais voilà encore que vous vous moquez de moi, monsieur de La Teillais!

—Je ne me moque pas de vous, mademoiselle Sylvie... Je me dis que votre imagination doit être une très gentille compagne... Ne savez-vous pas que ce "porte-bonheur" pourrait lui servir de thème?

En parlant, M. de La Teillais avait sorti de sa poche, un écrin de cuir blanc... Il l'ouvrit et, sur le velours, Sylvie vit un étrange bijou, un tout petit scarabée en émail vert cloisonné d'or.

—C'est un scarabée égyptien, continua M. de La Teillais. Vous savez que dans l'ancienne Egypte, le scarabée — insecte sacré, symbole des renaissances successives — était comme ornement d'un usage général... et se portait aussi en guise d'amulette... Celui-ci m'a été donné quand j'étais au Caire, par un de mes amis, un savant anglais... Et je puis répondre de son authenticité, ayant assisté à l'ouverture du sarcophage dans lequel il a été trouvé, parmi les bijoux d'une princesse de la XIXe dynastie, je crois...

Il formait le chaton d'une bague, mais, pensant que, comme fétiche, il surpasserait en originalité tous les porte-bonheur inventés par la mode, je l'ai fait monter en breloque... Le voici... Il m'a semblé que vous auriez peut-être quelque plaisir à enrichir votre châtelaine d'un bijou vieux de trois mille ans!

Sylvie eut un cri éperdu.

—Vous me donnez votre scarabée!

—Mais oui, certes... s'il vous plaît... et si vous voulez bien permettre à un vieil ami de votre père de vous offrir ce petit souvenir... Je ne pouvais cette fois vous apporter une poupée!...

—Il me plaît! oh! oui! murmura-t-elle.

—Je suis sûr, que la princesse morte depuis trois mille ans vous apparaît déjà, sa bague au doigt...

—Oh! pas encore... Je suis trop ignorante des temps où elle a vécu pour la ressusciter si vite, répartit la jeune fille; mais j'aime les choses anciennes, alors même qu'elles n'évoquent pour moi rien de précis... Je les aime pour le mystère qu'elles cachent... pour tout cet inconnu des vies disparues et ignorées dont elles ont pu être les témoins... A les voir, à les toucher, j'éprouve à la fois une indéfinissable curiosité et une émotion presque peureuse... comme si j'allais réveiller en elles je ne sais quoi de vivant...

—Je le laisse là pour le montrer à papa, fit-elle, mais je l'emporterai ce soir...

"Il y a de la grâce dans sa gaucherie de grande fillette, pensa François. Pauvre petite! elle est gentille... c'est dommage qu'elle soit laide!..."

La jeune fille avait repris sa place au coin de la cheminée; soudain elle poussa un petit cri et s'envola du côté de la porte vitrée... Avant que La Teillais eût pu comprendre la raison de cette fuite, elle avait dégringolé le perron et rejoint son père qui apparaissait dans la grande allée.

—Papa, s'écria-t-elle, monsieur de La Teillais est là... Je ne l'avais pas reconnu. Au premier moment, je l'avais pris pour un jeune homme!... Il me plaît beaucoup...

Et, rieuse, elle retourna aux chrysanthèmes qui gisaient sur le bord de la pelouse.

Son erreur — si erreur il y avait — semblait justifiable. L'apparence, les al-

lures de l'homme qui venait de s'élançer vers Gabriel Régnier et de l'embrasser fraternellement, étaient bien l'apparence, les allures d'un jeune homme.

A trente-six ans, François de La Teillais avait conservé la sveltesse robuste de sa prime jeunesse.

L'extrême distinction de race s'unissait chez lui à la vigueur d'un sang renouvelé.

Tandis que, las, découragé, vouant son cerveau au passé lointain, qu'évoquaient ses recherches d'érudit et son cœur au passé plus proche et plus cher qui lui paraissait avoir été seul à compter dans son existence personnelle. Gabriel se terrait au Clos-Belloy et bornait son ambition à d'ingrâtes études dont il n'attendait ni succès ni fortune, François de La Teillais, prêt à juger la terre trop petite pour son activité et sa fantaisie, s'était jeté dans la vie avec enthousiasme et, confiant en sa bonne étoile, avait brûlé les étapes de sa carrière qu'il s'était choisie et où ses qualités brillantes, son nom, ses relations, la fortune considérable qu'il tenait de son grand-père, le banquier Morin-Jaufre, lui traçaient d'avance un chemin fleuri.

M. Régnier était de six années plus âgé que son ami; cependant, bien que, de prime abord, il eût paru tout naturellement appelé par son caractère réfléchi, ses goûts sérieux à tenir la place d'une sorte de mentor affectueux auprès du jeune homme étourdi, ardent, grisé qu'avait été La Teillais, l'autorité morale, l'influence protectrice étaient demeurées à ce dernier.

M. Régnier ne songeait pas à nier que le "beau François" prit de sa personne et de sa toilette un soin très attentif; il était prêt à admettre que "ce grand fou de La Teillais" n'avait jamais beaucoup su résister à ses caprices et qu'il avait satisfait en sa vie pas mal de caprices de tous genres, mais il savait que son ami François de La Teillais était bon, très simplement, très profondément bon, et, par cette bonté délicate et charmante qui pouvait être ferme et dévouée, il le jugeait supérieur, en dépit de quelques erreurs et de quelques travers, à quantité de gens moins élégants et plus sages...

IV

Cinq semaines après, Gabriel se rappelait la bonne soirée qu'il avait passée avec son ami François.

Il arrivait de Paris. A la gare d'Angers, il s'était fait conduire directement chez mademoiselle Decharme. Avant de regagner Beaulieu, il voulait embrasser Sylvie.

—C'est l'heure du cours de littérature... Mademoiselle Régnier est déjà dans la salle, objecta la jeune bonne qui avait ouvert au voyageur la porte du parloir. Gabriel insista.

—Dites, je vous prie à mademoiselle Decharme que je ne retiendrai ma fille qu'un moment...

Quelques minutes plus tard, Sylvie entra et lui sautait au cou.

—Toi, toi! fit-elle, joyeuse, les joues en fleurs... Mais tu es resté à Paris moins longtemps que tu ne pensais...

—Un peu moins longtemps, oui.

—Et Jehan Fouquet?

—Jehan Fouquet paraîtra au printemps sous la forme d'un gros volume, superbement illustré, avec des reproductions en couleurs...

La jeune fille battit des mains.

—Tu m'en donneras un exemplaire pour moi?

—Un exemplaire tiré sur papier de Chine... et numéroté... le numéro un!

—Ce sera monsieur de La Teillais qui aura le numéro deux?

—Assurément.

—Tu l'as vu à Paris?

—Non, il est à Londres.

Sylvie regarda plus attentivement son père.

—Je ne t'ai jamais retrouvé aussi gai que le jour où monsieur de La Teillais était au Clos, remarqua-t-elle avec reproche.

M. Régnier l'attira à lui et la baisa au front, longuement.

—Je ne redeviendrai gai que quand je t'aurai près de moi, tout à moi! murmura-t-il... Et ce sera bientôt... Je n'en peux plus, vois-tu... A Noël, je t'emmène.

D'un élan, un de ces élans de tendres-

se câline qui avait été le charme de son enfance sans beauté, Sylvie lui jeta ses bras et se blottit contre lui.

—Emmène-moi tout de suite, pria-t-elle.

Gabriel tressaillit.

—Tout de suite? pourquoi tout de suite? interrogea-t-il, presque brusquement, avec une sorte d'angoisse.

Sylvie le regarda encore, un peu étonnée.

—Mais parce que j'aime les bonnes choses tout de suite, répondit-elle.

M. Régnier s'était assis avec le même air de lassitude qu'il avait l'instant d'avant, en franchissant les hauts degrés de pierre.

—Tout de suite, il n'y faut pas songer... Nous froisserions mademoiselle Decharme...

—Pauvre mademoiselle Decharme, je serais désolée de la peiner! acquiesça la jeune fille... Elle est bonne... très bonne, tu sais... seulement, au temps où elle était jeune, elle s'est si hermétiquement enfermée dans sa dignité, dans sa réserve... dans sa timidité aussi, je crois... car elle est timide, si drôle que cela paraît... — que maintenant il lui est devenu impossible d'en sortir, aux moments mêmes où elle voudrait échapper à cette glace et où elle essaye d'être affectueuse, tendre... Quand elle embrasse, vois-tu, on sent que ses baisers n'ont pas l'habitude...

—Est-ce que tu as été quelquefois malheureuse ici? demanda M. Régnier avec une singulière anxiété.

—Oh! jamais! répliqua franchement Sylvie... On m'aime, ici... et c'est bon d'être aimée!... Je voudrais pouvoir transporter à Beaulieu toute la pension... y compris mademoiselle Decharme...

—Et Jacqueline Lecoutellier?

—Jacqueline Lecoutellier aussi!... Jacqueline me manquera, papa!...

—Pourtant, insista M. Régnier, pourtant, il ne te plairait guère de vivre avec elle... très longtemps?

—Très longtemps? ah! non, alors non!... Pauvre Jacqueline! C'est hier qu'elle n'était pas contente!

Un joyeux rire souligna la phrase; complaisamment, les yeux tristes de Gabriel interrogèrent.

—Tu te rappelles, le porte-bonheur égyptien de monsieur de La Teillais, papa?... Comme je n'ai pas de châtelaine, je l'ai passé dans la petite chaîne d'or que je porte toujours au cou avec la médaille que tu m'as donnée à ma première communion.

L'idée de ce scarabée sacré de la vieille Egypte voisinant au bout d'une chaîne avec une médaille de première communion parut si baroque à M. Régnier qu'il se mit à rire. Mais Sylvie ne s'en troubla point.

—Il m'est doux d'avoir sur moi toutes les choses que j'aime, expliqua-t-elle. Tu verras... Quand j'aurai quitté la pension, ce sera au collier de maman, à mon cher petit collier de perles fines que j'accrocherai ma Sainte-Vierge et mon scarabée... Les choses, vois-tu, ne sont rien par elles-mêmes... ce qui leur donne un sens, c'est la pensée ou le souvenir qu'on y attache... Alors, un porte-bonheur et une médaille de première communion peuvent aller ensemble, très bien...

—Est-ce que Jacqueline aurait eu l'impertinence de se moquer de tes fétiches? demanda M. Régnier.

—Jacqueline? reprit Sylvette. J'y arrive à Jacqueline... Hier donc, nous avons toutes essayé nos uniformes neufs dans la lingerie et Jacqueline a vu mon scarabée... Je lui ai dit ce que c'était: la voilà émerveillée!... "Ah! ma chère, qui est-ce qui t'a donné cela?" — C'est l'ami de papa, monsieur de La Teillais, ton admirateur tu sais?..." Tableau!!! Elle qui était déjà vexée que monsieur de La Teillais m'eût ramenée dans son automobile...

—Mais vexée pourquoi, ma petite Sylvie?

—Vexée, parce qu'elle est horriblement jalouse et envieuse, papa!... Pour tout, c'est la même chose. Elle est une des meilleures élèves de la classe, n'est-ce pas? la meilleure, je crois... Eh bien! chaque fois que mademoiselle Decharme adresse un éloge un peu chaud à l'une de nous, elle fait une tête... Il faudrait qu'il n'y en eût que pour elle... Alors, tu comprends l'idée que monsieur de La Teillais ait pu chercher à me faire plaisir à moi qui n'ai pas le plus lointain rap-

port avec la vierge de Filippino Lippi, cette idée lui a paru absolument révoltante!... Ah! si tu avais entendu le ton dont elle m'a dit: "Ton père permet qu'un étranger t'offre des bijoux?"

—Qu'as-tu répondu?

—J'ai répondu: "Monsieur de La Teillais n'est pas un étranger, ma chère... Il est notre ami, notre meilleur ami!" N'est-ce pas la vérité?

—C'est la vérité, Sylvette; monsieur de La Teillais est, en effet, notre meilleur ami, le seul être sur lequel toi et moi nous puissions compter... Quant à cette jeune fille, il faut la plaindre... Mais lorsque je me souviens d'avoir eu même un instant la pensée...

M. Régnier s'interrompit, puis très vite, il reprit:

—Maintenant, il faut retourner au cours, ma chérie...

Les lèvres de Sylvette ébauchèrent une moue.

—Sois raisonnable, ajouta Gabriel en s'efforçant de sourire... N'oublie pas que, dans quinze jours, tu seras libre!

—C'est vrai, pourtant! Quel bonheur!... — Ese-ce que les travaux de l'Exposition avancent à Paris?

—Mais certainement... Pourquoi?

—Parce que tu m'a promis que nous irions voir l'Exposition au mois de mai... Nous irons à l'Exposition, dis?

—Nous irons, oui.

—Et puis au Japon, où M. de La Teillais nous a invité?

—Et puis au Japon...

—Adieu, papa chéri.

Gabriel embrassa Sylvie, puis il la contempla longuement, tendrement, puis il l'embrassa de nouveau et à plusieurs reprises, comme s'il ne pouvait se résigner à se séparer d'elle... Puis, enfin, sans rien dire, il dénoua son étreinte et se dirigea vers la porte.

La jeune fille courut à lui.

—Papa, s'écria-t-elle inquiète confusément, parle-moi avant de t'en aller... Il se retourna, il la regarda encore et, souriant:

—Je t'aime, ma petite fille, dit-il très doucement.

Elle parut satisfaite, et souriant à son tour:

—Je t'aime, mon petit père, répondit-elle.

Rentrée au Clos-Belloy, Gabriel dina vivement et gagna son cabinet de travail. Au moment où il s'asseyait à son bureau, un trousseau de clefs à la main, il leva les yeux avec l'impression étrange d'être regardé, suivi par les choses familières qui l'entouraient... Il lui semblait vivre au gré d'un rêve étrange et douloureux.

Dans le tiroir de gauche, il prit une large enveloppe jaune et en tira quelques pages manuscrites, celles où un an auparavant — lors d'un retour plus violent des malaises cardiaques auxquels il était sujet — il avait consigné ses dernières volontés.

Il relut soigneusement, article par article, ce testament écrit tout entier de sa main, puis, avec la lenteur méthodique et sûre d'un homme qui sait exactement ce qu'il va dire et qui a, par avance, arrêté jusqu'aux termes précis dont il compte revêtir sa pensée, il augmenta le document d'un long codicille.

Ceci terminé, il choisit une feuille de papier à lettres de grand format et, s'étant appuyé à son bureau dans une attitude plus commode et en quelque sorte plus familière, moins tendre, il laissa courir sur la page blanche sa main pressée, nerveuse, frémissante...

Le Clos-Belloy, 7 décembre 1899.

"Mon bon, mon cher La Teillais,

"Quand je vous ai parlé de ma santé, des crises qui m'effrayaient, le courage m'a manqué pour vous avouer toutes mes craintes... Hélas! Je n'osais alors me les avouer à moi-même!

"Maintenant, l'heure des illusions est passée... Le médecin que j'ai consulté à Paris, un spécialiste, ne pouvait me taire que mon état exige les soins les plus sérieux et n'a pas su me cacher que ces soins seraient très probablement inutiles... Je n'ignore plus que, dans quelques mois, dans quelques jours, par suite d'un accident possible, prévu, normal, un caillot sanguin peut brusquement arrêter la vie dans mes artères... En un mot, mon pauvre La Teillais, je suis perdu.

# Demandez aux Mères

Ce qu'elles trouvent de meilleur pour rhume



Traitement Externe Eprouvé le choix de 2 Générations

Des millions de mamans doivent avoir raison. Elles se fient au Vicks VapoRub parce qu'il s'attaque directement aux rhumes — de 2 façons à la fois — et évite d'avoir constamment recours aux "drogues". La protection de toute la famille, dans plus de 70 pays.

Deux façons à la fois

Simplement frictionné sur la gorge et la poitrine, Vicks agit à travers la peau comme un cataplasme ou emplâtre et, en même temps, dégage des vapeurs médicamenteuses qui pénètrent directement dans les voies respiratoires.

26 21 17 PLUS DE millions de pots par an

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R26F BOITE 37 WINDSOR, ONT. En vente chez les meilleurs pharmaciens

Ne manquez pas d'acheter

IEFTLM

Magazine cinématographique, mensuel et illustré, qui en plus de ses nombreux articles publie un ROMAN-COMPLET.

En vente dans tous les dépôts de journaux . . . 10 sous le numéro.

“Oh! cette réalité brutale ne s'est dé-gagée pour moi que, peu à peu, des pa-roles prudentes, des insinuations confu-ses... Seulement, quand j'ai déclaré que, veuf et père d'une fille mineure, j'aurais au cas où le péril serait imminent, d'im-portante dispositions à prendre, quand j'ai dit: “Il faut que je sache”... l'hom-me qui savait m'a répondu ceci ou à peu près: “Bien que je ne sois atteint d'au-cune maladie organique, toutes mes dis-positions sont prises, comme si je devais mourir ce soir... Suivez mon exemple, quoique vous puissiez vivre encore bien des années.”

“J'espère...”  
“Pourtant j'ai beaucoup, beaucoup de choses à vous dire. Pardonnez-moi, si je vous les dis sans méthode, sans mesure, au hasard...”

“Tout à l'heure, j'ai longuement relu et complété mon testament. Ma volonté la plus chère, La Teillais, est que vous soyez le tuteur de ma fille et ma foi en votre dévouement est si grande que je n'ai pas même prévu le cas où vous re-fuseriez cette charge. J'aurais voulu vous l'épargner cependant.”

“Mieux que moi qui ai vécu en sau-vage, qui ai perdu toutes mes relations, vous saurez choisir la protectrice mater-nelle dont ma chérie a besoin, la maison où elle pourra retrouver un foyer, un semblant de foyer jusqu'au jour de son mariage.”

“Dernièrement vous me parliez de ma-dame Prévost cette vénérable et char-mante amie de votre mère et vous dé-ploriez son triste isolement de veuve sans enfants... Peut-être est-ce à madame Prévost que vous donnerez Sylvie?”

“Si nous nous revoyons, nous cause-rons de cela.”

“Si nous ne nous revoyons pas, vous vous arrêterez, j'en suis sûr, à la dé-cision la plus sage et la meilleure... Et n'est-ce pas? alors même que votre car-rière vous entraînerait bien loin, vous ne vous désintéresserez pas de votre pu-pille, vous ne cesserez pas de veiller sur elle?”

“Puis quand viendra le moment de la marier... Mon pauvre La Teillais, j'ai peur de cet étranger qui la prendra et qui pourra n'être pas digne d'elle, et qui pourra la faire souffrir lorsque je ne serai plus là pour la défendre...”

“En de certaines heures, on se sent le droit de tout dire.”

“Vous comprenez, j'ai beaucoup pen-sé... Il y a maintenant trois jours que je vis avec l'idée de ma fin toute proche, et que je réfléchis et que je cherche...”

“Alors, dans mon angoisse, j'ai fait un rêve...”

“Laissez-moi vous le confier, si in-sensé qu'il paraisse!”

“Dans ce rêve de ma fièvre, mon cher François, le mari de Sylvie, c'était vous! Et il me semblait que cette enfant que je vous donnais pour femme vous serait d'autant plus chère que, n'ayant que vous au monde, elle aurait un plus grand besoin de votre protection, de votre solli-citude; il me semblait que, l'épousant si jeune, si neuve dans la vie, vous en feriez mieux l'oeuvre de votre amour et que vous seriez d'autant plus heureux par elle qu'elle vous appartiendrait plus complètement...”

“Vous avez inspiré à ma chère Sylvet-te — j'ai pu le constater lors de mes der-nières visites à la pension Decharme — une grande sympathie, mêlée d'admira-tion ingénue... Elle vous aimerait; il me semble qu'il faudrait si peu de chose pour qu'elle vous aimât...”

“Mais vous voyez que je suis fou, mon pauvre La Teillais!... Oubliez donc mes divagations; et soyez pour ma fille bien-aimée l'ami, le guide que j'aurais voulu être moi-même... Puis, quand en viendra l'heure, mariez-la à un honnête homme, à un homme qui la mérite et qui l'aime sincèrement.”

“Je suis trop fatigué ce soir pour con-tinuer...”

“Cette lettre n'est d'ailleurs, mon cher ami, que le complément tout intime du document très détaillé, très clair qui fait de vous mon exécuteur testamentaire et auquel je vous renvoie pour tout ce qui concerne la fortune que je laisse à Syl-vie, et la gestion de cette fortune, pour tout ce qui se rapporte à votre rôle légal de tuteur.”

“Et maintenant, adieu, mon bien-aimé François, adieu... à plus tard, car, en vérité, je ne puis croire que tout soit

fini en ce monde... et que mon amour pour Bérengère, mon affection profonde pour Sylvie et pour vous, meurent avec le misérable corps que j'y ai traîné...”

“Au revoir, mon bon La Teillais!”

“Votre frère,

“Gabriel REGNIER.”

Quand Gabriel se retira pour dormir, cette lettre et une lettre plus courte à l'adresse de Sylvie, toutes deux soigneu-sément cachetées, avaient rejoint les feuillets du testament dans la grande en-veloppe jaune que scellaient cinq cachets et qui, posée sur le pupitre, laissait voir ces mots écrits en grosses lettres:

Pour remettre à Me Lecouteillier, notaire  
Rue des Lices, Angers.

V

Dans la nuit, Sylvie se réveilla, le coeur étreint d'une angoisse étrange, inexplicable... Il lui semblait que quel-qu'un venait de lui parler tout bas, très doucement.

D'une main qui tremblait, elle fit cra-quer une allumette, mais elle était bien seule dans sa chambre de pensionnaire. Les choses avaient leur aspect familier.

Sur la table, près du lit, la petite pen-dule de voyage marquait cinq heures...

La jeune fille n'osa pas appeler. Qu'eût-elle dit? Si elle avait fait un rêve, il n'avait rien de très effrayant...

Cependant tout son être, affolé d'une mystérieuse épouvante, aspirait au ré-confort d'entendre une voix connue... Alors cette pensée lui vint, nette com-me une phrase dite: “Je voudrais être au Clos-Belloy, je voudrais embrasser papa”... Et, sans savoir pourquoi, elle se mit à pleurer.

Le lendemain, en se levant, elle es-saya de sourire de sa grande peur de la nuit, mais, quand la bonne du parloir l'arrêta, au moment où elle allait se rendre à l'étude de onze heures et la pria de monter chez mademoiselle De-charme, elle frissonna jusqu'aux moel-les... et, tout de suite, en entrant dans le petit salon de la directrice qui l'atten-dait debout, très pâle, elle eut l'obscur pressentiment du malheur qu'on allait lui annoncer.

Un mot lui jaillit des lèvres, impli-quant toute l'horreur de l'étrange inquié-tude en vain combattue:

—Papa?...

Alors, avec des précautions, des atté-nuations torturantes qui la faisaient des-cendre lentement, de degré en degré, vers la suprême douleur, on lui apprit, on lui laissa deviner ce qu'il fallait qu'elle sût: Dans la nuit, Gabriel Régnier était mort d'une embolie... sans souffrir.

L'enfant ne pleurait pas. Elle atten-dait... avec l'impression confuse qu'on allait lui dire autre chose encore... elle ne savait quoi? une chose qui ferait que ce serait moins affreux... que ce serait moins vrai... Était-ce vrai?

Il lui paraissait à la fois que c'était horriblement vrai, que c'était vrai de-puis longtemps... et que, pourtant, c'était impossible.

Elle avait des yeux étranges, très grands, si grands que son visage blême en était comme diminué.

—Je veux le voir, bégaya-t-elle, je veux aller au Clos-Belloy...

Très doucement, mademoiselle De-Charme murmura:

—Oui, ma petite fille, vous irez...

Sylvie eut un cri:

—Ne m'appelez pas “ma petite fille”, papa le disait, papa...

Sa voix se brisa. Son visage sans lar-mes exprimait une telle intensité de dés-espoir que, bouleversée, la directrice ne trouva plus de paroles... Elle entoura Sylvie de ses bras et l'attira contre elle.

Mais, à cette manifestation sincère et pourtant forcément maladroite d'une tendresse occasionnelle, faite surtout d'é-motion et de pitié, dans cette étreinte étrangère, “sous ces baisers qui n'avaient pas l'habitude”, la pauvre enfant eut comme une révélation brutale, physique de ce qui allait lui manquer maintenant, toujours... Et soudain, mademoiselle De-charme sentit que le petit corps frêle devenait lourd, très lourd dans ses bras... Sylvie avait perdu connaissance.

Elle ne se ranima que quelques heu-res après sous la brûlure d'une fièvre ardente qui, pendant deux jours, l'enleva aux réalités de sa douleur, qui, par ta

prostration ou le délire, l'isola dans l'in-conscience la plus complète.

Un moment, le médecin appelé crut au début d'une grave maladie cérébrale, puis, brusquement, la température du corps s'abaissa... et Sylvie se réveilla comme elle s'était endormie, avec cette phrase sur les lèvres:

—Je veux voir papa...

Des heures qui avaient suivi l'instant où elle était tombée en syncope, il ne lui restait qu'une impression confuse de souffrance, d'accablement et d'obscuri-té... Des rêves l'avaient poursuivie, tour-mentée, rêves bizarres et terribles, ou-bliés maintenant... puis on lui avait mis des choses froides sur la tête... Et tout cela avait duré longtemps... Mais elle ne rêvait plus... elle se rappelait ce qui n'était pas, ce qui ne pouvait pas être un rêve...

Tout de suite, l'horrible souvenir s'é-tait dressé... et, tout de suite, elle s'était raidie dans un calme âpre, farouche...

Il ne fallait pas qu'on la trouvât trop faible, trop ébranlée, il ne fallait pas qu'on pût lui interdire d'aller au Clos-Belloy...

Ce devait être le matin. Un peu de soleil dorait le rayon de jour que lais-saient passer les rideaux fermés. Dans cette petite clarté, mademoiselle Bathil-de, une vieille sous-maitresse que Sylvie avait toujours connue à la pension De-charme et qui toujours avait aimé, choyé, dorloté Sylvie, tricotait comme d'habitue... Aux mots balbutiés, du fond du lit, elle se leva précipitamment, elle accourut:

—Ma bonne mignonne, ma chère Syl-vie, comment êtes-vous?

—Mademoiselle, je veux voir papa... il faut que je le voie, reprit Sylvie de sa voix sèche...

La sous-maitresse la regardait avec une infinie pitié.

—Ma chérie, vous ne pouvez pas voir votre pauvre papa... Vous avez été ma-lade, très malade pendant près de trois jours... C'est aujourd'hui que...

Mademoiselle Bathilde s'arrêta.

Il parut à Sylvie que, d'un ton dur, impitoyable, quelqu'un achevait pour elle:

—...qu'on l'enterre...

Et que le mot atroce que la sous-maitresse n'avait pas osé prononcer lui entraît dans le coeur comme un dard, y faisant pénétrer par force la brutale réalité de cette chose à laquelle, tout à l'heure encore, elle n'était pas sûre de croire.

Continuant la phrase de son humble amie, elle dit d'une voix étrange et com-me cassée:

—C'est aujourd'hui... qu'on le con-duit... là-bas... On l'a mis à côté de ma-man, n'est-ce pas?

—Oui, ma chère mignonne.

—Et alors... il n'avait personne près de lui, avant... avant qu'on ne puisse plus le voir?...

—Votre dévouée Marie-Joseph ne l'a guère quitté... et puis, un de ses amis, le comte de La Teillais, est arrivé à temps pour le voir... et pour veiller une nuit...

—Ah! je suis contente... il l'aimait... il...

La pauvre voix se brisa dans l'étouf-fement des larmes retenues.

On l'avait veillé... Sylvie eut la vision confuse d'une scène que les livres illus-trés lui avaient montrée souvent... Une forme blanche sur un lit au fond d'une chambre... des fleurs... des cierges... des gens agenouillés...

On l'avait veillé... on veille les morts. Et, soudain, elle avait dans l'oreille les derniers mots que son père lui eût dit, alors qu'elle croyait le revoir... qu'elle était si sûre, si sûre de le revoir... “Je t'aime, ma petite fille...” Maintenant, il ne pouvait plus parler... Il ne dirait jamais cela ni autre chose... Il était près de Dieu... oh! oui, bien certainement, il était près de Dieu!... Mais “près de Dieu” c'était si loin de Sylvie!

Et la jeune fille murmura très bas, très bas parce qu'elle ne voulait pas pleurer:

—Je suis toute seule, ma pauvre Ba-thilde, toute seule maintenant...

Il lui venait une frayeur de la vie qui allait continuer... ou commencer pour elle... Que ferait-on d'elle?... Elle était si jeune... presque une petite fille en-core... N'ayant plus ni père, ni mère, avec qui vivrait-elle? A qui devrait-elle

obéir?... Elle n'avait jamais pensé à ces choses...

Bathilde lui prit la main.

—Vous ne serez pas seule, mon an-ge... Votre pauvre cher père a tout dé-cidé, arrangé... Il a désigné pour être votre tuteur cet excellent monsieur de La Teillais qui est accouru tout de suite, sur une dépêche de Maître Lecouteillier...

—Je suis contente... répéta Sylvie.

Et, soudain, de grosses larmes qui ne tombaient pas emplirent ses yeux...

—Est-ce que monsieur de La Teillais est venu ici, ma bonne Bathilde?

—Il est venu avant-hier... et madame Lecouteillier aussi, mais vous ne recon-naissiez personne... Vous n'avez pas même reconnu Marie-Joseph qui a pas-sé plusieurs heures près de vous...

—Marie-Joseph?... elle reviendra, n'est-ce pas?

—Oui, certes, elle reviendra...

—Et monsieur de La Teillais?... je voudrais le voir...

—Vous le verrez aujourd'hui.

—Merci...

Ce “merci” murmuré, Sylvie ferma les yeux.

L'impression d'une sorte de soulage-ment bercait sa faiblesse depuis que le nom de M. de La Teillais avait été pro-noncé, depuis qu'elle savait que M. de La Teillais s'était trouvé là pour veiller son père, qu'il se trouvait là pour être son tuteur à elle, pour lui dire ce qu'elle devrait faire, pour la protéger, la dé-fendre, pour empêcher qu'on ne la don-nât aux Croix-Plessis, ou à d'autres per-sonnes inconnues, effrayantes... Ce n'é-tait pas qu'elle souffrit moins, mais il lui semblait qu'on venait de lui accorder le droit de souffrir en paix, d'être tout en-tière à sa douleur d'orpheline...

Vers midi, elle reçut la visite du mé-decin qui, sur ses instances énervées, l'autorisa à se lever... Aussi bien, elle n'avait plus de fièvre, l'inquiétante crise était passée... Maintenant, il fallait évi-ter à tout prix que la jeune fille s'ab-sorbât dans le chagrin qui l'avait une première fois terrassée...

Quand elle eut revêtu son uniforme gris, noué à la manche d'une étroite cravate de crêpe, Sylvie fut conduite à ma-demoiselle Decharme qui, lui épargnant l'émotion de revoir aussitôt ses compa-gnes et de recevoir leurs condoléances, l'installa dans le petit salon où les élè-ves ne pénétraient qu'appelées par la di-rectrice.

Avec ce calme étrange qui ne l'avait quitté que dans la fièvre, l'orpheline écoutait attentivement, docilement, les paroles qui lui étaient dites, mais elle y répondait à peine et elle ne formulait elle-même aucune question. Il semblait qu'elle s'attachât à recueillir fidèlement le son de la voix qui lui parlait, sans chercher à saisir le sens exact des mots prononcés. De temps à autre, dès qu'un pas se faisait entendre dans le couloir, ses grands yeux bleus fixaient la porte.

Pensant qu'elle préférerait être seule, mademoiselle Decharme s'éloigna sous un prétexte et ne revint qu'au bout d'un quart d'heure.

—Ma chère enfant, commença-t-elle, voici monsieur le comte de La Teillais qui...

Mais déjà, d'un élan, François de La Teillais entra, allait à Sylvie... Il était très pâle, il avait les yeux rouges, ses lèvres tremblaient...

—Sylvie, ma pauvre Sylvie... nous sou-mes bien malheureux.

Une sorte de cri déchira la gorge de Sylvie.

Il avait dit nous, lui! Il souffrait! Il avait pleuré...

De toute sa détresse éperdue, la jeune fille regarda La Teillais, puis, brusque-ment, avec un sanglot, elle se jeta dans ces bras amis qui se tendaient vers elle, sur ce coeur qui battait à l'unisson du sien...

Maintenant, elle pouvait pleurer: elle pleurait...

VI

Lorsque la dépêche de Maître Lecou-tellier lui était parvenue, François se trouvait à Paris, arrivé depuis la veille en congé régulier et officiellement avi-sé de sa nomination de ministre plénipo-tentiaire au poste qu'il avait souhaité.

Il était parti, bouleversé, malheureux, quittant tout dans sa hâte de répondre au funèbre appel. Puis, après les obsè-ques du pauvre Gabriel, il était retour-

né à Paris, afin de prendre les différentes mesures qui devaient le rendre libre pour quelques jours et, presque aussitôt, ayant vu le ministre des Affaires Étrangères et fait plusieurs visites importantes, il avait pu regagner Angers où l'avaient en effet retenu les obligations légales et les premiers devoirs de sa double mission d'exécuteur testamentaire de M. Régnier et de tuteur de Sylvie.

Sylvie le voyait chaque jour. Elle n'ignorait pas cependant que, nommé ministre au Japon, son tuteur dut la quitter, mais il ne partirait que dans six semaines ou deux mois.

Dans la langue morale où elle était peu à peu tombée, il lui semblait vaguement que le jour de ce départ ne devait jamais venir. Puis M. de La Teillais lui avait promis que, d'ici là, il arrangerait pour elle une vie qui serait paisible et douce; il lui avait parlé de cette dame à qui son père mourant avait souhaité de la confier et qui était si bonne et si seule.

Dans quelques jours, je verrai madame Prévost, avait dit François, et nous aurons à votre sujet un long entretien. Ma vieille amie est de ces femmes exquises de grâce et de bonté qui sont créées pour être d'adorables grand-mères après avoir été des mères admirables. Mais, veuve très jeune, elle a perdu, il y a bien longtemps déjà, son unique enfant, une fille chérie qui avait alors votre âge... et elle est dans la vie aussi isolée que vous-même. C'est pourquoi je voudrais vous laisser à elle, Sylvie. Je suis sûr qu'elle vous aimerait tout de suite... et que vous l'aimeriez bientôt. Il me serait très doux de vous donner en elle presque une mère et de lui rendre un peu sa fille en vous.

Maintes fois, il avait repris et développé ce thème, il l'avait relevé de détails séduisants, enrichi de nuances charmantes.

Sylvie en venait à s'imaginer que madame Prévost n'était plus pour elle une étrangère.

Un jour, d'ailleurs, son tuteur avait ajouté en souriant:

—Vous savez, Sylvette, si, par impossible, mes projets échouaient, si je ne pouvais vous laisser ici, tranquille sinon heureuse, en de très affectueuses et très délicates mains, je ne vous laisserais à personnes, je vous emènerais à Tokio.

Au bout d'une dizaine de jours, La Teillais dut quitter Angers et vint faire ses adieux à Sylvie.

On le demandait à Paris. Il était nécessaire qu'il y séjournerait quelque temps pour s'occuper de ses affaires personnelles et s'entendre avec madame Prévost. Il n'y retournerait plus ensuite qu'en emmenant sa pupille.

Il déplorait de s'éloigner ainsi, au moment où l'année allait finir, à la veille de ces jours de fête qui rendent la solitude plus lourde et qui mêlent au chagrin une si subtile, une si cruelle amertume.

Le 1er janvier, Sylvie recevait un envoi de Paris, des livres, un joli bibelot pour sa future chambre... et puis une longue lettre.

—Comme vous êtes bon, fit la jeune fille, oh! si bon, si bon!... Je ne sais pas bien vous dire... mais je n'oublierai jamais ce que vous avez été pour moi.

Elle parlait doucement, la voix un peu émue en levant sur François ses grands yeux d'eau bleue, ses yeux tendres et confiants.

Près de la porte, elle dit gentiment: "Au revoir, mon tuteur!" C'était l'appellation familière qu'elle avait insensiblement adoptée — puis, d'un mouvement très simple de fillette reconnaissante, elle tendit son front. Et François baissa en souriant les blondes bouclettes qui s'obstinaient à danser, rebelles à la discipline de la grosse nate sévère.

Discouragé seul, il haussa les épaules. Était-il possible que son ami eût sérieusement songé à le marier à cette enfant!

—Mon pauvre, pauvre Gabriel! murmura-t-il.

Il ne pouvait se rappeler sans une véritable désolation cette dernière lettre que Gabriel lui avait écrite.

Ah! c'était bien sans hésiter, sans s'arrêter un instant aux difficultés, aux responsabilités de la tâche que François avait accepté d'être le tuteur de Sylvie Régnier. Et, en dépit de son insouciance coutumière, de sa crainte des complications, de son aversion des affaires, il se

sentait prêt à remplir consciencieusement sa mission, à faire du bonheur de sa pupille l'un des plus chers devoirs de sa vie... il se sentait prêt même à aimer cette enfant dont la confiance le touchait... oui, certes, il l'aimerait, il pourrait l'aimer très tendrement, en tuteur dévoué, en ami fidèle, mais... l'épouser!!!

Ce vœu du pauvre Gabriel était bien le rêve, l'hallucination d'une heure de détresse affolée!

Pourquoi fallait-il que l'horrible soirée d'agonie eût été hantée précisément par ce rêve-là? Pourquoi fallait-il que, pendant le plus cher de ses amis, La Teillais eût encore l'affreux regret de ne pouvoir exaucer l'un des suprêmes desirs de l'homme qu'il avait aimé si fraternellement?

Et, de ce que M. Régnier lui eût laissé en partant, le germe d'un tel regret, il éprouvait à la fois une immense tristesse et une sorte de colère bouvrue, toute pleine d'affection.

Il eût voulu voir Gabriel, lui dire: —Tu ne comprends donc pas, mon pauvre vieil ami, qu'en m'adressant cette prière, tu me demandes le seul sacrifice que je ne puisse pas te faire... et que c'est cruel, et que c'est insensé!...

Parfois, il s'en voulait sincèrement de ne s'être pas résolu à épouser Sylvie par abnégation, bien que la possibilité d'un pareil dévouement ne lui parût pas admissible.

Quant à l'hypothèse d'un refus de la jeune fille, repoussant le mari qui lui avait été si arbitrairement choisi, La Teillais ne l'avait pas même envisagée!

Sylvie était si seule! elle n'avait au monde d'autre appui que l'homme à qui son père l'avait ainsi léguée.

La Teillais savait bien que s'il avait dit: "Voulez-vous être ma chère petite femme et que nous nous quittions plus?", l'enfant étonnée, ravie, eût répondu: "Je le veux..." et, qu'avec des frissons d'oiseau tombé du nid, elle se fût blottie dans ses bras, sans penser, sans comprendre autre chose que ceci: "Là, je suis bien, je suis à l'abri..."

Pauvre petite! François se félicitait de ce qu'elle fût demeurée aussi complètement ignorante des vaines rêveries de son père... Il eût été navré que le plus léger soupçon du vœu émis par Gabriel, que la moindre arrière-pensée, quelle qu'elle fût, pût troubler, maintenant ou jamais, l'heureuse simplicité, la cordialité paisible des rapports affectueux qui s'étaient établis d'eux-mêmes, entre lui et sa toute jeune pupille... et auxquels il tenait vraiment... Pauvre petite!

En quittant la pension Decharme, La Teillais alla prendre congé de madame Lecoutellier qu'il trouva seule.

—Quand nous reverrons-nous? demanda-t-elle, comme il se disposait à partir après une conversation assez banale.

—À la fin de la semaine prochaine, si c'est possible. J'espère qu'alors tout sera convenu pour Sylvie Régnier et qu'il ne me restera plus qu'à la conduire à madame Prévost... Dans la lettre que j'ai reçue hier, ma vieille amie se montre toute disposée à être la bonne marraine de ma pupille et à l'aimer.

—Pauvre enfant! Il doit être facile de l'aimer! Et vous savez que, si vous ne m'aviez pas dit que son père tenait à ce qu'elle vécût à Paris, je me serais volontiers chargée d'elle, fit madame Lecoutellier de sa douce voix maternelle. C'est une enfant très sympathique... un peu originale, dit Jacqueline... mais, intelligente, fine, gentille, à ce que j'ai pu moi-même constater... Vous témoignez-elle de la confiance, de l'amitié?...

—Beaucoup... Vous avez raison, c'est une jolie petite nature... Nous sommes, elle et moi, d'excellents amis... Pour un peu, je l'aurais emmenée au Japon... Voyez, madame, combien tout se fût trouvé simplifié si je n'avais eu la sottise de rester jusqu'à ce jour le célibataire endurci auquel vous avez adressé tant d'aimables sermons!

—Ou si le beau projet de ce pauvre M. Régnier vous avait paru acceptable, suggéra madame Lecoutellier avec un sourire.

La Teillais eut un geste exploré. Oh! madame, supplia-t-il, ne revenons plus sur cette chimère de mon malheureux ami!... et oubliez-la, je vous en prie... J'aurais dû la taire... même à vous.

Un regret lui venait d'avoir cédé au besoin d'expansion qui lui était si naturel

en toutes conjonctures difficiles, un regret, presque une honte d'avoir en une heure de détresse, parlé à ses amis Lecoutellier de la lettre de Gabriel et de l'irréalisable désir qu'elle exprimait.

—Nous sommes, mon mari et moi, les gens les plus discrets du monde... le secret professionnel vous savez! reprit l'excellente femme. J'oublierai votre confiance... demain, je vous le promets, mais aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de penser.

—Quoi, chère madame? —Oh! je suis très romanesque, moi, sans qu'il y paraisse! continua madame Lecoutellier en riant de toute sa gaieté tranquille. Alors, mon imagination a pris la clef des champs... et elle a refait l'éternelle histoire du jeune tuteur amoureux de sa pupille... En un mot, cher monsieur, je trouve que... ce serait très gentil ce petit mariage!

La Teillais eut l'air consterné.

—Hélas! madame, j'ai trente-six ans! Ce ne serait pas un petit mariage, ce serait une grande folie!... Je vous assure que je ne me sens plus assez jeune pour jouer au ménage et à la poupée... Moi, amoureux de Sylvie!... mais Sylvie n'est qu'une enfant... et puis...

Son air désolé s'accrut: —Et puis aurait-elle cinq ou six ans de plus que... Voyons, ma chère, ma bonne madame Lecoutellier, comment voudriez-vous que je fusse amoureux de cette jeune fille, moi!... moi qui ai eu toute ma vie le culte, l'adoration de la beauté!...

—Sylvie n'est pas jolie; cependant je ne serais pas étonnée qu'elle le devint... Elle a des yeux superbes!...

—Des yeux superbes! mais c'est ce qu'on dit de tous les laiderons! Des yeux superbes... c'est le correctif charitable.

—Allons, vous êtes dans le vrai, je l'avoue, fit franchement madame Lecoutellier, et c'est moi qui raisonne comme une pensionnaire sentimentale. Peut-être, d'ailleurs, Sylvie aurait-elle été la première à sourire de l'idée de son père. Elle n'a que seize ans! Aux yeux des jeunes filles de cet âge, un homme qui a passé la trentaine est presque vieux.

—C'est juste, approuva La Teillais. Cependant il ne s'en était pas avisé tout seul et, au premier moment, la remarque de madame Lecoutellier lui fut vaguement désagréable.

Puis le souvenir de la confiance qu'il avait faite aux Lecoutellier, lors de l'ouverture du testament de Gabriel, et que madame Lecoutellier venait de lui rappeler, le troublait péniblement. Il lui semblait avoir commis une sorte d'indélicatesse. Il se sentait mécontent de lui-même, gêné par un malaise de conscience que sa raison pouvait discuter, qu'elle pouvait tenir pour exagéré, mais dont elle ne pouvait pas chasser l'impression prolongée, l'écho, le reflet persistant au plus intime de l'âme.

## VI

Les cours avaient repris dès les premiers jours de janvier à la pension Decharme et, pour échapper à une oisiveté énervante, Sylvie s'était imposé le devoir de les suivre jusqu'au retour de M. de La Teillais.

Régulière aux heures d'étude, appliquée à bien faire, elle était rentrée dans sa vie d'écolière, bravement, consciencieusement, comme si elle eût été assurée d'y demeurer encore longtemps et chacun s'efforçait de la lui rendre plus attrayante et plus facile.

Mademoiselle Régnier était très aimée. Elèves et maîtresse s'attristaient de son départ qu'elles savaient proche. On la choyait, on l'enveloppait de douceur, de sympathie, on voulait que, si douloureusement qu'elle eût été atteinte, elle pût emporter de ses derniers jours de pension un bon souvenir, un souvenir consolant. Et, elle en était touchée. Cette sollicitude, ces regrets sincères, que la pauvre mademoiselle Decharme elle-même savait lui témoigner, la trouvaient reconnaissante et attendrie.

Cependant, elle avait peine à chasser le malaise, l'impression d'inconfort qui la troublait, dans cette existence transitoire... Elle avait hâte maintenant d'en avoir fini avec l'attente, hâte de prendre pied dans la voie nouvelle, inconnue, hâte de voir s'abaisser devant elle le voile brumeux qui lui cachait encore les êtres et les choses au milieu desquels elle

allait vivre. Parfois, son anxiété s'angoissait d'inquiétude... Un lourd découragement lui tombait sur le cœur... Alors, elle songeait à La Teillais, elle relisait ses lettres, elle se pénétrait de ses amicales assurances et, à se dire qu'en ce moment même, quelqu'un s'occupait d'elle, de son bien-être futur, apportait au soin de lui épargner ou de lui adoucir toute épreuve, ce dévouement ferme et intelligent, elle retrouvait sa force perdue; une grande paix descendait en elle. Quand ses compagnes l'interrogeaient sur cet avenir, mystérieux à tant d'égards, vers lequel elle marchait, elle répondait invariablement: "Mon tuteur a dit ceci... mon tuteur a décidé cela..." ou encore: "Je demanderai à mon tuteur... Je ferai ce que mon tuteur jugera bon..."

Mon tuteur! sans cesse elle avait ces deux mots sur les lèvres. Il lui semblait, en les répétant ainsi, prendre une notion plus complète de sa parfaite sécurité.

Et quand on lui disait: "Tu dois être fière d'avoir un tuteur qui est ministre... et qui sera ambassadeur!"... ou "Il est joliment distingué, ton tuteur... c'est très chic ce petit ruban rouge presque invisible qu'il porte avec un air de s'en soucier comme de ça... Il te fait honneur, tu sais!"... elle souriait en secouant la tête.

Elle n'était pas très certaine de son droit à se montrer fière des titres et des croix de son tuteur; mais elle se trouvait en vérité très heureuse d'avoir pour tuteur ce futur ambassadeur qui avait pleuré avec elle et qui se faisait si paternel et si doux pour la soutenir et la consoler.

Jacqueline Lecoutellier, qui, retenue chez ses parents par la convalescence d'une attaque d'influenza, n'avait reparu à la pension Decharme que plusieurs jours après ses compagnes, vit avec horreur qu'en son absence la "petite Régnier" était devenue le "Chou-chou de ces dames" et l'héroïne de la maison. Quelques heures suffirent pour que le "mon tuteur" de la pauvre Sylvie lui eût abimé les nerfs. Et le surlendemain, pendant la récréation, sa rage éclata.

Après avoir joué à quatre mains, les deux jeunes filles remettaient dans l'armoire où l'on serrait la musique, les cahiers qu'elles en avaient sortis une heure avant. Elles se trouvaient en tête à tête.

—Est-ce que tu continueras tes leçons de piano, à Paris? demanda mademoiselle Lecoutellier.

—Oh! oui, certainement... et puis, je prendrai aussi des leçons de chant... mon tuteur a dit que je devais avoir une jolie voix... répondit innocemment Sylvie.

A ces mots, Jacqueline se redressa, un volume de sonates à la main:

—Ton tuteur! ton tuteur! fit-elle: ah! ce que tu deviens assommante avec ton tuteur, ma pauvre Régnier!... Vraiment, j'en suis à regretter pour toi que ce monsieur n'ait pas apprécié le projet de ton père!

—Le projet de mon père!... répéta Sylvie étonnée. Qu'est-ce que?...

—Tu ne sais pas? reprit Jacqueline. Ton père aurait désiré que son cher ami devint ton mari, ma belle... Il l'avait écrit, la veille de sa mort, à monsieur de La Teillais lui-même.

Sèchement, impérieusement, mademoiselle Régnier interrogea:

—Qui t'a dit cela?

—Oh! personne... et sois sûre que tout restera entre nous!... Je l'ai su par hasard... J'étais malade, j'avais les yeux fermés, on a cru que je dormais... alors, comme j'ai l'oreille très fine, j'ai entendu quelques mots de papa et de maman... Il paraît que monsieur de La Teillais a dit à maman qu'il espérait bien n'être aimé de toi que comme un tuteur... et qu'il ne voulait pas t'épouser parce que tu étais une petite fille... et puis...

—Et puis? insista Sylvie.

—Et puis... Tu veux que je te dise?

—Oui, Jacqueline... ces choses-là, on les dit sans restriction... ou on ne les dit pas.

—Et puis... parce qu'il te trouve laid... là!

Le visage de Sylvie s'était bouleversé, très pâle, mais, presque aussitôt il se remit, il s'équilibra dans une sorte de rigidité. La jeune fille posa tranquillement, sur une des planches de l'armoire, les morceaux dont elle venait de réunir

les feuilles, puis, levant les yeux sur Jacqueline qui ne savait plus trop quelle mine faire :

— Eh bien, riposta-t-elle, il a raison monsieur de La Teillais ! Pour lui, je suis une petite fille... et pour tout le monde, même pour moi, je suis laide... Je comprends très bien qu'il ne m'épouse pas... sans compter que l'idée de l'épouser ne me serait guère venue... Il est le meilleur, le plus sage, le plus affectueux des tuteurs, voilà l'important... Mais, je ne vois pas le tome II des sonates... Est-ce le cahier que tu tiens ?

Et l'on eût pu croire que, pour l'instant, rien n'intéressait plus Sylvie que le sort de ce tome II des sonates...

Mais, le soir, quand le sommeil de la maison l'eut enveloppée de solitude et de silence, elle pleura longtemps, blottie dans son oreiller. Elle pleura sans même se demander pourquoi elle pleurait, puis, tard dans la nuit, elle demeura éveillée, rêvant les yeux grands ouverts à cette étrange révélation que Jacqueline lui avait faite... à cette chose que Jacqueline lui avait dite et qui était de celles qu'on n'invente pas...

Son mari ! M. de La Teillais, son mari ! Il y avait eu un moment où *quelqu'un* avait admis la possibilité d'un dénouement si merveilleux ! un moment où *quelqu'un* avait cru, avait espéré que M. de La Teillais deviendrait le mari de la petite Sylvie !...

« Monsieur de La Teillais aurait pu m'épouser moi ! »

L'enfant se laissait entraîner, soulever de terre par cette idée qui — ainsi qu'elle l'avait avoué franchement à Jacqueline — lui était toute nouvelle.

Où, certes, M. de La Teillais aurait pu épouser Sylvie... Une jeune fille peut se marier à seize ans... Et Sylvie ne trouvait pas que M. de La Teillais parût plus de... vingt-cinq ans... ou même de vingt-deux... La première fois qu'elle l'avait vu, elle l'avait pris pour un jeune homme... Il était encore un jeune homme, en vérité !

M. de La Teillais aurait pu épouser Sylvie... Comment Sylvie elle-même n'avait-elle jamais songé à cela ?... Ils se seraient mariés... tout de suite... alors, on n'aurait plus parlé de séparation... on n'aurait plus parlé de madame Prévost ni de Paris... Sylvette se serait sentie plus confiante encore, plus tranquille sur l'avenir... Son mari l'aurait emmenée là-bas... dans le beau pays où il y avait des lotus roses... Les emportant tous deux, le joli bateau blanc aux voiles soyeuses, aux cordages d'argent, aurait glissé sur la mer calme des jours alcyoniens...

Oh ! comme il les aurait emportés loin !... loin de tout... loin du monde où, tour à tour, la mort et la haine font tant de mal !...

Ce n'est pas triste, ce n'est plus « partir » que de s'en aller au bout de la terre, avec le seul être qu'on aime !...

Car elle sentait bien maintenant — et c'était là une révélation plus étonnante que celle dont méchamment Jacqueline l'avait accablée — elle sentait bien qu'hier, comme aujourd'hui, elle n'eût pas souhaité de plus parfait bonheur que ce bonheur incomparable d'être la femme de François de La Teillais...

Qu'il lui eût demandé sa vie et, sans hésitation, sans crainte elle lui aurait répondu : « Prenez-la ! »...

C'était donc qu'elle aimait M. de La Teillais... qu'elle l'aimait comme Béranère de Croix-Plessis avait aimé Gabriel Régner, comme grand-mère Jacqueline avait aimé le soldat qu'elle avait rejoint en Allemagne...

« Oh ! je voudrais être jolie... murmura-t-elle, et lui plaire... et n'être pas une petite fille... et qu'il m'aime, qu'il m'aime... qu'il souffre de m'aimer ! Oh ! je voudrais... je voudrais ! »

## X

Madame Prévost attendait Sylvie — sa filleule, comme elle disait déjà — avec une affectueuse impatience.

La jeune fille habiterait rue Alfred-de-Vigny, chez son aimable protectrice, une grande chambre, haute, ensoleillée, qui donnait sur le parc Monceau et dont La Teillais et madame Prévost avaient choisis les tentures et les meubles — de jolis meubles laqués d'un Louis XVI très pur — puis elle disposerait encore d'un petit salon qu'elle aurait le plaisir de décorer au gré de sa fantaisie et où elle

pourrait réunir les souvenirs qu'elle voulait emporter du Clos-Belloy, les tableaux, les objets que son père avait aimés.

De sa voix riante, François avait décrit l'ambiance fine, claire, élégante, où sa pupille allait vivre. Il avait parlé aussi d'un séjour qu'elle ferait à Cannes, cet hiver, avec madame Prévost... et de la belle plage normande où madame Prévost passait les mois d'été... et où Sylvie reprendrait des forces...

Puis il avait dit :  
— Nous partirons samedi... dès que j'aurai terminé ce que je dois encore faire ici.

Sylvette écoutait, très blonde, très pâle dans la robe noire qui remplaçait maintenant son uniforme de pensionnaire.

De temps à autre, elle disait :  
— Je vous remercie... oui, tout sera très bien ainsi, monsieur... Vous avez pris beaucoup de peine.

Elle se tenait bien droite, les yeux secs, les mains tranquilles. Elle ne parlait plus de son père, elle était plus calme que La Teillais ne l'avait jamais vue depuis la mort de Gabriel et pourtant il avait l'impression de ne l'avoir jamais vue plus triste... Il la trouvait changée, sans bien comprendre en quoi elle n'était plus la même.

Comme il allait la quitter, après cette visite de retour, il lui prit tout à coup les deux mains et l'emmenant dans l'embrasure de la fenêtre, au grand jour, il la regarda longuement, attentivement.

— Qu'avez-vous ? interrogea-t-il. Est-ce que quelqu'un vous a peiné, blessée ?

Elle secoua la tête en détournant les yeux.

— Pourquoi me demandez-vous cela ?  
— Parce que je ne vous retrouve plus telle que je vous ai laissée... Qu'avez-vous, Sylvie ? dites-le-moi franchement ? je veux le savoir.

— Je n'ai rien, monsieur...  
— Vous ne m'appellez plus mon tuteur ?  
— Je n'ai rien, mon tuteur...  
— Rien ? vraiment ?  
— Vraiment !

— Eh bien... si... vous avez quelque chose... Et d'abord, je veux voir vos yeux...

La Teillais tenait toujours les mains de la jeune fille, sans brutalité, mais très fermement ; elles ne pouvaient s'échapper.

— Je suis bien telle que vous m'avez quittée, mon tuteur... très reconnaissante de vos bontés pour moi... seulement, j'ai beaucoup réfléchi pendant votre absence, j'ai essayé d'être plus raisonnable, de me reprendre un peu après... après avoir eu tant de chagrin... et j'y suis enfin parvenue... voilà.

Maintenant, Sylvie regardait l'ami de son père. Ses yeux étaient sereins comme un beau ciel.

François laissa retomber les petites mains qu'il avait un instant gardées prisonnières, puis, s'apercevant que, si frêles et délicates, elles sortaient un peu rouges de son étreinte, il eut un remords et, gentiment, avec cette grâce tendre qui lui était propre, il les baisa l'une après l'autre.

— Pardonnez-moi de vous avoir tourmentée, ma mignonne, dit-il. C'est que je tiens beaucoup à votre confiance... Soyez sûre que si vous vouliez me cacher une peine, je saurais la lire dans ces jolis miroirs bleus que vous avez là...

Quand la porte se fut refermée sur La Teillais, Sylvette eut un sourire un peu triste, et un peu ironique tout ensemble, puis, à son tour, elle baisa ses deux mains.

Pendant les jours qu'il passa encore à Angers avec sa pupille, François put constater que ce calme soumis, cette résignation un peu froide qui, succédant à l'expansion douloureuse des premiers temps, l'avaient un instant déconcerté, presque inquiété, méritaient d'être encouragés comme les effets durables d'une victoire de la volonté de Sylvie sur une exaltation stérile, et, peut-être, à la longue, malsaine...

Le départ pour Paris eut lieu à la date fixée.

En voyage, Sylvie prépara la phrase qu'elle comptait dire au moment où son tuteur la présenterait à madame Prévost. Mais il n'y eut pas de présentation.

Madame Prévost attendait les arrivants à la descente du train... L'enfant avait à peine eu le temps d'entrevoir un joli sourire d'aïeule, encadré de boucles

blanches, que déjà deux bras très doux l'avaient saisie, que déjà des baisers très maternels — oh ! des baisers qui avaient l'habitude ceux-là ! — s'étaient appuyés sur ses joues.

Alors, elle se mit à pleurer et, oubliant la phrase prête, elle ne put que balbutier tout bas, en suffoquant :

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ?  
Un mois plus tard, François de La Teillais vint faire à madame Prévost et à Sylvie sa dernière visite.

Il devait s'embarquer le surlendemain à Marseille.

Sylvie avait une violente migraine, il ne la vit qu'un très court instant, blême, les traits tirés, toute chancelante dans son peignoir de laine blanche.

— Oh ! vous n'auriez pas dû vous lever, s'écria-t-il j'aurais été vous dire adieu dans votre chambre... Vous êtes livide, ma pauvre petite... Je suis sûr que vous souffrez atrocement...

Sylvie le regarda.

— Je suis plus forte que vous ne croyez, mon tuteur, dit-elle. Mais vous avez raison, je souffre beaucoup... et je vais vous dire adieu tout de suite...

Elle tendit la main...  
Emu de la quitter, triste de la laisser malade, La Teillais l'attira à lui très tendrement et, à plusieurs reprises, baisa son front fiévreux.

— Au revoir, mon enfant chérie, fit-il, au revoir... aimez bien votre marraine... et n'oubliez pas votre tuteur qui pensera beaucoup à vous...

Elle fit de la tête un signe affirmatif, puis elle alla embrasser madame Prévost et s'échappa.

« Les petites femmes sont aussi ingrates que les grandes, pensait La Teillais, en remontant dans la voiture qui l'avait amené. Cette gentille Sylvie qui me témoignait une affection si franche n'a plus d'yeux ni de sourire que pour madame Prévost... Au moment de la séparation, j'étais plus impressionné qu'elle, ma parole d'honneur ! »

## DEUXIEME PARTIE

## I

«... La bonne nouvelle de votre retour m'enchantait ! Savez-vous bien, mon beau monsieur, que votre absence a duré plus de deux ans... que je suis vieille... et que Sylvie est jeune... qu'il serait temps de songer à l'avenir de votre pupille et que, depuis trois ou quatre mois que la petite personne « va dans le monde », ma prudence de marraine se sent en peine de votre sagesse de tuteur ? »

« Sylvette est fort gentille, elle plaît, je vous l'ai déjà dit ; puis on la devine riche, ce qui ne gêne jamais rien. Vous pensez bien qu'on lui fait la cour et qu'il y a des chances pour que les demandes en mariage ne lui manquent pas.

« Je viens de désespérer sans la moindre hésitation un charmant orphelin qui, ayant mangé au jeu et autrement, l'héritage de ses parents, se jurait prêt à être le modèle des maris, et un petit jeune homme doré sur tranches que son père désire marier, paraît-il, « pour l'empêcher de faire des sottises ». Mais, ma filleule a plus de deux soupirants et tous ne me semblent pas mériter ce dédain... Il y en a même un... Bref, j'ai des choses sérieuses à vous dire et vous voyez que votre présence ne sera pas trop.

« Dès le commencement de juin, nous profiterons, Sylvette et moi, de l'invitation de votre cousine, madame Gustave Morin, et nous n'y resterons guère qu'une huitaine. C'est donc rue Alfred-de-Vigny que nous attendrons le moment de nous embarquer pour Vilers et que nous aurons la joie de vous revoir, Sylvie s'en fait une fête ! Cependant, je dois vous avertir qu'elle parle autant de l'Alcyon et de votre voyage que de vous et de votre retour. Les gens qui sont tenus de naviger bourgeoisement « sur le paquebot de tout le monde » lui inspirent une profonde pitié... »

Le 5 juin, deux ou trois jours après son arrivée à Paris, François de La Teillais relut attentivement ce passage d'une longue lettre de madame Prévost qui lui avait été remise bien des jours auparavant à Chang-Haï où l'Alcyon avait fait escale et qui, par suite de quelques modifications apportées à ses projets, se trouvait être le seul message qu'il eût

exactement reçu de sa vieille amie, depuis son départ de Tokio.

— Elles sont au Vésinet et me croient encore en mer, pensa-t-il... Je passerai rue Alfred-de-Vigny ce soir, par acquit de conscience... Et demain, à l'heure du déjeuner, j'apparaîtrai chez les Morin sans être annoncé. Ce sera une vraie surprise... si les journaux ne m'ont pas trahi.

L'idée de cette surprise séduisait sa bonne humeur. Il se figurait la bienvenue expansive de ses cousins, la petite émotion de madame Prévost un peu saisie par la soudaineté du coup de théâtre, l'éclair bleu des yeux de Sylvette contente, et le brouhaha des voix gaies, des propos sans suite, des questions sans réponses, emplissant la véranda aux treillis fleuris de volubilis et tout bourdonnant d'abeilles...

Puis son regard, glissant à gauche de la feuille ouverte, retourna aux premières phrases qu'il avait parcourues, et la lueur d'un sourire caressa les longues moustaches fauves qui, jadis, dans la mémoire de Sylvie Régner, étaient restées liées au souvenir d'une poupée en robe de dentelle.

Eh ! mon Dieu, oui, madame Prévost avait raison ! Voici que le moment de marier Sylvette était venu... Sylvette aurait bientôt dix-huit ans !... Dix-huit ans ? Mais non... c'était bel et bien sa dix-neuvième année qu'elle finirait au mois de septembre.

— Allons, j'arrive à point pour jouer au sérieux mon rôle de tuteur ! se dit La Teillais amusé. Seulement il pourrait advenir que je fusse un Géronte grincheux... Car, le diable s'en mêlerait-il, je me suis bien juré de ne donner cette petite qu'à un homme parfait... ou près de l'être... Cela, je le dois à mon vieux ami.

Reposé, rafraîchi par ses ablutions matinales, il prit plaisir à mettre l'un des vêtements que, de Tokio, il avait commandé à son tailleur et à atteindre d'un savant tour de main, cette suprême perfection du noeud de cravate dont les gens maussades lui faisaient un grief. Il se sentait gaie, jeune, fort, délicieusement maître de sa vie. La course dans ses veines de son sang généreux et chaud lui était une volupté.

En quittant l'hôtel du quai d'Orsay où il avait déjeuné, retenu par le ministre, il enfila la rue Royale et flâna jusqu'à l'Opéra, les yeux grisés de cette incomparable vision de lumière, de joie et de beauté que lui rendaient soudain, dans la douceur de l'air, sous le clair soleil de France, le printemps, les fleurs, les femmes de Paris. De temps à autre, un ami rencontré au hasard de cette lente et délicieuse ballade, l'arrêtait, ou marchait auprès de lui pour s'ébaudir de son retour et le régaler d'une masse de petits potins politiques, mondains, artistiques ou autres, auxquels il s'étonnait de prendre un intérêt subtil.

Puis, au milieu de l'après-midi, le peintre Albert Janvier et sa jeune femme l'ayant attrapé au passage et enlevé dans leur voiture, il se trouva tout à coup transporté à Neuilly, chez la marquise de Miramon qui recevait gaïement et superbement comme d'habitude.

A l'intérieur de l'hôtel, dans le cadre clair du petit théâtre aux fraîches peintures d'éventails, on jouait du Mari-vaux, et l'on chantait du Grétry. Une représentation réglée par un sociétaire de la Comédie, composée par *Rose et Colas* et du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, était donnée, à laquelle tout invité de la marquise pouvait assister — n'avait pas été admis qui voulait à secourir les Martiniquais par ses blanches mains — en louant sa chaise un louis.

Debout, au bas du perron, François de La Teillais causait avec la femme d'un de ses amis, une jolie marchande de fleurs qui l'interrogeait sur les Japonaises, après lui avoir fait acheter et distribuer à la ronde tous les bouquets de l'éventaire enrubanné qu'elle portait en sautoir.

Et, tout en parlant à bâtons rompus des Japonaises, de leur manière de vivre, de s'habiller, d'être coquettes, tout en amusant de quelques mots de là-bas ses lèvres et les oreilles de son interlocutrice, il éprouvait une confuse joie à se savoir, à se voir très loin de ce Japon souriant et mystérieux, grotesque et raffiné, suave et brutal qui l'avait infiniment intéressé, qui même, par certains côtés, l'avait séduit, qui lui avait

donné des souvenirs précieux, des impressions rares et charmantes, de ce Japon où il comptait, où il espérait retourner, mais où, toujours, il était resté si complètement, si profondément un étranger.

Un moment, il s'échappa vers le théâtre pour entendre un acte de quelque chose.

On jouait le *Jeu de l'Amour et du Hasard*.

La pièce était déjà fort avancée. Lisette en ses atours de grande dame et Pasquin sous son habit brodé de gentilhomme étaient en scène, l'un confessant qu'il était le valet de Dorante, l'autre avouant qu'elle était la suivante de Sylvia.

Puis Lisette s'enfuit avec de grandes révérences folles, le vrai Dorante vint et, presque aussitôt, la vraie Sylvia, à qui Pasquin fit place.

— Comme elle est digne d'être aimée! soupira Dorante en apercevant la jeune fille.

Et, en même temps, avant d'avoir détaillé le visage de Sylvia, avant que Sylvia eût parlé, rien qu'à la voir entrer, à je ne sais quoi qui était de la grâce et de l'harmonie dans sa démarche, dans les plis miroitants de sa robe de taffetas rose, dans le port de sa petite tête sur un cou délicieux, un cou frêle, un peu long et très effilé, dans le reflet de son regard et l'expression de sa bouche, il se dit aussi que la remarque de Dorante se trouvait être, cette fois, singulièrement justifiée.

Cette Sylvia pouvait être pomponnée jusqu'à la mièvrerie sans avoir à craindre qu'on la confondît avec un bibelot de vitrine. Son joli costume avait une âme; il vivait, tout pénétré d'elle: c'était l'aile du papillon, la corolle de la fleur. Cette Sylvia était plus grande et plus élancée que Lisette, elle avait une taille très fine que le corsage busqué laissait souple, un très jeune visage de blonde que la perruque poudrée n'alourdisait pas et des yeux!... Il était possible qu'un coup de crayon eût noirci ses cils et ses sourcils; mais ces yeux d'un bleu frais et profond comme celui de l'eau, ces grands yeux allongés, ces yeux de charme, on n'avait pas pu les farder.

Et soudain François tressaillit. Il s'en fallut de peu qu'un cri ne lui échappât. Révait-il?... Non, il ne rêvait pas!... Ces yeux bleus, il les avait déjà vus... Et voici que Sylvia parlait avec la voix de Sylvie... de Sylvie Régnier!

## II

Sylvie!... Maintenant François la retrouvait toute, et, même, il s'étonnait de ne l'avoir pas aussitôt reconnue... Un moment, il avait été dérouté, par cette rencontre bizarre, inopinée chez madame de Miramon... Là était le secret de sa courte erreur.

Mais, comme, sans cesser d'être elle-même, elle s'était métamorphosée en femme, la fillette à la grosse natte blonde, au visage terne, aux mouvements gauches, qui baisait les fleurs du Clos-Belloy et pleurait avec un abandon si ingénu sur l'épaule de son tuteur!... François n'en revenait pas!

Ce n'était pas cependant qu'après deux ans et demi d'absence, il eût espéré la revoir telle qu'il l'avait quittée... Et d'ailleurs, les lettres de madame Prévost l'avaient renseigné. Par elles, il savait que Sylvette avait grandi, qu'elle s'était fortifiée, développée et que, sans trop d'indulgence on pouvait la juger charmante; il savait même qu'elle se montrait assez fière de la transformation et qu'elle s'était refusée à envoyer son portrait à Tokio, afin que son tuteur eût une "surprise"... Il savait encore que, dans le monde, les deux ans de deuil écoulés, Sylvette avait été très entourée, très recherchée... et que, sans doute, avant peu, le comte de La Teillais remplirait son dernier devoir de tuteur en conduisant à l'autel une très jeune épouse à laquelle il servirait de père... Puis, aux lettres de madame Prévost, Sylvette avait toujours ajouté quelques lignes ou quelques pages, et lignes ou pages écrites avec une élégance alerte, avaient permis à François de constater plus directement que l'intelligence de la jeune fille s'était épanouie comme son être physique, que son esprit s'était ouvert joyeusement et paré d'une culture plus délicate et plus complète.

Il s'était certes bien attendu à ce que sa vieille amie lui présentât, non plus

une fillette, mais une jeune fille et à ce que cette jeune fille fût aimable, plaisante... Vaguement, il avait imaginé une Sylvette nouvelle assez différente de l'autre... Mais la véritable Sylvette, celle qui venait de lui apparaître sous la basquine claire et la coiffe de dentelle d'une soubrrette de comédie, non, il ne l'avait pas prévue... il n'avait pas pu la prévoir... Rien dans les rapports fidèles de madame Prévost, rien dans les bavardages épistolaires de Sylvette elle-même, rien ne lui avait annoncé cette Sylvette-là!

La pièce finissait. On rappela trois fois les jeunes acteurs, puis, comme... le rideau tombé, La Teillais se frayait un passage dans la foule, au brouhaha des chaises remuées et des conversations reprises à voix haute, ses yeux rencontrèrent ceux de madame Prévost.

— Eh! grand Dieu, mon bon François, d'où sortez-vous? Et quand êtes-vous arrivé? s'écria la vieille dame, lorsque François l'eut rejointe près de la porte.

— Je suis arrivé ce matin, chère madame... *L'Alcyon* a mérité tous les éloges de Sylvette... puis j'ai renoncé au petit séjour que je désirais faire à terre pour visiter les ruines d'Angkor, c'est ce qui me permet de vous serrer la main une semaine plus tôt... Mais à votre tour, expliquez-moi?... Je suis ici par hasard... Je comptais passer ma journée de demain au Vésinet avec vous et les Morin...

— Les Morin sont à Vichy avec leurs trois garçons... M. Morin a eu des crises hépatiques et les médecins ont ordonné une cure... qui a tout naturellement changé nos projets... Alors, comme madame de Miramon a beaucoup insisté pour que Sylvie acceptât ce rôle... Elle l'a bien joué, n'est-ce pas?

— Si elle l'a bien joué? s'écria La Teillais gaiement. Mais, c'est une petite Bartet, que votre filleule, madame, si candide sans niaiserie, si fine sans préciosité, si tendre, sans qu'aucun mot de tendresse ne choque dans sa bouche virginale!... Au premier moment, je ne l'avais pas reconnue... Je comprends, ma foi, qu'on veuille vous la prendre... Ne pourrais-je pas la féliciter cette jeune étoile?

— Cette jeune étoile a dû regagner sa "loge" au premier étage... Venez... je vous dirai si elle reçoit... Vous at-elle vu?

— Non, non... J'étais tout au fond, perdu au milieu des chapeaux...

Ils circulaient avec quelque peine dans le cabaret Louis XV, qu'envahissait, pépiante et affairée, la foule des spectateurs las de silence et d'immobilité... Des groupes montaient du jardin... Toutes les petites tables étaient occupées... Il était presque impossible d'approcher du buffet.

— Voulez-vous que j'aie vous conquérir à la force du poignet une glace ou quelque chose de ce genre? demanda La Teillais.

— Oh! rien, grand merci!... quel monde!

A ce moment, il y eut un mouvement dans la cohue et, conduite par M. de Miramon, une grande jeune femme rousse apparut, traversant la salle, de la porte du vestibule à celle du jardin.

Son chapeau lourd de plumes, posé un peu de côté sur sa coiffure bouffante et crépelée d'où s'échappaient de longues boucles, sa robe de gaze rayée, son fichu vapoureux, toute sa mise d'un style délicieux et d'une tonalité harmonieuse reproduisait le costume que porte Mrs. Siddons dans le célèbre tableau de la *National Gallery*. C'était une admirable créature, belle d'une beauté un peu générale et plus représentative d'un type que d'une personnalité, mais complète et magnifique. L'éclatante perfection de ses traits, des lignes de son corps libre et onduleux dans l'étoffe molle, éblouissait comme le rutillement fauve de ses cheveux, comme la blancheur chaude de son teint que rehaussaient superbement le rouge ardent des lèvres sensuelles et le noir velouté de ses yeux ingénus.

En apercevant La Teillais, le portrait de Mrs. Siddons avait souri, puis il avait répondu par un signe amical au profond salut qui lui était adressé.

— Qui est cette belle personne? interrogea curieusement madame Prévost, lorsqu'elle eut atteint avec La Teillais, le vestibule de l'hôtel et le grand escalier qui montait au premier étage.

— La marquise Calini, madame.

— Une Italienne?

— Une Vénitienne... Mais c'est à Londres que je lui ai été présenté, il y a déjà longtemps, par sa soeur qui venait d'épouser lord Nevil.

— Et vous lui avez fait la cour, naturellement?

— Naturellement, madame... Nous lui faisons tous la cour à l'ambassade... Elle était la beauté de la saison...

— Je le conçois!... Une merveille, cette marquise!... Vous avez remarqué tout à l'heure le petit remous d'admiration qu'elle a soulevé?

— Et cependant, ce costume ne lui sied qu'à demi. Il l'étrique, il la diminue... En revanche, elle le dépoétise... La marquise Calini, voyez-vous, c'est une femme du XVIIe siècle... c'est un Titien, ce n'est pas un Gaisborough.

— Est-ce qu'il y a un marquis Calini?

— Il y en a eu un, oui... Il est mort...

Ce fut, m'a-t-on dit, un petit homme fade qui s'occupait de numismatique et paraissait être aussi embarrassé d'avoir épousé tant de beauté que d'autres le sont de posséder trop de richesse... Mais n'est-ce pas sur cette galerie que donne la "loge" de mademoiselle Sylvette?

— Précisément.

La Teillais s'était arrêté et prêtait l'oreille, ses yeux gais interrogeant madame Prévost.

— Oui, acquiesça celle-ci, répondant à la question muette, c'est bien la voix de Sylvette que vous entendez... Elle cause et rit avec mademoiselle de Venange, la gentille Lisette du *Jeu de l'Amour et du Hasard*... Attendez-moi un instant... tenez, ici...

Et la vieille dame désignait, au bout de la galerie, une pièce assez vaste et toute baignée de soleil dont les murs disparaissaient sous d'énormes armoires de bois laqué.

Le premier soin de Sylvette, en rentrant dans la chambre où elle s'était habillée, avait été d'ôter sa perruque poudrée. Debout devant la psyché, la tête légèrement rejetée en arrière, elle broyait et rebroyait avec un plaisir évident sa longue chevelure blonde qui voltigeait à la débânde et s'allumait d'éclairs d'or sous la rude caresse du crin — tandis qu'assise sur une chaise basse et tendant complaisamment sa mignonne jambe de poupée à la femme de chambre, mademoiselle de Venange, en jupon de dentelle, échangeait ses bas bleu-pâle contre des bas roses.

— Etes-vous contente de nous, madame? demanda Lisette, lorsque madame Prévost entra.

— Tout à fait, ma mignonne... Votre vieille amie s'est sentie très fière de vous... Et quel succès!

Sylvette avait couru à madame Prévost et l'avait prise par le cou. Le visage perdu dans l'enroulement de ses cheveux, elle se berçait, se câlinait sur l'épaule de sa marraine.

— On vous a fait des compliments, marraine?

— Beaucoup!... mais je gage bien que tu ne devineras pas de qui j'en ai le plus reçu!

Sylvette souriait entre les mèches blondes.

— De qui?... Oh! ce ne doit pas être difficile à deviner... de...

Un nom entr'ouvrait ses lèvres malicieuses.

— De M. de La Teillais, ton tuteur, acheva victorieusement madame Prévost. Sylvie eut un drôle de petit cri et, presque en même temps, elle se redressa, portant vivement à sa bouche son doigt où perlait une goutte de sang...

— Oh! je me suis piquée, fit-elle, c'est votre broche, marraine...

Elle était toute pâle.

— Ma pauvre petite! Tu t'es fait bien mal?

Mais, déjà rassérénée, Sylvie secouait la tête.

— Ce n'est rien... je suis douillette, vous savez. Alors, mon tuteur est arrivé?... Quelle surprise, marraine, quelle surprise!

François n'attendit pas longtemps au milieu des armoires de la marquise.

Il y eut un bruit de porte... Des pieds menus trottaient dans la galerie... et, comme François se retournait, Sylvette parut. Elle accourait telle que sa marraine l'avait trouvée, l'or doux de ses cheveux couvrant son peignoir rose.

— Comment! c'est vous, mon tuteur, c'est bien vous! disait-elle riieuse.

Et, affectueusement, d'un mouvement familier, du mouvement d'autrefois, elle tendait ses deux mains, elle tendait son front...

— Comment! c'est vous, ma pupille, c'est bien vous! répliqua François sur le même ton, en baisant ce front qui s'offrait...

Mais, au tout premier moment, le geste de la jeune fille, ce geste de l'ancienne Sylvette accompli par la nouvelle, l'avait surpris, déconcerté... Décidément, il lui fallait s'habituer à la métamorphose... Il n'était pas encore parvenu à retrouver la fille de son ami Gabriel, l'orpheline à laquelle il avait promis de servir de père, dans la jolie personne qui, l'instant d'avant, jouait la comédie avec tant de grâce ensorcelante et qui, maintenant, toute parfumée encore de la poudre de Marivaux, lui faisait cet accueil quasi filial...

Sans quitter les deux mains qu'il avait prises dans les siennes, il regardait Sylvette:

— Oui, c'est bien vous! répéta-t-il... Etes-vous contente de revoir votre tuteur?

— Oh! très contente, certainement!

Elle parlait gentiment, un peu comme si elle l'avait rencontré la veille...

Il souriait:

— Vous avez beaucoup changé, Sylvette!

— J'ai grandi, n'est-ce pas?... Moi qui avais si peur de rester petite!

— Vous avez grandi, oui... Et puis, il faut bien que je vous l'apprenne, si, par grand hasard, vous l'ignoriez encore... Vous êtes devenue très jolie, ma chère pupille...

— Très jolie, non... je ne serai jamais très jolie; seulement, j'étais laide... C'était dommage!... Alors, la nature et moi, nous avons fait ce que nous avons pu.

— Ne me la rendez pas orgueilleuse, s'il vous plaît! recommanda madame Prévost qui s'était approchée.

— Oh! si je devais être orgueilleuse, parce qu'on me fait des compliments... fit modestement Sylvette avec une mine qui en disait long.

— Il y a déjà quelque temps que vous le seriez, pas vrai? acheva La Teillais... Oh! Sylvette, Sylvette... Comme nous voilà loin de la pension Decharme!... Dites-moi, retrouverai-je encore en vous quelque chose de la petite Sylvie de jadis?

— Mais oui, peut-être, mon tuteur... eu cherchant bien!

— Je chercherai donc, ma chère... car, en vérité, j'ai jamais cette petite Sylvie.

— J'espère que vous aimerez la grande aussi!

Elle riait, toute rose, ses cils noirs voilant la rouerie voulue et si douce de ses yeux...

A chaque mouvement de sa tête espiègle, ses cheveux accrochaient un rayon de soleil. Très longs, très épais, longs comme les cheveux d'une princesse de légende, ils l'enveloppaient d'un flot souple et chatoyant qui roulait bien bas vers l'ourlet de sa robe; leur joyeuse liberté semblait rire, à cette heure, du souvenir de la natte sévère qui les avait emprisonnés au temps de la pension Decharme... Ils avaient changé, eux aussi! François ne leur connaissait pas ces tons chauds qui jouaient avec la lumière.

— Savez-vous, ma chère enfant, que vous avez les cheveux de Mélisande... avec les yeux de Sylvia? reprit-il plaisamment.

— Et l'âme de qui, mon tuteur?... L'âme d'une fille de Maeterlinck, née pour s'abandonner à la force mystérieuse des choses... ou l'âme d'une fille de Marivaux toujours assez disposée à... comment dirai-je?... à donner un petit coup de pouce au destin?...

— L'âme de qui!... Voilà précisément ce qui m'embarasse!

— Eh bien! alors, mon tuteur, figurez-vous une âme... panachée... quelque chose de composite qui tienne le milieu entre l'école du petit coup de pouce et celle de l'abandon à la force aveugle... Mais il faut que j'aie m'habiller... Donnez-moi vite des nouvelles de *l'Alcyon*? Où est-il? et comment s'est-il comporté, mon bel ami *l'Alcyon*?

— *L'Alcyon* est encore à Antibes... où j'ai débarqué incognito... Il a tenu ce qu'il promettait; c'est une admirable et précieuse petite machine...

—Et puis, il a des voiles de soie blanche... et des cordages d'argent... et, lorsqu'il passe, la mer se calme, les petites vagues se font douces, douces et toutes bleues... ne dites pas non!

La voix et les yeux de Sylvette se faisaient doux, doux comme les petites vagues... C'était la voix d'autrefois, c'étaient les yeux épris de rêve qui se souvenaient... François se souvint aussi.

—C'est vrai, répliqua-t-il souriant, la mer est toujours calme et bleue où l'*Alcyon* passa... Je vous le prêterai pour votre voyage de noces...

## III

Un moment plus tard, en quittant la marquise Calini qu'il venait de conduire à sa voiture, après une jolie promenade causée dans le jardin, déjà moins encombé, moins bruyant aux approches du soir, François chercha des yeux sa pupille et l'aperçut près du Temple de Flore.

Des jeunes gens l'entouraient, empressés, la complimentant sans doute de son succès de tout à l'heure. Vêtue de mousseline et coiffée de roses, elle s'appuyait légèrement au fût grêle d'une colonnette et, souriante, la tête un peu penchée, pour écouter ou pour répondre, ses longs cils voilant ou découvrant tour à tour le bleu de son regard, elle semblait prendre plaisir aux paroles qui lui étaient dites et à celle qu'elle disait.

François pensa qu'elle avait en sa pose très simple la grâce d'une Hébé que Watteau eût peinte...

Et la Sylvette du Clos-Belloy se faisait toujours plus lointaine, là-bas dans la brume grise des souvenirs...

—Votre filleule m'a tout l'air d'être une petite coquette, déclarait-il en offrant une chaise à madame Prévost qui venait de se détacher d'un groupe féminin et exprimait le désir de ne point trop s'éloigner de la jeune fille.

—Coquette, Sylvie? oui et non, répliqua la vieille dame en souriant de ce sourire fin qui seyait à sa blanche coiffure de marquise. Je crois bien que ses yeux sont de ceux qui semblent avoir été créés pour enjôler le prochain... sans trop y songer, comme l'oiseau chante...

Je crois aussi qu'elle aime à plaire... Lui jette la première pierre qui pourra! Mais sa coquetterie, si coquetterie il y a, est un peu dédaigneuse... et en quelque sorte, distante... Mademoiselle Sylvette ne recherche pas d'admiration... elle la permet... de très haut et accueille les hommages de ces messieurs comme choses dues... avec l'attitude et le ton d'une petite princesse...

—C'est très gentil, approuva La Teillais. Elle sait son métier de femme sans l'avoir appris... Et que pensent "ces messieurs" de cette attitude?

—Ce que vous en pensez vous-même... que c'est très gentil...

—"Ces messieurs," ça veut dire?

—Ça veut dire un certain nombre de jeunes gens qui ne fuient pas les salons où je conduis Sylvie... et dont quelques-uns ne cachent point qu'ils seraient charmés de devenir votre... notre gendre, mon cher François.

—Le beau Dorante, par exemple?

—Robert de Gertal, oui, certes... mais c'est un gamin, il n'a pas vingt et un ans...

—Ce grand brun à la barbe pointue, alors? regardez, celui qui parle en ce moment... Il a l'air d'avoir avalé la canne de son grand-père et de s'être consacré, corps et âme, à la tâche ingrate de la digérer... Comment l'appellez-vous?

—Gaston Berthier... un des vainqueurs de Paris-Vienne, s'il vous plaît!

—Si c'est là sa position sociale, je l'en félicite cordialement... Et il aspire à la main de ma pupille, ce vainqueur?

—Il aspire à la main de votre pupille, oui... ce qui ne veut pas dire, je vous prie de le croire, que j'encourage ses aspirations... Pour rien au monde, je ne donnerais Sylvette à un oisif — fût-il président de la Jeunesse automobiliste de France!

—J'en suis convaincu, madame... Et j'espère que vous ne la donneriez pas non plus à Fernand Rivière, l'auteur dramatique que j'aperçois aussi parmi les admirateurs de Sylvie... à côté de l'aveur de canne... et de cet autre jeune homme... blond celui-là... blond à vous faire mal au cœur!... Je le connais, Rivière, vous savez... il a infiniment de

talent, mais c'est un fêtard, un blasé égoïste jusqu'au cynisme...

—Oh! Rivière ne songe guère à se marier. Il flirte sans but, par amour de l'art, avec toutes les jeunes filles qui lui plaisent... c'est-à-dire avec toutes celles qui possèdent une jolie cervelle en même temps qu'un joli minois... Sylvie est du nombre, voilà tout... et ne s'en montre pas plus fière, je puis vous l'assurer!

La Teillais continuait à observer le groupe que les quatre jeunes gens formaient près du petit temple, un peu au-dessous de Sylvette qui souriait toujours, fine, blanche et fleurie dans l'encadrement des colonnettes.

—Je cherche l'heureux élu, reprit-il. Il y en a un, si j'ai bien compris votre lettre?

—Non, répondit madame Prévost en baissant la voix, il n'y a pas d'heureux élu, mon cher François, il y a un élu possible... je n'ose même pas dire probable... Vous le chercheriez en vain, d'ailleurs... Il n'est pas ici... ce n'est pas un coureur de fixe *o'clock*... ou de vente de charité. Mais, tenez, voici la tante de mon favori, madame Rodolphe Brémontier... vous la connaissez, je pense?...

—De vue seulement... Alors, c'est du petit Brémontier, le fils du constructeur de machines, que vous voulez parler?

—Oui, c'est de Marcel Brémontier... un charmant garçon qui aime Sylvette... et qui la mérite. Madame Brémontier vient de notre côté. Je vais vous présenter... Non? Cela vous ennuie?

La Teillais n'avait pas interdit à sa physionomie d'être expressive.

—Oui, chère madame, avoua-t-il avec une sorte de naïveté, cela m'ennuierait terriblement... Je suis assez las des présentations, aujourd'hui... Et puis celle-ci serait un peu brusque, étant données les circonstances. Je vous laisse... Pourrais-je vous voir demain, rue Alfred-de-Vigny? Cette rencontre au milieu d'une fête est absurde... Nous n'avons causé qu'à bâtons rompus... Serez-vous rentrée vers la fin de la journée?

—Demain? Certainement... Venez dîner, si vous êtes libre?

—Je le serai. Vous êtes la plus charmante des amies. Au revoir!

Il s'éloigna, remonta l'allée et gagna les abords du temple de Flore.

—Ah! mon tuteur, je vous croyais parti, remarqua Sylvie avec son plus gentil sourire.

—Je causais avec votre marraine... à quelques pas d'ici... mais vous étiez très absorbée, repartit-il, en souriant aussi.

Gaiement, la jeune fille expliqua:

—Monsieur Rivière m'offrait de créer un rôle dans sa prochaine pièce... un rôle écrit pour la Divine! rien que cela! Et je lui promettais d'y songer... si, cette pièce vaut le *Bluff*... que je n'ai pas encore vu d'ailleurs, parce que j'attends la version pour la jeunesse...

Puis, avec une aisance gracieuse, elle présenta:

—Monsieur Fernand Rivière... Monsieur Berthier... Monsieur Rochet... Monsieur Robert de Gertal... le comte de La Teillais, mon tuteur.

Tout de suite, Fernand Rivière s'était avancé, rappelant qu'il avait quelquefois rencontré M. de La Teillais, dans le salon d'un homme de lettres, leur ami commun, puis au foyer de la Comédie-Française.

—Je suis comme ma pupille, monsieur, je n'ai pas vu le *Bluff*... Tokio est vraiment un peu loin du Vaudeville, les soirs de premières dans la *Revue de Paris*. C'est très fort et très charmant... Je ne crois pas qu'il soit possible de synthétiser dans une satire plus juste et plus fine, les travers et les tares du monde où nous avons le bonheur de vivre... On vous trouve méchant... vous avez du moins la méchanceté profonde et jolie...

Le *Bluff*, c'était la dernière pièce de Fernand Rivière. Jouée au commencement de l'hiver, elle avait gardé l'affiche jusqu'à la clôture annuelle et, du jeune écrivain qui, jusque-là, n'avait été apprécié que de quelques lettrés, habitués curieux des théâtres à côté, elle avait fait un auteur en vogue, l'auteur en vogue, l'auteur-fétiche, celui dont les directeurs s'arrachaient les pièces pour la saison prochaine.

On s'occupa du *Bluff*; puis, Rivière parti, la conversation prit un autre cours. Sylvette ne s'y mêlait plus guère. Instinctivement et, d'un commun accord, les trois jeunes gens en faisaient les hon-

neurs à La Teillais. Il était, sous son double aspect de haut fonctionnaire influent et de tuteur de mademoiselle Régnier, d'homme à ménager, voire même à séduire. On sollicitait ses paroles avec avidité, on les écoutait avec déférence. Vaguement agacé, il compara cette conversation qu'il dirigeait bien involontairement et que l'appellation sans cesse répétée de "Monsieur le ministre" empesait de je ne sais quelle raideur officielle, à la causerie que, tout à l'heure, de loin, voyant sans entendre, il avait suivie et qui, tout illuminée des sourires de Sylvette, semblait s'égrener en mots gais, si jeune, si légère, si facile...

Les répliques traînaient, il les laissa tomber. Alors, il y eut un échange d'amabilités empressées et de poignées de main, une manœuvre générale de chapeaux, et François se trouva seul près du temple de Flore avec la petite prêtresse blanche.

—Où est marraine? demanda-t-elle en s'avancant un peu.

—Là-bas, à gauche de la Ferme, assise à côté de madame Brémontier... Comme le jardin s'est dépeuplé depuis un moment! On part et la foule ne se renouvelle plus.

—Oh! il y a encore beaucoup de monde dans les salons. Entendez-vous l'orchestre... madame de Miramon avait promis un tour de valse pour finir.

—Et vous êtes ici? Quel crime de jeunesse! Voulez-vous que nous le dansions, ce tour de valse? fit spontanément La Teillais.

La jeune fille était devenue un peu plus rose.

—Vous allez vous moquer de moi, dit-elle. Je ne danse jamais. Au bal, je me promène... et je cause... On le sait... je passe pour une originale...

François se souvint.

—C'est vrai, dit-il, madame Prévost m'a écrit quelque chose de cela quand vous avez commencé à aller dans le monde... Mais j'avais cru à une timidité de débutante...

—Oh! ce n'était pas de la timidité... je n'ai jamais été timide, reprit tranquillement Sylvie... Je suis une sauvage, voilà... la sauvage que vous avez connue jadis... et — c'est plus fort que moi — je ne puis admettre que, parce qu'une maîtresse de maison a déclaré qu'on danserait et parce qu'on joue de la musique sur un certain rythme, un tas de jeunes gens se trouvent tout à coup le droit de me prendre dans leurs bras... C'est une chose qui me paraît tellement absurde et tellement révoltante... Alors, je ne danse pas.

La Teillais la regardait en souriant, un peu étonné, un peu charmé aussi, comme autrefois au Clos-Belloy, quand elle lui contait ingénument les chimères dont sa tête était pleine.

—Et le plus bizarre, avoua-t-il, c'est qu'en somme vous avez raison, petite Sylvette... et bien plus encore que vous ne croyez... et que c'est votre révolte qui est logique... et la condescendance générale qui est extravagante... Oui, vous avez raison... seulement peu de personnes en conviendraient, tant est grande et indiscutée la puissance de cette phrase banale: "Cela se fait"... Et j'ai été le premier à me montrer assez ahuri de vos opinions... révolutionnaires... Pendant quelques secondes, Sylvie fixa le gazon, puis ses yeux se relevèrent sur François et, très doucement, elle reprit:

—Si vous vouliez, mon tuteur, nous pourrions bien danser tout de même... parce que, vous comprenez, avec vous, ça ne compte pas...

Il s'inclina.

—Le privilège me flatte, dit-il.

—Alors, attendez-moi un moment... il faut que marraine sache que je vais dans la salle de danse...

Bientôt, elle revint.

—Je crains d'être une valseuse pitoyable, déclara-t-elle.

—Mais non... certaines femmes dansent par don, par grâce d'état... Votre démarche, vos mouvements ont un rythme qui s'adaptera tout naturellement à celui de la valse... Vous verrez.

—Je le voudrais... Songez donc! Je n'ai jamais dansé depuis la pension Decharme... Mon meilleur danseur, c'était Jacqueline Lecoutellier. Nos pas s'accordaient aussi bien que nos caractères s'accordaient mal... Elle s'est mariée l'hiver dernier, Jacqueline... Elle a épousé le sous-préfet de Segré... Vous le saviez?

—Oui, Lecoutellier m'a annoncé l'événement.

—Il paraît qu'elle est ravissante, Jacqueline... encore plus jolie qu'autrefois.

—Eh bien! il me semble que vous n'avez rien à lui envier... à moins que ce ne soit le plaisir d'être sous-préfète.

—Oh! je ne lui envie plus rien... Mais, ne vous moquez pas d'elle, mon tuteur... Elle a eu... comment dirais-je? un petit sentiment tendre pour vous... oui, oui... Ça lui a passé... ces amours de petites filles, ça passe! Mais il y a eu un moment... Elle avait beau dire que vous ne comptiez plus pour un jeune homme...

—Ah au moins, je le saurai que je ne compte plus! se dit La Teillais.

Et soudain — ce fut une de ces impressions brusques, si involontaires qu'elles nous semblent presque venir d'un autre cerveau et traverser le nôtre, follement, comme un oiseau égaré — il eut un mauvais désir de prouver qu'il comptait encore, aux dix-huit ans, un peu cruels, de cette joyeuse impertinence. Puis, cette pensée lui fit honte. Et, très paisiblement, très paternellement, il enlaça la jeune fille, l'entraînant au chant d'une valse autour du salon où voltigeaient des plis vaporeux de robes claires.

Il ne s'était pas trompée, Sylvette pouvait danser sans savoir danser. Ce n'étaient pas seulement ses pieds fins, légers qui semblaient faits pour dessiner la valse, c'était tout son corps mince et harmonieux qui en devait réaliser la grâce particulière et, tout ensemble l'élégance aisée et le charme languide.

—Vous voyez... vous dansez à merveille, approuva-t-il sans s'arrêter.

Elle murmura:

—Ce n'est pas moi qui danse, c'est vous qui m'emportez... Il me semble que je ne touche pas terre...

Il ne voyait d'elle que ses cheveux moussus, frissonnants, délivrés pour l'instant de leur capeline fleurie, un coin de profil perdu et la ligne délicieuse, légèrement inclinée à gauche, de son petit cou mince... Pourtant, il la devinait vibrante, un peu grisée par le vertige nouveau. Et il trouvait une douceur de triomphe, étrange, complexe, assez confuse à se dire que Sylvette valsait pour la première fois et qu'elle valsait avec lui; qu'avant le sien aucun bras d'homme n'avait entouré cette taille frêle qui s'assouplissait dans l'abandon de la danse, et qu'il n'avait été permis à personne de respirer ainsi de tout près, le subtil parfum blond dont il avait les lèvres imprégnées.

Mais tout à coup, brusquement, elle ballutia:

—Je suis tout étourdie.

Et voyant qu'elle avait pâli, La Teillais la conduisit hors de la salle surchauffée, vers la véranda, déserte à cette heure.

Quand, la soulevant dans ses bras, il la déposa sur les coussins de la chaise longue d'osier, elle avait perdu connaissance.

Elle était plus blanche encore, blanche jusqu'aux lèvres... Ses mains se glaçaient...

Il redoutait de la quitter pour aller chercher madame Prévost et, cependant, sans qu'il sût trop pourquoi l'idée d'avoir recours à une aide étrangère lui était odieuse... Il eut un moment un peu affolé... Puis presque aussitôt, et comme penché sur elle, il lui faisait respirer un flacon de sels, la jeune fille ouvrit les yeux; alors la pâleur liliale de son visage tiré disparut sous un flot rose et, tout de suite, elle se redressa, arrangeant sa robe et laissant couler ses pieds à terre pour se retrouver assise...

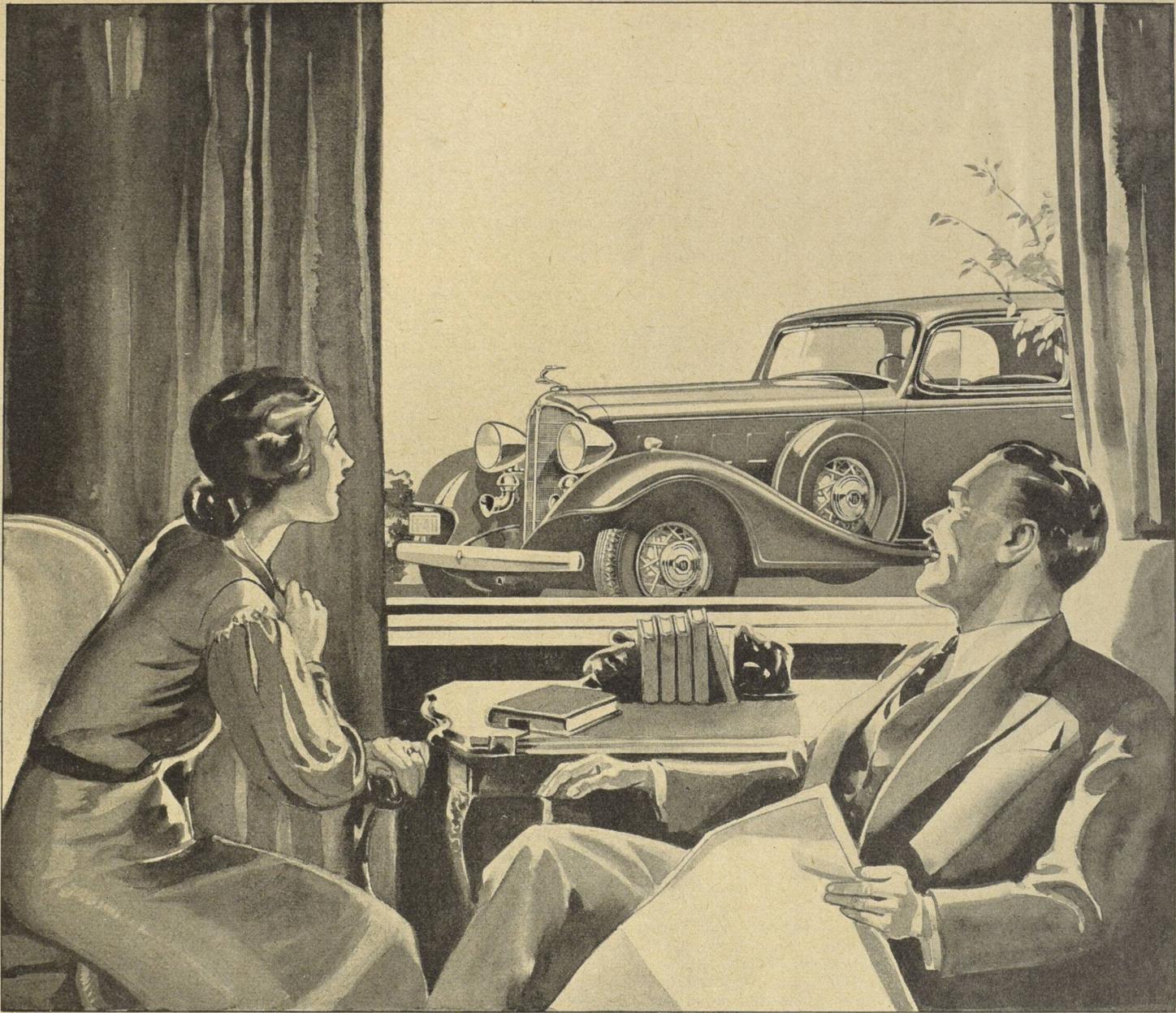
—Vous êtes mieux, ma pauvre enfant? questionna La Teillais la voix anxieuse.

Machinalement, les deux mains de Sylvette se levaient le long de sa tête pour réparer le désordre de ses cheveux.

—Beaucoup mieux... Je vous demande pardon, mon tuteur... C'est le manque d'habitude, vous voyez...

—Mais, c'est moi qui vous demande pardon, protesta La Teillais désolé... J'aurais dû...

—Vous n'avez aucun reproche à vous adresser... Il faisait chaud... et de tourner ainsi m'a ébloui!... Puis, j'étais encore un peu ébranlée... J'ai été très émue, très bouleversée aujourd'hui... Vous comprenez, je n'avais encore jamais joué la comédie... C'est effrayant... et si difficile! Bien plus difficile que je ne croyais!... Mais me voilà remise!...



“Qui aurait cru qu’il pouvait se produire de tels perfectionnements en quatre ans?”

“Oui, mais combien il s’est passé d’événements depuis l’achat de notre dernier auto!”

Naturellement, ce qui compte surtout, dans le McLaughlin-Buick, c’est le fait qu’il est capable de donner des milles plus nombreux et meilleurs. C’est le fruit de *vingt-cinq* années de perfectionnement. Mais il est tout de même étonnant de voir combien plus agréable est l’automobilisme McLaughlin-Buick aujourd’hui—grâce à de nouveaux perfectionnements ultra-modernes!

Prenons la Ventilation Fisher Sans Courant d’Air, par exemple. L’an dernier, elle n’était encore qu’un rêve dans l’idée de quelques ingénieurs prévoyants. Aujourd’hui elle constitue la réalisation de la plus grande amélioration de confort depuis dix ans—offrant à chaque passager la ventilation qu’il désire, sans exposer les autres à des courants d’air! Des carrosseries plus spacieuses—moins hautes—des amortisseurs *automatiques*

—le cadre en X—qui dans le McLaughlin-Buick actuel vous donnent aujourd’hui le confort de demain! Le changement Syncro-Mesh à Deuxième Vitesse Silencieuse—l’embrayage automatique—le bouton de démarrage sur le panneau d’instruments—le pare-brise en Vitre de Sécurité—sont des caractéristiques modernes qui rendent la conduite du nouveau McLaughlin-Buick plus simple et plus sûre! Grâce à la nouvelle beauté du style Wind-Stream—dont les lignes fuyantes se fondent harmonieusement—à l’élégance des articles de luxe et de commodité—à toutes ces choses en vogue, vous éprouvez une fierté particulière à posséder un de ces autos.

Examinez et conduisez le nouveau McLaughlin-Buick. C’est le seul moyen que vous ayez d’apprécier le fameux automobile que McLaughlin-Buick vous offre pour 1933!

## McLAUGHLIN-BUICK HUIT

*vous donne des milles plus nombreux*



—Vous en êtes sûre ?

—Très sûre !

Elle souriait.

—Ce qui m'aurait ennuyée, c'eût été d'attirer l'attention... Quand j'ai senti—oh! dans la vague tout à fait— que vous m'emmeniez, doucement, sans rien dire, j'ai été contente!

Elle parlait gaiement, paisiblement, à peine un peu plus pâle que tout à l'heure, quand elle dansait.

—Voulez-vous me reconduire maintenant? demanda-t-elle... Je voudrais rentrer, je suis fatiguée...

Elle se leva, puis, tandis que La Teillais prenait son bras et le passait sous le sien:

—Ne dites rien de tout cela à marraine, pria-t-elle. Elle s'effraya facilement... Alors, comme c'est fini...

Les yeux de François l'enveloppaient, inquiets.

—Vous ne vous sentez pas malade? insistait-il. Vous me le jurez?

Elle secoua la tête, souriante, les cils un peu baissés et portant son regard sur celui de La Teillais:

—Je ne me sens pas malade... je me sens bien... au contraire... très bien... Je vous le jure, mon bon tuteur, dit-elle.

#### IV

François fut reçu dans le petit salon que madame Prévost appelait son cabinet de travail, parce qu'elle y faisait sa correspondance et ses comptes sur un joli bureau de bois de rose et parce qu'elle y serrait ses livres dans une bibliothèque d'acajou à baguettes d'or. Elle n'y pouvait guère lever les yeux sans que son regard rencontrât un mur ou sur la tablette de quelque meuble, la vision mélancolique et gracieuse d'un portrait de sa fille, portrait d'adolescente, de fillette ou de tout petit enfant. Elle y avait réuni ses bibelots préférés, ceux auxquels elle attachait une pensée plus intime ou plus douce. C'était là qu'elle aimait à vivre ses heures de solitudes et à s'entretenir avec les amis qui lui étaient chers. On y trouvait des fleurs fraîches en toute saison et un accueil enjoué.

Madame Prévost avait le culte du passé sans avoir le mépris du présent. Les larmes qu'elle avait versées n'avaient pas terni ses yeux qui savaient encore sourire et elle prenait grand soin de poudrer d'une veloutine parfumée ses cheveux encore beaux que, vingt-cinq ans auparavant, le chagrin avait blanchis. Elle n'avait pas voulu être consolée à l'heure où les consolations et les consolateurs ne lui eussent pas manqué, mais, cruellement blessée par la mort qui lui avait arraché ce qu'elle chérissait le plus, son mari, puis, surtout — car elle s'était toujours senti plus mère que femme — sa fille, elle ne s'en était pas prise à la vie de son malheur. Et même elle s'était efforcée de trouver encore quelque jouissance à vivre.

L'idée d'adopter un enfant lui avait toujours répugné. Il lui eût semblé rien qu'en l'envoyant comme réalisable, trahir le souvenir de sa fille.

Cependant, quand François de La Teillais, devenu un peu par la force des choses, le tuteur de Sylvie Régner, lui avait demandé son aide, elle n'avait pas hésité à accepter la mission qu'on lui offrait et à se charger de cette fillette qui n'avait plus de père et que la famille de sa mère reniait.

Aux récits de François, sa pitié s'était attendrie, son imagination s'était enchantée.

Ce que la volonté de rester fidèle à la mémoire de sa fille lui avait interdit de chercher, le désir de remplir un devoir qui la séduisait le lui donna. Et, dans sa vie dépourvue où il n'y avait plus que des amitiés, Sylvie mit quelque chose de plus intime, de plus délicat et de plus doux, une tendresse.

Quand, au reçu d'une lettre de l'orpheline qui chérissait sa marraine avec tout l'enthousiasme de sa nature aimante, François de La Teillais écrivait à madame Prévost et lui parlait de gratitude, celle-ci répondait, comme les bonnes gens: "C'est moi qui vous remercie."

Maintenant un portrait de Sylvie en robe blanche, une aquarelle, jetait sa note de fraîcheur toute neuve au milieu des images pâlies du cabinet de travail.

Avant de s'asseoir, François s'était arrêté devant le léger chevalet.

—J'ai tenu à conserver ce souvenir de la première robe de bal de Sylvette, fit madame Prévost.

—Un souvenir délicieux, approuva M. de La Teillais.

Puis, quittant des yeux l'aquarelle où il venait de lire la signature de Louise Breslau, il ajouta:

—Elle est charmante, ma pupille, vous savez, madame?

—Je sais, acquiesça-t-elle.

Et très doucement, très maternellement elle souriait.

—Elle est charmante, dans la véritable acception du mot devenu banal... c'est-à-dire qu'elle charme... Mes lettres vous l'avaient annoncé, mon cher La Teillais... Mais asseyez-vous donc... Nous avons un bon moment pour causer en tête à tête... Sylvette est au Bois avec madame et mademoiselle de Venange.

Etait-elle remise de ses émotions de comédienne?

—Tout à fait... Mais, je crois, ma foi, que le succès lui a un peu tourné la tête... Ce matin quand je suis entrée dans sa chambre, elle m'a dit: "Marraine, est-ce que vous trouvez que je suis jolie?... Beaucoup de gens me trouvent jolie... et j'en suis heureuse, si heureuse!" Ses yeux brillaient comme des diamants bleus!... Vous avez pu la faire danser, vous?

—Oui, avec moi... parce que je ne compte pas! C'est du moins, ce qu'elle m'a déclaré...

—Vous devriez bien obtenir qu'elle consentit à danser aussi un peu avec ceux qui comptent...

—Pourquoi?

—Parce que c'est tout de même une petite originalité un peu grosse pour une jeune fille qui va au bal que de répondre, ou à peu près, quand on l'invite à danser: "Non, merci, monsieur, ça m'ennuie..." Votre pupille mériterait vraiment que chacun se donnât le mot pour la laisser dans son coin de fillette bien sage... Mais elle prétend que les jeunes gens n'aiment plus danser... Et il est de fait qu'elle les a habitués à se contenter des causeries avec accompagnement de valse, qu'elle daigne leur accorder...

—Alors, à quoi bon la contrarier?... Les jeunes filles dansent... c'est une chose convenue... et il serait absurde d'interdire à sa fille de danser... Je le sais aussi bien que vous... mais vous savez aussi bien que... mettons presque aussi bien que moi, si vous voulez, chère madame, qu'il n'y a pas de jeu innocent et permis qui soit précisément moins innocent que la danse... que la valse et ses dérivés... Sylvette le pressent peut-être, par un secret instinct de sa jolie pureté de sensitive... Laissons-la donc agir à sa guise... Et tant pis pour qui rirait!... Je vois très bien d'ailleurs que cette petite fille m'amènera souvent à défendre ses caprices... J'aurais été un détestable éducateur! C'est pourquoi je vous ai suppliée de me prêter votre concours... Et comme je m'en félicite aujourd'hui!

—Il est certain, concéda madame Prévost, que si mes mérites d'éducatrice ont contribué à faire de Sylvette ce qu'elle est, j'ai droit à vos compliments... Mais dans la bonne terre, les belles fleurs poussent toutes seules... C'est le vent qui les sème, la pluie qui les arrose et le soleil qui les épanouit; le rôle du jardinier se réduit en vérité à peu de chose...

—Dites-moi, mon excellente amie, fit plus sérieusement le jeune ministre, comment vous remerciez-vous de tout ce que vous avez fait pour la fille de mon pauvre Gabriel, de tout le bonheur que vous lui avez donné... de l'absolue sécurité que je vous ai due moi-même?

La marraine de Sylvie secoua la tête en souriant légèrement, puis, de vive voix, elle répéta ce qu'elle avait écrit si souvent:

"Ne me remerciez pas..."

—Elle et moi, nous nous sommes aimées, mon bon François, voilà tout le miracle!

Et soudain, levant les yeux sur sa vieille amie, François demanda:

—Parlez-moi de ce Marcel Brémontier... Je ne sais rien de lui...

Madame Prévost ne craignait pas la question... au contraire.

Quand, l'hiver dernier, aux soirées hebdomadaires d'une de ses amies, madame Rodolphe Brémontier, elle avait cru comprendre, peu à peu, que le neveu de la maîtresse de la maison, ce Marcel Brémontier si supérieur par le caractère et l'intelligence aux jeunes gens de son entourage, s'éprenait de Sylvie, elle s'était vaguement sentie délivrée

d'un souci très lourd... et elle avait admiré les voies de la Providence.

—Je vous en dirai beaucoup en peu de mots, mon cher François, répliqua-t-elle. Je juge en mère... Et vous m'avouerez que, de nos jours, les hommes de qui une mère tendre et clairvoyante peut penser: "Voici le mari que je souhaiterais à ma fille..." ne courent point les salons... Eh bien, mon ami, si j'avais une fille, je serais très heureuse de la marier à Marcel Brémontier... C'est un être exquis, d'une beauté, d'une droiture et aussi d'une intelligence rares...

—Il a fait des études?

—De très brillantes études, complétées par plusieurs stages à l'étranger... Il est sorti troisième ou quatrième de l'École Centrale...

—Quel âge a-t-il?

—Vingt-huit ans... Dix ans de plus que Sylvie... Juste ce qu'il faut... Je n'aurais pas voulu que ma filleule épousât un tout jeune homme...

—Je crois, en somme, l'avoir rencontré chez les Mauriceau, ce garçon, reprit La Teillais après un moment de réflexion... Voyons, il est grand, assez brun?

—Oui.

—Pas très élégant?

—Mais si, plutôt élégant... D'une élégance tranquille et robuste d'homme bien portant et bien équilibré... Ajoutez à cela un visage énergique et franc avec des yeux un peu graves qui peuvent être très doux... Un sympathique, vous verrez... Je ne vous parle pas de sa position de fortune...

—Oh! je sais qu'elle est superbe... Les Brémontier sont riches et continueront à s'enrichir... Leurs ateliers ont une réputation européenne... Marcel Brémontier y fera comme ingénieur son apprentissage de patron et prendra dans quelques années la tête de la maison... Mais la question d'argent est secondaire...

—Il peut arriver que la question d'argent soit secondaire, mais elle n'est jamais négligeable, mon cher François... Et il ne me déplairait pas, je vous l'avoue, de marier Sylvie à un homme qui serait beaucoup plus riche qu'elle.

—Vous avez raison... C'est une espèce de garantie, concéda La Teillais.

Un moment, il se tut, puis il reprit: —Vous m'avez dit hier que Marcel Brémontier n'était encore à vos yeux qu'un élu possible... Croyez-vous que Sylvie l'aime... ou soit prête à l'aimer?

Madame Prévost hésita:

—Je ne sais, dit-elle... Avec Marcel Brémontier, je ne l'ai jamais vue coquette. Son attitude est très réservée, ses façons un peu froides même et bien différentes de celles qui vous amusaient hier, quand vous observiez le quatuor Berthier, Rochet, Gertal, Rivière... Mais...

Mais?

—Mais Sylvette est un étrange enfant... Je vous ai dit combien je l'aime... Nous vivons de la même vie... Néanmoins, je sens que quelque chose d'elle m'échappe... Je sens qu'il y a des recoins de son cœur où je n'ai pas encore pénétré... On peut dire, que, sans être isolée, Sylvie a toujours vécu seule... Absorbé par son chagrin, puis, par son travail, monsieur Régner, vous me l'avez dit vous-même, l'aimait en rêveur, sans se plaire à l'écouter, à la regarder vivre, sans solliciter d'elle cette confiance précieuse qui crée un si puissant lien d'âmes entre les parents et les enfants... Et ce n'était ni Marie-Josèphe, bien dévouée, mais si simple, si bornée, ni mademoiselle Decharme, qui eussent pu remplacer la mère disparue... Où la pauvre petite aurait-elle pris l'habitude de laisser parler son esprit, son cœur... ou même son visage? ... Au près de moi? Il était trop tard... Une impression qui m'a parfois troublée vous fera peut-être mieux comprendre ce que j'éprouve en face de cette enfant... Les yeux de Sylvette, ces yeux qui me cherchent sans cesse et se reposent sur les miens, tendres et confiants, ont l'admirable limpidité d'une belle eau bleue... Cependant il me semble que je n'en ai jamais vu le fond... Votre pupille, mon cher François, est un petit sphinx... un petit sphinx très doux, très pur, mais très mystérieux... Si elle aimait Marcel Brémontier, elle ne nous le dirait très probablement pas...

—Gabriel avait cette excessive pudeur de ses sentiments et de sa pensée, remarqua La Teillais. Mais n'avez-vous jamais

interrogé Sylvie? Ne lui avez-vous jamais parlé de Marcel Brémontier?

—Non, mon ami... Marcel Brémontier aime trop tendrement Sylvie pour ne pas s'émouvoir à l'idée de la perdre ou de lui déplaire par une démarche trop prompte... Il ne s'est pas encore déclaré... Il préfère, je le sais, ne rien brusquer... Et, comme mes vœux sont pour lui, j'ai laissé Sylvie à ses réflexions, à l'obscur travail qui s'accomplit peut-être en elle... Je ne gagnerais rien à la presser de questions qui froisseraient son âme délicate et un peu ombrageuse... Il me semble qu'elle ne peut manquer de l'être un jour...

—En attendant, je vous serais reconnaissante de penser à ce mariage... Il est nécessaire que vous ne vous en teniez pas aux renseignements que je vous donne... Il vous sera facile, d'ailleurs, d'en avoir de plus complets... Vous êtes pour cela mieux placé qu'une vieille femme comme moi... Je voudrais aussi que vous fissiez personnellement la connaissance de ce jeune homme... et qu'ainsi votre jugement pût sanctionner le mien... Vous avez des amis qui voient beaucoup les Brémontier...

—Les Mauriceau?

—Oui, précisément... Philippe Mauriceau est très lié avec Marcel... Raoul Daublet le connaît aussi.

—Daublet? Mais il a mon âge?

—Pas tout à fait... Et puis je ne vous dis pas qu'il ait connu notre amoureux au collège... Leurs relations datent, je crois, du mariage d'un cousin de Daublet avec la plus jeune des sœurs de Marcel... Toujours est-il qu'ils sont d'excellents amis, quoique ne voyant guère le même monde... Daublet est toujours en fête, lui!

—Ah certes, oui, Daublet comme caution!

—Enfin, mon ami, faites pour le mieux... Ce mariage me paraît désirable...

—Je suis absolument de votre avis. Et si vous n'avez pas été trompée, si ce jeune homme est tel que vous le connaissez, tel qu'il s'est montré à vous et qu'on vous l'a dépeint, je souhaite que Sylvie l'épouse... Je voudrais, lorsque je retournerai à Tokio, dans cinq mois, la laisser mariée... et heureuse.

—Et vos projets de mariage à vous? fit soudain madame Prévost, prise d'un souvenir. Y avez-vous renoncé?

La Teillais sourit.

—Ne vous moquez pas de moi, madame, dit-il, je suis toujours de plus en plus las de ma solitude... A Tokio, les ministres mariés — et presque tous les ministres sont mariés — me paraissent être les gens les plus heureux du monde... Il faut avoir vécu au loin, s'être trouvé dans un milieu étranger, véritablement étranger, pour s'aviser de la douceur qu'il doit y avoir à emporter avec soi, sous la forme aimée d'une femme, d'un enfant, un bonheur intime et profond... quelque chose qui puisse par moment donner à un exilé l'illusion qu'en emportant cela, il a tout emporté... Quand on va bientôt finir sa quatrième dizaine d'année, on pense beaucoup à ces choses... Et puis, moi, vous savez, sous mes airs détachés, indifférents, je n'ai jamais été qu'un sentimental... Mais, pour l'instant, c'est du mariage de ma pupille qu'il s'agit... Je songerai au mien plus tard...

—Pourquoi plus tard? demanda madame Prévost en souriant. L'un n'empêcherait pas l'autre... Tenez, Marcel Brémontier a précisément une sœur délicieuse... Une jeune fille de vingt-sept ans...

—Je vous remercie... Marier Sylvette et me marier, ce serait assumer à la fois trop de responsabilités graves pour un homme qui n'a jamais beaucoup recherché les responsabilités, graves ou non... et tenter la mauvaise veine. Mon rôle de tuteur me semble assez lourd et difficile à jouer sans que je me charge encore d'un rôle de jeune premier...

M. de La Teillais se tut... ses yeux fixèrent de nouveau l'aquarelle blanche, puis il ajouta:

—Ne trouvez-vous pas que c'est effrayant de marier une jeune fille? Vous avez choyé, gâté votre enfant, vous ne lui avez laissé voir de la vie que ce qu'elle a de beau, de bon et de pur... et voici que, tout à coup, au sortir de vos bras qui l'ont si complètement, si naïvement préservée de tout mal, vous allez la donner, corps et âme, à un in-

— connu... Oui, à un inconnu! On ne connaît jamais l'homme à qui l'on donne sa fille... Les renseignements? Une duperie, infâme ou ridicule, la plupart du temps!... Et puis les renseignements, ceux des agences ou ceux des amis, que vous apprennent-ils? Ils vous parlent de l'homme public... et, dans une certaine mesure, de l'homme privé... Mais qui vous renseignera sur l'homme intime, sur celui qui, si parfaite que soit son honnabilité, si correcte, si irréprochable même que soit sa vie, pourra, dès le premier jour, mettre, entre lui et la femme-enfant qu'on lui confie, un irréparable malentendu?... Oui, c'est effrayant!

— Ne soyons pas trop pessimistes, objecta doucement la bonne marraine. Les malentendus irréparables sont rares entre époux qui s'aiment... et les mariages heureux sont beaucoup plus nombreux que ne le croient généralement les célibataires de votre race... Faisons notre devoir... ne ménageons rien pour assurer, dans la mesure du possible, le bonheur de cette chère petite... Et puis, ayons en Dieu un peu confiance... Là, est la vraie sagesse, mon ami.

V

A six heures moins un quart Sylvie rentra. Elle parut à François plus calme, plus doucement tranquille en ses mouvements, en ses paroles, que la veille. Au bout d'un moment, pendant qu'on apportait à madame Prévost la carte d'une visiteuse, la jeune fille emmena son tuteur dans la pièce qui, lorsqu'elle s'était installée rue Alfred-de-Vigny, lui avait été réservée comme salle d'études et qui ne s'était trouvée complètement aménagée qu'après le départ de M. de La Teillais.

— Mon boudoir n'est pas très coquet, remarqua-t-elle; mais tel qu'il est, je l'aime... et je suis certaine que vous l'aimerez.

François n'ignorait pas que mademoiselle Régnier eût voulu s'entourer des meubles, des objets qui lui venaient du Clos-Beloy et lui rappelaient plus particulièrement, plus intimement son père; il était préparé à revoir ces choses anciennes; cependant, une émotion l'étreignit, tant elles évoquaient pour lui, vivante, parlante, dans ce cadre nouveau, l'image un peu effacée de Gabriel.

L'enfant n'avait pas craint d'assombrir le sanctuaire de ses jeunes pensées en y posant les tapisseries très vieilles à personnages maladroits et somptueux, armés de toutes pièces et chaussés de poulaines, que Gabriel avait achetées en Allemagne et qui, pendant bien des années, avaient couvert les murs de son cabinet de travail.

Et François reconnu, disposés avec un art plein de respect dans l'ordre, à la place qu'ils avaient occupés ailleurs pour former l'ensemble de naguère, le bureau pas très grand, le classeur, l'encrier d'argent et le portrait de Béragère; les gravures encadrées de noir, les vieux tableaux; l'horloge de bois revêtue de peintures en camaïeu sur fond rouge, les objets d'art peu nombreux — pièces d'orfèvrerie, émaux précieux, bronzes de lignes sobres et chastes — qui avaient embellie la retraite laborieuse de son ami...

La bibliothèque de Gabriel, trop massive sans doute, avait été remplacée par une vitrine de moindre dimension. François lut, au hasard de tablettes, quelques nom d'auteurs ou de volumes: Racine... Marivaux... Sully-Prudhomme... Tennyson... Lamartine... Michelet...

Ce que mademoiselle Régnier avait rêvé, ce n'était pas d'élever un temple au souvenir d'un mort, c'était de donner à ce souvenir une force de réalité, afin de s'en pénétrer mieux, elle vivante, et de garder ainsi dans son existence quotidienne, dans son existence jeune et peut-être joyeuse, une place intime et douce au père qu'elle avait perdu.

— Vous aviez raison, fit La Teillais, j'aime cette pièce... Elle est à la fois lui et vous...

Frôlant les cyclamens mauves d'un vase de cristal flammé, son regard alla trouver un portrait de Gabriel, l'agrandissement d'une photographie un peu ancienne, mais singulièrement ressemblante, et s'y fixa...

Quand ce regard revint à Sylvie, la jeune fille avait les yeux pleins de larmes.

Elle murmura :

— Cela me paraît bon de penser à papa près de vous...

Un moment, François la contempla sans parler, puis, il dit :

— Nous penserons à lui, Sylvette, souvent... et nous parlerons de lui, je vous le promets... Mais je ne veux pas vous voir triste... Et il ne le voudrait pas plus que moi... A votre âge, quels qu'aient été les regrets passés, quels que soient les regrets présents, — ceux que rien n'efface, je le sais — la vie, le bonheur ont des droits...

Les deux grosses larmes brillaient toujours, immobiles dans les yeux de Sylvette; elle secoua la tête comme pour les chasser.

— Oh! je ne suis pas née pour la tristesse, dit-elle... et il y a en moi une grande, une immense volonté de bonheur... J'aime la vie, bien qu'elle m'ait blessée... Je l'aime plus consciemment qu'autrefois, un peu comme on aime ceux à qui l'on doit pardonner quelque chose... Et même, j'ai confiance en elle... j'attends d'elle... beaucoup!

Une clarté de sourire ensoleilla ses yeux, en fit resplendir l'humide reflet. — Et puis, ajouta-t-elle, je possède un talisman de bonheur... auquel j'ai accordé du crédit!

Et, comme La Teillais l'interrogeait, elle souleva d'un doigt le fin rang de perles qu'elle portait autour de son cou et dont l'extrémité se perdait dans l'échancrure de son corsage de batiste.

— Ne vous rappelez-vous pas le fétiche égyptien que vous m'avez donné... si peu de temps avant que... Ce soir-là, mon tuteur, vous m'étiez apparu comme un homme merveilleux, un grand magicien qui pouvait tout... qui voyageait, de par le monde, porté par un bateau de féerie... ou une machine diabolique... et qui m'emmènerait quelque jours dans un pays plein de fleurs... Plus tard, il m'a fallu admettre que mon imagination avait exagéré... Cependant, je ne suis pas encore certaine qu'elle m'ait trompée tout à fait... Et votre talisman ne m'a jamais quittée... Il me doit une revanche...

— C'est vrai, ma pauvre petite, appuya La Teillais qui se rappelait, il vous doit une revanche... et vous l'aurez, j'en suis sûr.

Puis, pour complaire à la jeune fille, il fit le tour de la pièce, examinant en grands détails les acquisitions dont elle était fière...

Près de la glace comme au Clos-Belloy, quelques miniatures étaient agrafées sur une bande de velours.

— Votre portrait... peint il y a cent ans, remarqua tout à coup La Teillais...

Elle parut joyeuse: — Vous trouvez que je ressemble à grand-mère Jacqueline? Papa le disait aussi... mais je ne voulais pas le croire.

— La ressemblance ne m'aurait peut-être pas frappée autrefois... Aujourd'hui, elle est saisissante... Le gentil sourire tendre de votre regard m'a souvent rappelée ma pauvre cousine Béragère... mais comme vous avez bien les yeux bleus, gaie très doucement et un peu énigmatiques de votre jolie aïeule!... et ses cils malins... et ses sourcils volontaires!... car il y a beaucoup de fermeté, d'énergie dans ce jeune visage... Dites-moi, n'est-ce pas cette délicieuse grand-mère Jacqueline qui, sous le premier Empire, se fit cantinière pour suivre son mari?...

— C'est elle... Comme mon grand-père ne pouvait l'emmener, elle a coupé ses cheveux — de beaux cheveux blonds, assez longs et épais pour l'envelopper toute — et, déguisée en homme, elle l'a rejoint en Allemagne... Papa m'avait dit cette histoire en quelques mots... Elle m'avait charmée; un dimanche, le dernier que j'ai passé avec lui au Clos-Belloy, nous en avons reparlé... Il a complété son récit et m'a fait lire quelques lettres... Je me souviens, il souriait de mon enthousiasme... Grand-mère Jacqueline s'était emparée de mon imagination... Elle était mon héroïne!... J'aurais voulu l'imiter...

Gaiement, le tuteur de Sylvie se récria:

— L'imiter petite Sylvette! Ressemblez-vous à grand-mère Jacqueline au point de vous sentir capable de l'imiter en ses prouesses?... Mais vous m'effrayez!

La jeune fille sourit. — Rassurez-vous, dit-elle, ces gens de l'Empire étaient plus grands que natu-

re... Si exactement que nous puissions leur ressembler, nous ne serons jamais que leurs diminutifs... Et puis, il faut bien le dire, l'occasion nous manque... Songez donc! Quel courage, quel sang-froid, quelle force de résistance, il a fallu à cette petite femme fine et élégante, pour triompher de tant de fatigues, de privations, de danger!... Mais aussi comme elle a dû se sentir heureuse d'avoir donné à celui qu'elle aimait une telle preuve d'amour!

— Eh bien! reprit François amusé, voulez-vous que je vous dise quand — selon moi, naturellement — votre aïeule a donné à son mari une vraie, une admirable preuve d'amour?... Ce n'est pas, quand elle a affronté les périls de ce voyage extraordinaire... C'est quand, avant de se mettre en route, elle a coupé ses cheveux; ses beaux cheveux blonds... Voilà une immolation! Le reste pouvait être assez divertissant... du moins, vous semblez le croire!... Voyons, vous sentirez-vous capable de suivre, en cela aussi, l'exemple de grand-mère Jacqueline et de sacrifier vos cheveux à votre mari?

Sylvette secoua la tête. — Non, fit-elle, je ne crois pas...

Elle se tut un tout petit moment, puis elle ajouta :

— J'aurais trop peur de lui paraître moins jolie...

— Oh! que voilà bien un mot féminin!... Y pensez-vous donc quelquefois à votre mari, Sylvette?

Elle le regarda, souriante encore, un peu plus rose.

— Mais oui, certainement... quelle est la jeune fille qui ne pense pas à son mari... à l'homme qu'elle épousera peut-être... et qu'elle ne connaît pas?...

— Vous savez, si cet homme-là n'est pas le plus aimable des hommes et ne fait pas de ma pupille la plus heureuse des femmes, il aura affaire à moi!

— J'y compte bien... repartit-elle avec le même enjouement.

Mais, soudain, elle eut un petit cri espiègle et ses yeux s'élargirent plaisamment:

— Oh! mon tuteur... un cheveux blanc! là sur votre tempe... laissez-moi vous l'ôter...

Et, très vite, avant qu'il eût pu s'opposer à l'opération, François sentit sur ses yeux, son front, le chatouillement léger des doigts agiles, puis à la tempe, la toute petite douleur d'une très fine piqure...

Le cheveux blanc tenait bon...

Un soupir agacé échappa au patient.

— Je vous ai fait mal, mon tuteur?

— Mais non, vous m'avez surpris...

— Regardez-le votre cheveux blanc! reprit Sylvie en présentant complaisamment sa conquête à la lumière du jour.

— Ce n'est pas un cheveux blanc, ma chère enfant, c'est un cheveu décoloré.

Elle sourit, incrédule, trouvant la distinction subtile.

— Un cheveu malade, si vous voulez, expliqua La Teillais décidément impatienté. Quand j'aurai des cheveux blancs, soyez sûre que je ne les ôterai pas...

— Vous ferez bien... Cela vous siérait... Et vous serez un tuteur très respectable... Je voudrais vous en voir déjà...

— Vous êtes bien gentille...

Il avait un grand désir de reprendre la conversation interrompue par cet enfantillage irritant. Il eût voulu même lui donner un tour moins général de l'amener au point où il eût pu sans trop d'affection prononcer le nom de Marcel Brémontier... Mais il se souvenait des recommandations de sa vieille amie et de l'extrême prudence avec laquelle celle-ci croyait bon d'agir elle-même. Et, il sut résister à cet entraînement de sa curiosité à la fois sollicitée par l'intérêt affectueux qu'il portait à Sylvie comme tuteur et par l'attraitance qu'exerçait sur son esprit d'éternel amoureux de l'âme féminine, l'innocent secret qui se cachait peut-être au fond de ses yeux de jeune fille que madame Prévost trouvait mystérieux...

Laisant là le charme problématique de ses futurs cheveux blancs, il avait débarrassé des papiers soyeux qui les entouraient, quelques petits objets rapportés de là-bas, pour Sylvette, un charmant échantillon de l'art des potiers crétois, un bol de faïence de Sazuma que décoiraient, sur le craquelage de la couverte bise, des oiseaux bleus et des fleurs roses mêlées de branches d'or; une bonbonnière de laque d'or incrustée d'ar-

gent; un étui de jade, d'un beau jade laiteux, précieusement ciselé, un netské...

Il expliqua que les netskés sont de petites sculptures d'ivoire ou de bois, percées de deux trous au moyen desquels le Japonais retient, par un cordon, à sa ceinture, les objets d'usage journalier, blague à tabac, étui de pipe, qu'il porte sur lui, et dont l'art de ce peuple raffiné fait de véritables chefs-d'oeuvre... Celui-là — un netské ancien — sculpté délicatement dans un bel ivoire chaud, patiné, presque blanc, représentait une figure de musicienne, une étrange et frêle joueuse de kato...

Le lendemain, Sylvette recevait encore d'autres choses...

Elle s'enthousiasmait, joyeuse... Ces petites merveilles l'emportaient si loin des banales curiosités de bazar qui l'avaient longtemps dégoûtée des bibelots d'Orient.

Ils parlaient encore de l'art japonais ou plutôt La Teillais en parlait, écouté finement, subtilement par Sylvie, quand on annonça le dîner.

La Teillais n'avait pu échapper au Japon. C'était fatal. Cependant, il s'avisait d'une singularité... Sylvie ne lui avait pas encore posé la traditionnelle question: "Et les Japonaises?"

— C'est qu'elle n'y met pas d'arrière-pensée, elle, voilà!... se dit-il en souriant.

Il ne quitta le salon de madame Prévost qu'à onze heures.

— J'espère, mon tuteur, lui dit gentiment Sylvette, que vous viendrez souvent et que vous vous occuperez beaucoup de moi... C'est très court un congé de cinq mois pour compenser votre pupille d'une absence de deux ans et demi!...

— Mais certainement, je m'occuperai de vous, Sylvette... Et même, je n'ai demandé mon congé que pour ça!

Un moment plus tard, il montait l'avenue Hoche en fumant une cigarette sous le dôme semé d'or d'une nuit d'été toute bleue...

— Le coeur masculin a d'étranges vanités, pensait-il. Je suis le tuteur de cette enfant qui a dansé hier avec moi, parce que je fais l'effet d'un grand-père et qui s'amuse tout à l'heure à me chercher des cheveux blancs... Je l'aime tranquillement, paternellement... Et cependant, il a suffi qu'un jour, dans les angoisses de l'agonie, son pauvre père ait fait le rêve fou de me marier à elle, pour mon orgueil, mon insondable orgueil d'homme se soit mystérieusement arrogé sur elle je ne sais quels droits absurdes et dérisoires... pour que je ne sois quel instinct obscur, de possesseur dépossédé se lève aujourd'hui en moi et me rende odieuse l'idée de son mariage avec un autre... J'ai dédaigné de prendre... et il m'est pénible de donner... En vérité, le chien du jardinier n'était rien auprès de moi!...

VI

— Mon bon tuteur, vous êtes libre cet après-midi?

— Je suis libre, oui.

— Et votre auto est là?

— Mais oui... pourquoi?

— Voulez-vous être un tuteur adorable et me mener à l'exposition des Chiens qui ferme demain? Marraine est fatiguée...

Instinctivement, le regard de La Teillais en appelait à madame Prévost qui travaillait assise devant son métier. Mais déjà la vieille dame traduisait l'objection qui, un peu vaguement et sans trouver de formule satisfaisante, s'était opposée dans l'esprit du "bon tuteur" au désir de Sylvie.

— Ces jeunes filles modernes ne doutent de rien, disait-elle en piquant d'un geste léger un point de soie dans sa tapisserie. L'idée ne vient même pas à mademoiselle Sylvette qu'il serait possible qu'on s'étonnât de la rencontrer dans Paris avec un élégant gentleman pour tout chaperon!

La surprise profonde, la surprise presque ahurie de Sylvette, arrêta tout commentaire approbatif sur les lèvres de La Teillais.

— Mais, marraine, monsieur de La Teillais est mon tuteur!

— Ce n'est écrit ni sur son chapeau ni sur le tien.

— Et il pourrait être mon père!

— Il y a du vrai, fit tranquillement madame Prévost en tirant doucement hors du canevas tendu la longue aiguillée de soie claire. Cependant...

Cette fois La Teillais intervint. Il jugeait la discussion déplaisante.

—Il me semble, chère madame, dit-il, que Sylvie n'a pas tout à fait tort... Songez que son père et moi nous étions presque contemporains... (Sa pensée et peut-être un peu sa voix soulignèrent les deux adverbes). Je crois vraiment que vous pouvez me la confier sans grand inconvénient.

La marraine s'était déclaré convaincue et cette première sortie de La Teillais avec sa pupille avait été suivie de beaucoup d'autres, Sylvette s'étant mis en tête de visiter Paris qu'elle ne connaissait pas mieux qu'une parisienne et madame Prévost n'appréciant guère ces promenades de touristes, en pleine chaleur de juin.

François était un cicérone fort agréable. Il avait en matière d'art, cette érudition complète et vivante des lettrés qui ont vu avant de lire et senti avant de comprendre. Ses impressions étaient à la fois délicates et fortes et il excellait à en rendre, simplement, sans affectation comme sans banalité, l'intensité et le charme. Il lui plut de constater que Sylvie prenait grand intérêt à ses explications qui étaient souvent des confidences.

Mademoiselle Régnier possédait—François s'en était avisé dès la première soirée passé à l'hôtel de la rue Alfred-de-Vigny — la science difficile et si féminine quoi qu'on dise, des regards qui interrogent, des sourires qui répondent, des brèves paroles qui stimulent sans interrompre... Sérieux, rieurs, ou émus, ses silences étaient expressifs et singulièrement intelligents. Elle savait écouter; c'était d'une séduction rare selon La Teillais qui savait parler et aimait assez à s'entendre. Et quand elle parlait, quand elle admirait elle-même, elle parlait, elle admirait juste, avec des mots spontanés qui étaient souvent presque des mots d'artiste et qui avaient la sagacité intuitive, l'ingéniosité primesautière des mots d'enfants. François s'émerveillait des découvertes délicieuses qu'il faisait dans son esprit — un joli jardin finement cultivé où croissaient pourtant, sans qu'on eût encore songé à les en arracher, quelques roses des haies, odorantes et folles...

Il y avait en Sylvette un mélange étrange, un peu déconcertant parfois, de maturité et d'enfantillage.

Qu'elle grave affaire c'était, en sortant du Louvre, de Notre-Dame ou de Cluny, de décider où l'on goûtait! Dès qu'il s'agissait de goûter, la jeune fille se flattait de connaître tous les pâtisseries de Paris... Elle était très friande de fruits, de gâteaux et de glaces... Quand quelque chose agréait à son palais subtil, tout son visage le disait, ses yeux, son nez, ses lèvres... et ce visage alors paraissait si jeune, si naïf, que La Teillais souriait au souvenir des hésitations passées de madame Prévost et de ses propres scrupules.

Il eût fallu, lui semblait-il, avoir l'esprit singulièrement étroit ou extraordinairement déformé pour médire ou seulement s'étonner du tête-à-tête d'un homme de son âge et de sa situation avec ce gentil grand bébé qui faisait les yeux doux aux babas et aux tarulettes.

N'était-il pas tout simple de se dire: Voilà un brave homme de parrain ou de vieil ami qui promène une pensionnaire en congé... une enfant qu'il a vu naître!

Cependant, assez confusément sans doute, il savait gré à la pensionnaire d'être très jolie et même d'être très remarquée.

Mademoiselle Régnier s'habillait et se coiffait avec une élégance fine et discrète qui le ravissait. Jamais il n'avait surpris dans la toilette de sa pupille — et Dieu sait quelle importance il attachait à ces choses! — la moindre faute de goût ou seulement de mesure... Mais les cheveux de Sylvie, son teint, ses yeux, la douce et chaude splendeur de sa jeunesse éblouissaient... puis qu'elle marchât ou s'assît, montât ou descendit de voiture, entrât dans un magasin ou s'arrêtât devant une vitrine, elle apportait aux moindres gestes une incomparable grâce!

Elle était délicieuse... Comment ne l'eût-on pas regardée? Il était tout naturel qu'on la regardât!

Et l'agacement que causaient à M. de La Teillais, sur le passage de la jeune fille, certains coups d'oeil furtifs, certains sourires à peine saisissables qui, parfois, très vite, allaient d'elle à lui,

était tempéré d'indulgence et tout à fait exempt d'amertume.

Il ne se sentait point trop désolé qu'il fût à peu près impossible de prendre mademoiselle Régnier pour sa fille et, somme toute, assez difficile de le considérer lui-même comme "un brave homme de parrain"...

Quant à Sylvette, elle ne remarquait sans doute pas plus les demi-regards ou les quarts de sourires qu'elle ne se souciait des esprits étroits ou mal faits qui eussent pu s'étonner ou médire à son propos, et elle continuait paisiblement à coiffer de sobres chapeaux noirs ses beaux cheveux qui ondulaient en grandes vagues brillantes, plus clairs et plus somptueux sous les bords sombres, et à porter des costumes tailleur très simples et tout unis qui faisaient un froufrou de soie et de dentelles et semblaient ne devoir l'harmonie de leurs plis qu'au joli corps mince dont ils laissaient deviner la forme souple et ronde...

La première fois, dans un magasin où elle venait d'entrer avec La Teillais, on l'avait appelée "madame", elle avait dit:

—Dieu que c'est drôle! vous avez entendu, mon tuteur... on me croit mariée!

Et tandis que la voiture les emportait, elle s'était mise à rire si joyeusement, d'un rire si communicatif d'enfant heureux que François avait ri avec elle, sans s'avouer qu'il n'était pas bien certain de trouver que "ce fût drôle" à ce point-là.

te... Je n'ai pas pu descendre... j'étais comme paralysée...

—Bah! répartit-il gaiement, avec moi, rien à craindre. Là où un autre aurait eu le crâne en marmelade...

Un geste brusque de la jeune fille l'interrompit... Alors, il vit qu'elle était blême et qu'elle tremblait convulsivement...

—Ma pauvre petite, s'écria-t-il... avez-vous eu si peur?

Elle balbutia, farouche:

—Je ne peux pas rire en parlant de la mort... J'ai déjà perdu papa... Si je vous perdais, je n'aurais plus personne, je n'ai plus que vous...

—Oh! Sylvette! si votre chère marraine vous entendait! fit La Teillais affectueusement... Et puis, vous vous êtes exagéré le danger... beaucoup... ma pauvre mignonne!

Elle continua, poursuivant son idée:

—J'aime tendrement marraine... mais marraine, ce n'est pas la même chose que papa et vous...

Ses yeux étaient presque noirs... et sa voix presque rude.

La Teillais retint doucement la main frémissante et un peu révoltée que sa main à lui enveloppait toute.

—N'ayez pas cet air méchant, mon enfant chérie, pria-t-il... Vous savez, au fond, je suis heureux de vous avoir fait peur... Figurez-vous qu'en mes heures grises, — chacun a les siennes, après tout! — il m'est arrivé de penser que je

de l'accuser jusqu'à l'exagération, la discordance de leurs âges, et déterminé chez Sylvette une confiance plus complète, plus expansive.

Il lui paraissait qu'après d'une sorte de grand frère très aimé, de grand frère indulgent et tendre, Sylvette se fût sentie plus libre d'être elle-même sans réserve, qu'elle eût parlé plus franchement de ses espoirs, de ses appréhensions, de tout cet inconnu qu'étaient ses rêves de jeune fille.

François s'était fait présenter Marcel Brémontier et il l'avait jugé sympathique dans sa belle jeunesse virile... Pas très élégant, soit... d'abord un peu terne... mais de physionomie franche et d'intelligence lumineuse...

Puis, les renseignements qui avaient été fournis de différents côtés sur le jeune homme confirmaient avec éclat ceux que La Teillais tenait de madame Prévost.

De l'enquête très scrupuleuse qui avait été faite, il ressortait clairement qu'aucun mariage ne pouvait être plus désirable, offrir, comme on dit — si le bonheur se garantit jamais en quelque mesure — plus de garanties de bonheur que celui de Sylvie Régnier avec cet ingénieur sans reproches.

Mais que pensait Sylvie elle-même du mari que lui destinait sa marraine, de l'homme qui l'aimait silencieusement, attendant son bon plaisir? Voilà ce que La Teillais eût voulu savoir.

Parfois, on eût dit que la jeune fille évitait de parler de Marcel Brémontier... ou qu'elle répondait évasivement lorsqu'on lui en parlait.

Et pourtant, comment admettre la présence troublante d'un secret d'amour dans son cœur, alors que toujours elle se montrait si souriante, si gaie et surtout si tranquille, si égale en sa gaieté?...

## VII

Mademoiselle Régnier avait demandé à son tuteur de "venir souvent" et de "s'occuper beaucoup d'elle..." il s'occupait beaucoup d'elle, il venait souvent.

Très vite et par la force des choses, les promenades s'étaient espacées; La Teillais ne pouvait continuer à consacrer une si grande partie de son temps à Sylvette, mais il était rare qu'un jour se passât sans qu'il eût paru, fût-ce pour un instant, chez madame Prévost où un accueil souriant l'attendait à toute heure et où, dans la salle à manger hospitalière, en face de la baie vitrée qu'emplissaient d'une vision de verdure ensoleillée les arbres et les gazons du parc Monceau, son couvert était toujours mis.

Lors des premières expéditions à travers Paris, la jeune fille avait dit:

—Voici que vous redevenez le magicien d'autrefois... le magicien à la voiture enchantée... C'est une chose délicieuse d'avoir un magicien pour tuteur!

—Bah! cela ne vous sert à rien à vous, ma chère pupille, avait répondu le magicien, vous ne m'avez pas même encore demandé de vous donner le soleil ou la lune!... Une femme doit avoir des caprices, petite Sylvette!

Alors, elle avait répliqué:

—J'en aurai, mon tuteur.

Et elle en avait... Il lui paraissait tout simplement et charmant d'en avoir et tout simple aussi qu'un magicien devinât et servit ses fantaisies! Elle se laissait choyer et gâter avec la grâce câline et la condescendance heureuse des petits chats qui se laissent caresser complaisamment, parce qu'ils aiment les caresses.

Sa vieille passion pour les fleurs avait persisté. Il était convenu que son tuteur devait lui donner, comme elle disait, "les plus belles fleurs de Paris..."

Jamais La Teillais n'arrivait les mains vides, jamais Sylvette ne rentrait elle-même après une course avec La Teillais, sans rapporter quelque bouquet merveilleux dont elle avait choisi chaque fleur.

D'abord François avait voulu la conduire chez une des grandes fleuristes du boulevard, mais, de ce petit air d'omnipotence qu'elle prenait quelquefois, elle en avait décidé autrement.

—C'est là que vous achetez vos fleurs d'habitude?

—Oui, certainement.

—Alors, je ne veux pas y aller... Je veux des fleuristes qui ne soient que pour moi, et puis, je veux changer toutes les fois... Ce sera comme pour les pâtisseries, n'est-ce pas, mon bon tuteur?

(Suite et fin dans le prochain numéro)

*Vous lirez dans*

## La Revue Populaire

de Mai

### LA CHATELAINE EN SABOTS

*Roman d'amour, complet et inédit*

Par ROSELYNE

EN PLUS la suite et la fin de

### SPHINX BLANC

Par GUY CHANTEPLEURE

Entre eux, c'était une intimité charmante, une entente gaie, tendrement protectrice, d'un côté, gracieusement déférente de l'autre.

Sylvie témoignait à son tuteur une affection presque filiale... Si François avait pu douter de la sincérité de cette affection qui se manifestait un peu machinalement quand il arrivait chez madame Prévost par la gentillesse familière avec laquelle la jeune fille lui tendait son front à baiser, un simple incident lui eût donné quelque remords de ce doute.

D'importantes réparations devant être faites, pendant la saison d'été, un échafaudage avait été apposé contre l'hôtel de madame Prévost. Un jour, par suite d'une imprudence ou d'une maladresse, un énorme maillet de fer tomba de la hauteur du troisième étage, au moment même où La Teillais, un instant retenu par madame Prévost, venait de dépasser le seuil de la porte et traversait l'étroit trottoir pour rejoindre Sylvie qui l'attendait, déjà installé dans l'automobile.

Quatre ou cinq cris partirent à la fois... Mais d'un brusque mouvement à gauche, La Teillais avait évité l'horrible choc... et la masse s'était abattue lourdement sans avoir blessé personne.

Moins d'une minute après, fuyait l'empressement des témoins de l'alerte, il sautait lestement dans l'automobile qui s'ébranla...

—Vous n'avez rien, murmura Sylvet-

te... Je n'ai pas pu descendre... j'étais gretté par personne, maintenant que mon pauvre Gabriel est parti, et d'en éprouver un peu de peine... bêtement...

Puis, comme le cher visage se contractait, il ajouta:

—Soyez tranquille, petite Sylvette, je n'ai pas la moindre envie de vous quitter... tout au moins avant de vous avoir confiée au bon, au charmant mari... qui nous remplacera dans votre cœur... dans votre vie, Gabriel et moi!

Il en venait toujours à parler de ce "charmant mari", au moment où la perspective du mariage de sa pupille lui semblait particulièrement désagréable... Mais maintenant la jeune fille souriait en secouant la tête, pâle encore.

Et, sans trop chercher le pourquoi de son impression, il la trouva un peu cruelle de sourire.

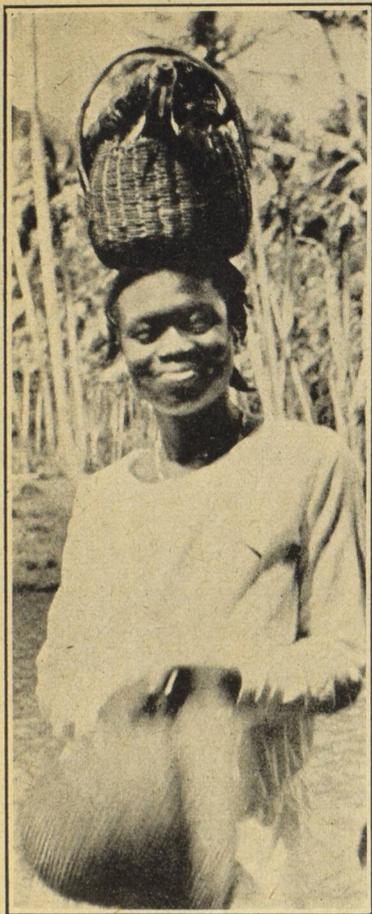
Le souvenir de Gabriel, cher à tous deux, passait souvent dans leurs causes. Et, sans cesse, il arrivait que Sylvie rapprochât ainsi le nom de son père de celui de son tuteur, la tendresse qu'elle avait perdue de celle qui l'avait recueillie...

François en était à la fois touché et vaguement chagrin.

Il eût souhaité, lui semblait-il, une affection un peu différente, quelque chose de plus simplement amical, de plus fraternel, une intimité moins hiérarchique, moins distante, qui leur aurait permis pour ainsi dire, de se rencontrer au même niveau, qui aurait atténué, au lieu

## L'ILE DE ROBINSON CRUSOE

De toutes les îles des Antilles, Trinidad est peut-être la moins connue et la plus intéressante



Une belle de Trinidad

**A**U mois de mai 1498, Christophe Colomb quittait l'Espagne pour accomplir son troisième voyage sur l'Atlantique. Deux mois plus tard, le grand navigateur, souffrant de la goutte, désirait ardemment rencontrer une terre pour s'y reposer. Soudain, apparurent à l'horizon les sommets de trois montagnes. Reconnaisant envers la Providence, Colomb donna le nom de Trinidad à ce pays. Les Indiens le reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. L'île porte encore le nom de Trinidad et elle est devenue un centre touris-

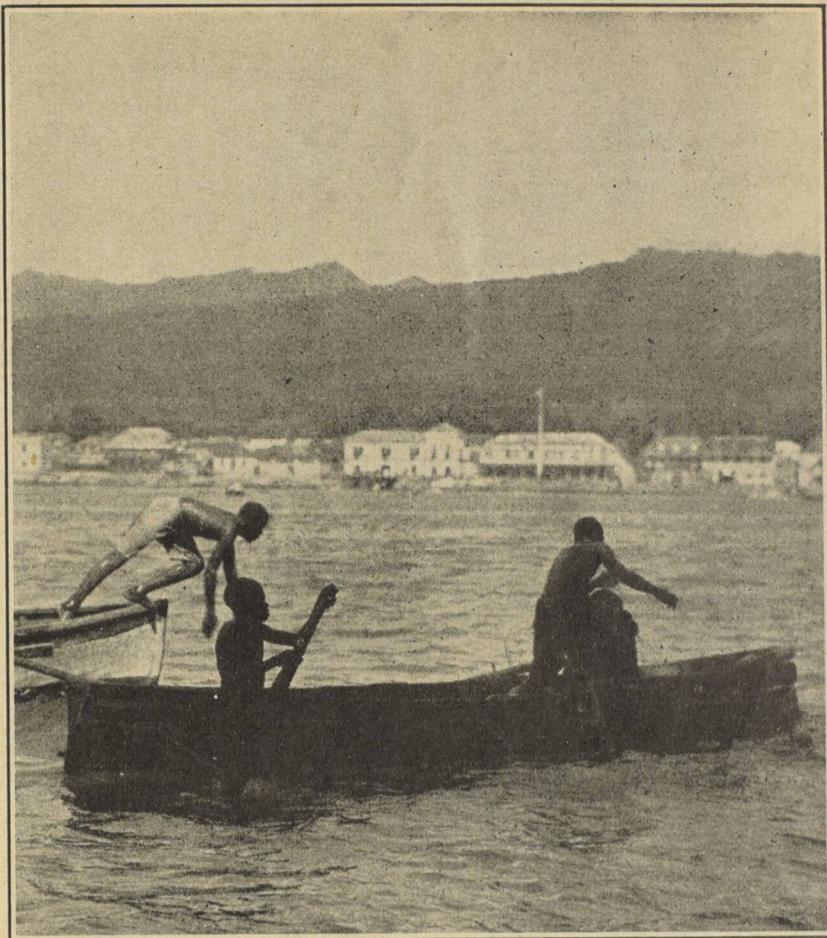
tique et commercial très important.

Malgré la richesse de ce pays, malgré la beauté de ses ports naturels, les Espagnols ne jugèrent pas à propos d'y fonder

une colonie. Ce ne fut qu'en 1584 que Don Antonio Berrio Y Oruna fonda la ville de San José (maintenant St-Joseph,) qui fut détruite en 1595 par sir Walter Raleigh. Les Espagnols furent les maîtres de l'île Trinidad jusqu'en 1797, alors qu'une flotte anglaise s'en empara avec la plus grande facilité. Trinidad est encore une possession de la Couronne britannique.

Le climat de Trinidad est magnifique. Il n'y a que deux saisons: la saison sèche et la saison humide. Durant les mois de février, mars et avril, de forts vents adoucissent les ardeurs du soleil. Les journées sont chaudes, mais dès le coucher du soleil une fraîcheur envahit l'atmosphère. L'île est en dehors de la zone des ouragans et des tremblements de terre. On admet aujourd'hui que Trinidad est la plus saine de toutes les îles des Indes Occidentales.

La capitale est Port-d'Espagne (Port-of-Spain), ville très active renfermant des monuments d'un grand intérêt historique et scientifique. C'est assurément une des plus belles villes de l'archipel. On y voit les commodités modernes: tramways électriques, téléphones, etc. Port-d'Espagne possède des jardins magnifiques ornés des plus belles plantes tropicales: Queen's Park Savannah avec ses arbres de toutes dimensions et de toutes formes, et sa piste de courses, Woodford Square qui portait auparavant le nom de «Place d'Armes», et plusieurs autres qu'il serait trop long de décrire ici.



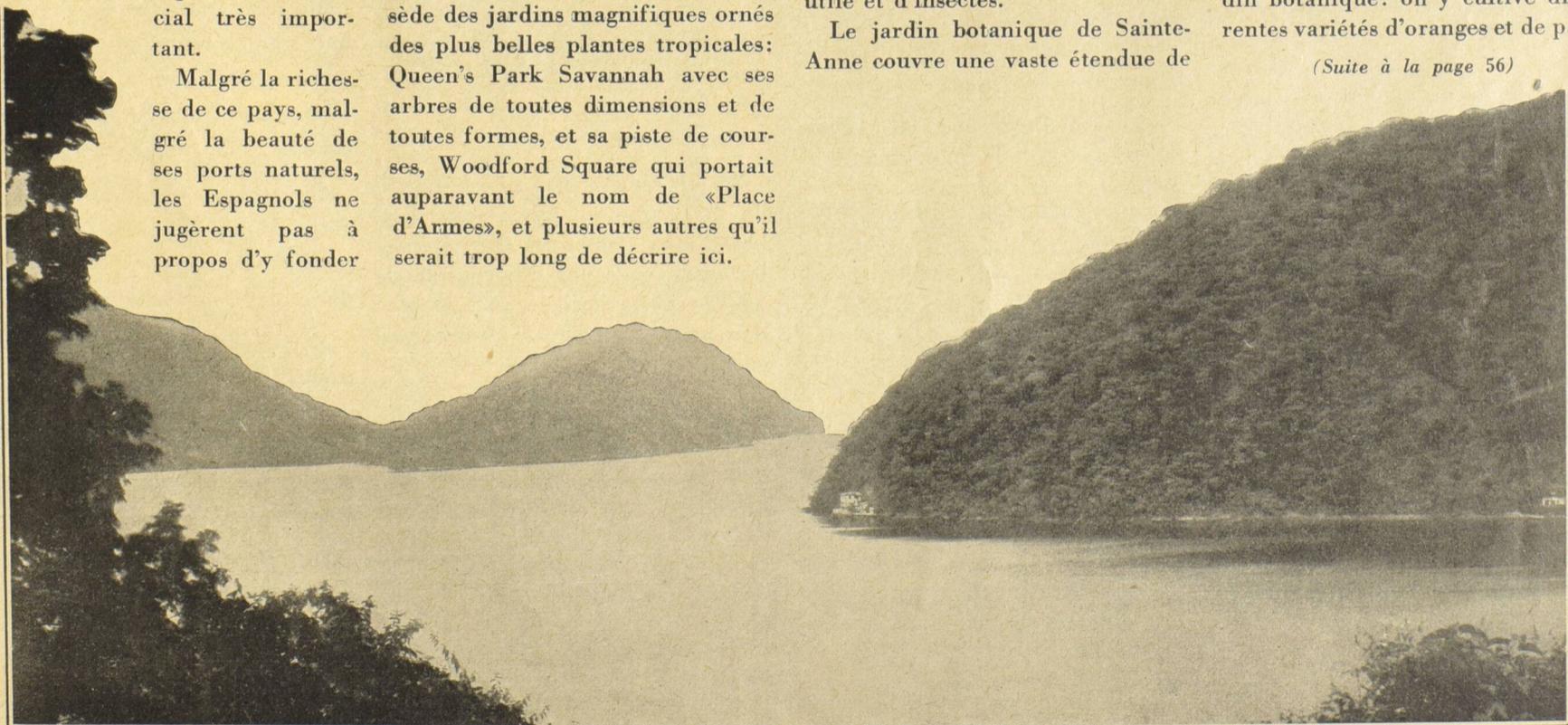
Les plongeurs de sous. Tous les négrillons se livrent à cette pêche, aux Antilles, au grand amusement des passagers du Lady Drake, navire de croisière de la Canadian National Steamship sur lequel l'auteur de cet article fit son voyage.

Parmi les lieux intéressants aux environs de Port-d'Espagne, il faut mentionner d'une façon toute spéciale les célèbres jardins botaniques de Sainte-Anne. Etablis en 1818 dans le but de protéger la flore propre au pays même, ces jardins ont été considérablement agrandis en même temps que leur destination était changée. Les expériences d'amélioration et de préservation des plantes se font maintenant à la station expérimentale de Saint-Claire, où l'on trouve de très belles collections de plantes utiles et d'insectes.

Le jardin botanique de Sainte-Anne couvre une vaste étendue de

terrain. Il est divisé en quatre sections: la première comprend les espèces communes aux pays tropicaux et surtout aux Antilles; dans la deuxième, on trouve des arbres et des plantes exotiques dont quelques-uns très remarquables: l'arbre à pain, l'arbre à boulets de canon (Couroupita) qui se dépouille complètement de ses feuilles immenses pendant deux ou trois jours par année pour se recouvrir de nouvelles avec une rapidité merveilleuse. La troisième section renferme le verger du jardin botanique: on y cultive différentes variétés d'oranges et de pam-

(Suite à la page 56)



# L'HOROSCOPE DU MOIS

Les lecteurs de la Revue Populaire seront sans doute heureux de consulter l'horoscope ci-dessous qui a été consciencieusement préparé à leur intention.



## AVRIL

1.—Personnes d'ordre et de tête, destinées à la réussite dans les entreprises. Les femmes ne sont pas ordinairement tentées de se marier jeunes.

2.—Personnes également aptes aux affaires et ayant l'amour du gain. Portées à la jalousie et possédant un rare pouvoir de conviction. Les femmes ne doivent pas fermer leurs yeux sur leurs défauts, car dès qu'elles les connaissent, elles ont le secret du succès, de la santé et de la richesse.

3.—Ces personnes ne sont guère patientes et l'amour profond n'est pas ordinairement leur fort; ne sont pas portées à perdre beaucoup de temps dans les entreprises amoureuses.

4.—Doivent s'efforcer d'avoir une meilleure opinion d'elles-mêmes. Ne sont pas faciles à se laisser guider par les autres tant qu'elles n'ont pas eu une expérience fâcheuse. Ne s'emballent pas facilement sur la question du mariage. Eviter les rêveries prolongées.

5.—Ces personnes aiment la solitude et sont souvent mélancoliques, avec de l'ambition et de l'entraînement à la fermeté, elles réussiraient, car elles sont bien douées. Les hommes ne sont pas confiants, mais ils sont, le cas échéant, susceptibles d'attachement sincère. Les femmes peuvent difficilement se résoudre à mettre la mode de côté.

6.—Personnes à l'esprit inventif et aptes à perfectionner bien des choses. Ont souvent des ennemis, mais en triomphent. Doivent se tracer une ligne de conduite bien définie et la suivre sans dévier. Les femmes doivent éviter de vivre dans les nuages et de s'attacher trop facilement à des personnes indignes de leur confiance. On ne doit pas trop brusquer les enfants nés à cet âge.

7.—Ces personnes épousent généralement des personnes plus âgées qu'elles; sont dévouées et

sympathiques. Une certaine paresse de volonté qu'il faut surveiller. Ne parviennent pas au succès sans efforts.

8.—Personnes pétulantes et dominatrices, avec des mouvements brusques cachant une grande générosité de caractère. Les femmes ont tendance à se marier trop jeunes. Grande prodigalité et mépris du danger.

9.—Personnes d'intelligence vive; souvent spirituelles, perspicaces et rusées. Aiment leur famille et les voyages. Eviter la disproportion d'âge dans le mariage. Les femmes ne sont pas toujours sincères en amour et possèdent un grand pouvoir magnétique. Les hommes s'entendent aux affaires.

10.—Personnes aimant la vie de famille et aidant aux leurs à parvenir. Sont ambitieuses en affaires. Les femmes aiment les arts: peinture et musique. Doivent vaincre leur caractère indécis, et cela de bonne heure. Les hommes sont appelés à un succès certain dans certaines activités. Rare endurance. Pas toujours sincères en amour, mais sachant garder leurs amis.

11.—Doivent s'entraîner à la fermeté dans leurs décisions et suivre leur première pensée, presque toujours bonne et charitable. Quoique d'un tempérament amoureux, ne sont pas toujours sincères dans leurs affections. Les femmes ne doivent pas s'occuper exclusivement de leur toilette, à laquelle elles donnent un peu trop d'importance.

12.—Personnes assurées d'avoir la concorde et la paix dans leur ménage, à cause de leur souci des détails et de leur exactitude. Ne sont pas précisément modestes. Forts mouvements d'impatience. Les femmes ne sont pas attirées jeunes vers le mariage et les hommes manquent parfois de caractère et d'énergie.

13.—Personnes généreuses, portées vers les arts. Très indépendantes, en amour surtout. Les femmes sont d'une nature sensible, mais forte et fière. Doivent éviter de s'attacher trop facilement et prendre plus au sérieux les questions matérielles.

14.—Personnes portées à la rêverie, mais réfléchissant tout de

même plus qu'on ne croit. Souvent inconstantes en amour et en affaires. Succès rapides, mais éphémères si elles ne se surveillent pas. Pas très portées vers la vie de famille. Les hommes doivent se méfier de leur manque de confiance en soi.

15.—Personnes changeantes, mais enthousiastes, fort plaisantes en société. Orgueilleuses, mais généreuses et ayant de nobles sentiments. Mépris du danger, endurance et tenacité. Doivent éviter les coups de tête en amour et l'into- lérance.

16.—Personnes intelligentes et perspicaces et qui pardonnent difficilement à leurs ennemis. Sont susceptibles d'aimer et d'avoir de bons mouvements, mais perdent rarement leur sang-froid. Ne sont pas toujours simples dans leurs goûts et leur mise et plusieurs cherchent à vivre au-dessus de leurs moyens.

17.—Personnes pas assez prudentes dans le choix de leurs amis. En général, aucune aptitude pour le commerce et les affaires. Doivent éviter les mouvements irréflechis de leur coeur.

18.—Caractère amoureux. Penchants très enthousiastes. Beaucoup de ces personnes ont tendance à se marier trop jeunes. Eviter les songes creux.

19.—Une certaine dose de tristesse. Beaux élans de générosité. La politique réussit assez souvent aux hommes. Le caractère n'est pas très ferme; les idées pourraient être plus larges.

20.—N'aiment pas à s'entourer de beaucoup d'amis. Goût des beaux-arts. Personnes dignes, ambitieuses, mais pas très constantes dans leurs entreprises. Doivent garder pour elles leurs affaires de coeur.

21.—Amour de la solitude et de la rêverie. Doivent épouser des personnes plus âgées qu'elles ou capables de leur donner des conseils et de les diriger. Pas très constantes dans leurs affections. Aucune méchanceté.

22.—Aiment le panache, le bruit et le mouvement. Généreuses et magnanimes. Doivent éviter de se laisser emporter. Les femmes ne



sont pas toujours patientes et douces.

23.—Personnes généralement aptes au commerce et à la finance. Les femmes ont du sens pratique. Arrivent au succès après de nombreuses expériences. Les femmes sont aimantes et aiment à plaire.

24.—Aiment le confortable et le plaisir. Femmes généreuses, mais jalouses. Ces personnes aiment à dominer. Eviter les abus d'autorité.

25.—Parfois changeantes, capricieuses et même égoïstes. Doivent s'entraîner de bonne heure à la fermeté de caractère et à la constance. Ne sont pas portées vers les mariages prématurés.

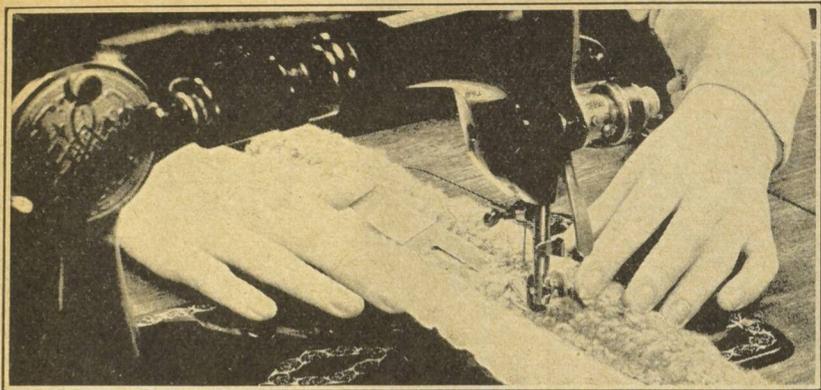
26.—Personnes indépendantes, parfois révoltées et superstitieuses. Ne sont guère prodigues. Doivent éviter les excès d'indépendance. Hommes et femmes sont laborieux et constants.

27.—Doivent se marier jeunes, et persévérer avec confiance dans toute entreprise commencée, car leur persévérance doit infailliblement appeler la paix, la tranquillité et le bonheur. Ne sont ni changeantes, ni capricieuses.

28.—Personnes portées à la rêverie. Manque de confiance et de persévérance. Tendance à se croire des maladies imaginaires.

29.—Mouvements brusques, mais coeur généreux. Les femmes font d'excellentes épouses. Les hommes doivent éviter de se lancer à la légère dans leurs entreprises. Bonnes qualités.

30.—Personnes étudiant tout avec conscience et persévérance. Doivent se méfier de leur imagination vagabonde. Femmes et hommes doivent s'entraîner à moins dissimuler leurs pensées.



## Un nouvel art domestique

à la portée de toutes les femmes et pour lequel la machine à coudre tient lieu de métier.

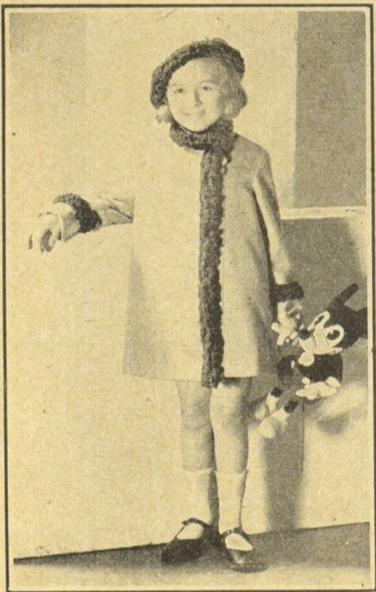
**B**IEN que la chose soit de nature à vous surprendre, apprenez que vous pouvez faire vous-même, sur votre machine à coudre, sans la moindre difficulté et avec le minimum d'expérience, toutes les jolies choses que vous voyez illustrées sur cette page.

Vous enroulez sur ce guide de la laine ou des bandes de chiffons et vous piquez le tout, en rangées, sur un tissu servant de surface de fond. La texture de ce fond dépend naturellement de l'article que vous voulez faire.

Et qu'est-ce que vous pouvez faire au moyen de ce petit dispositif que vous apprendrez à manier en une dizaine de minutes? Une foule de choses pour la maison, ainsi que pour votre toilette et celle de vos enfants: — des tapis en tout pa-

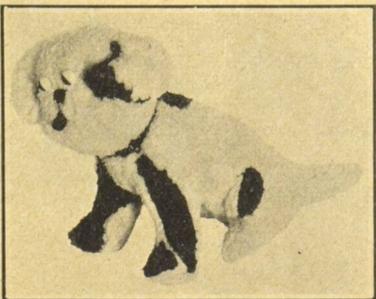
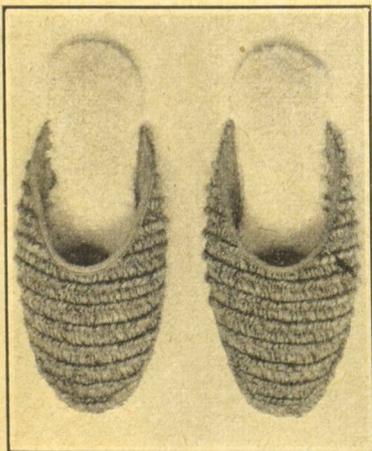


Le secret de cet art domestique absolument nouveau est une petite barre d'acier qui s'appelle le «Guide Singercraft», un accessoire



reils aux tapis crochetés, mais se fabriquant en dix fois moins de temps, des coussins, des jouets, des garnitures de lit, de draperies et d'abat-jour.

Je ne puis évidemment que vous signaler ici l'existence et l'utilité générale du Guide Craft. Si la chose vous intéresse, comme elle mérite de l'être, pour plus de renseignements, adressez votre lettre comme suit: LA MODE, (La Revue Populaire), 975, rue de Bullion, Montréal, Can.



très simple et qui ne coûte pratiquement rien si on en compare le prix aux résultats qu'on en obtient. Cet accessoire a été inventé et expérimenté dans les écoles européennes de la compagnie de machines à coudre Singer.

SINGER  
CRAFT

Creez des carpettes, des couvertures, des garnitures de robes, **A POILS LONGS** avec votre propre machine à coudre!



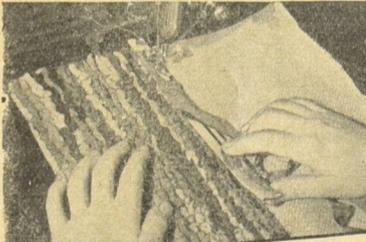
**I**MAGINEZ le plaisir de pouvoir faire, sur votre propre machine à coudre, des carpettes soyeuses, à longs poils et richement nuancées! Et de superbes coussins et courtpointes! Et des sacoches, des ceintures, des pantoufles! Sans parler de luxueuses garnitures de robes, de manteaux, de chapeaux, imitant étonnamment les plus belles fourrures... Enfin, ce qui ne gâte rien, tous ces jolis articles ne vous coûteront que presque rien. Vous pourrez utiliser des laines ou des fils de couleurs, en écheveaux, ou des bandes découpées dans de vieux bas de soie ou des vêtements usagés.

Cette nouvelle méthode de couture artistique, si intéressante, se nomme Singercraft. Vous n'avez besoin que d'un seul accessoire, très simple: le Guide Singercraft. Sur cette ingénieuse petite barre de métal, vous enroulez de la laine, ou des bandes de chiffons, et vous piquez le tout, en rangées, sur un tissu servant de surface de fond. Rien de plus simple! Ni métiers, ni formes, ni ennuyeux travail au crochet. C'est aussi facile que le piquage le plus élémentaire. Vous pouvez apprendre en 10 minutes, et devenir experte en une demi-heure.

Allez à n'importe quel Magasin Singer, et voyez sur place comme le Singercraft est facile. Les leçons sont gratuites. Ne manquez pas, d'examiner les nouvelles machines électriques Singer, et à des prix d'une modicité inconnue depuis longtemps. Le nouveau modèle que vous voyez ci-haut coud de l'avant et sa marche peut être renversée, et il fera, dans tous les sens, les mêmes points dont la perfection caractérise tous les appareils Singer.

### Trousse Singercraft 50 cents Seulement

Pour commencer, sans plus tarder, à exécuter cet intéressant et nouveau travail, vous n'avez qu'à vous procurer la Trousse Singercraft Complète. Elle comprend le Guide Singercraft, des décalques au fer chaud convenant aux commençantes, et des instructions très détaillées et illustrées en couleurs. Procurez-vous la à n'importe quel Magasin Singer, ou envoyez 50 cents seulement, avec le coupon, et la Trousse Complète vous sera expédiée franco.



**SINGER SEWING MACHINE COMPANY, Inc.**

Montreal, Que.,  
700 St. Catherine St., W.  
Toronto, Ont., 252 Yonge St.  
Winnipeg, Man., 424 Portage Ave.

Veillez m'envoyer, franco, la Trousse Singercraft Complète. Ci-joint 50 cents (timbres ou mandat-poste).

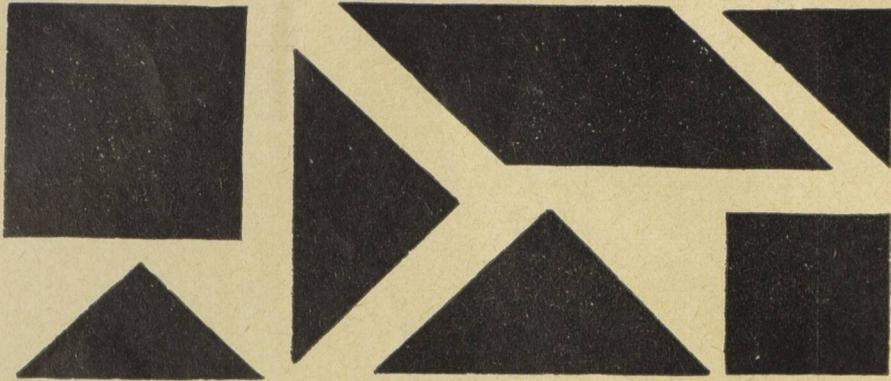
Nom .....  
Rue (ou Route Rurale).....  
Ville ou Cité..... Province de.....

D-124



# JEUX, DEVINETTES ET CURIOSITES

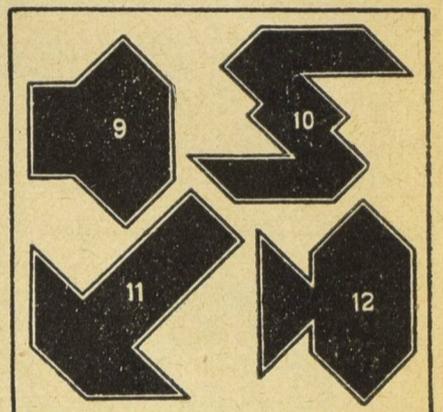
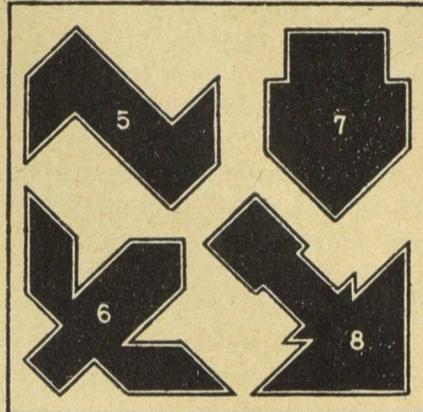
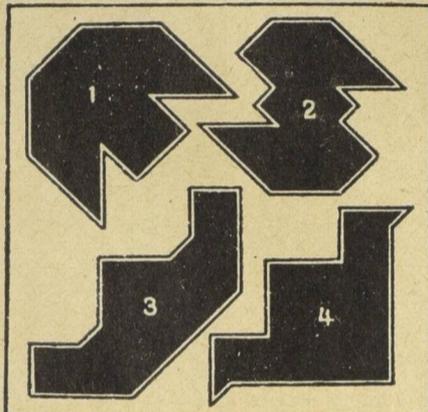
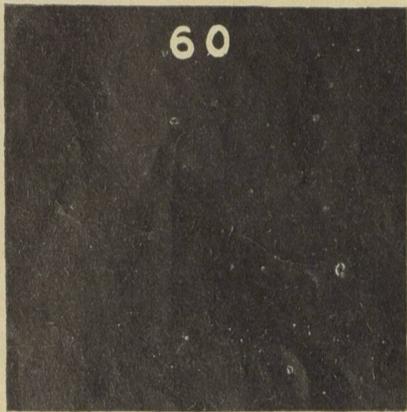
## LE JEU DE CYCLO



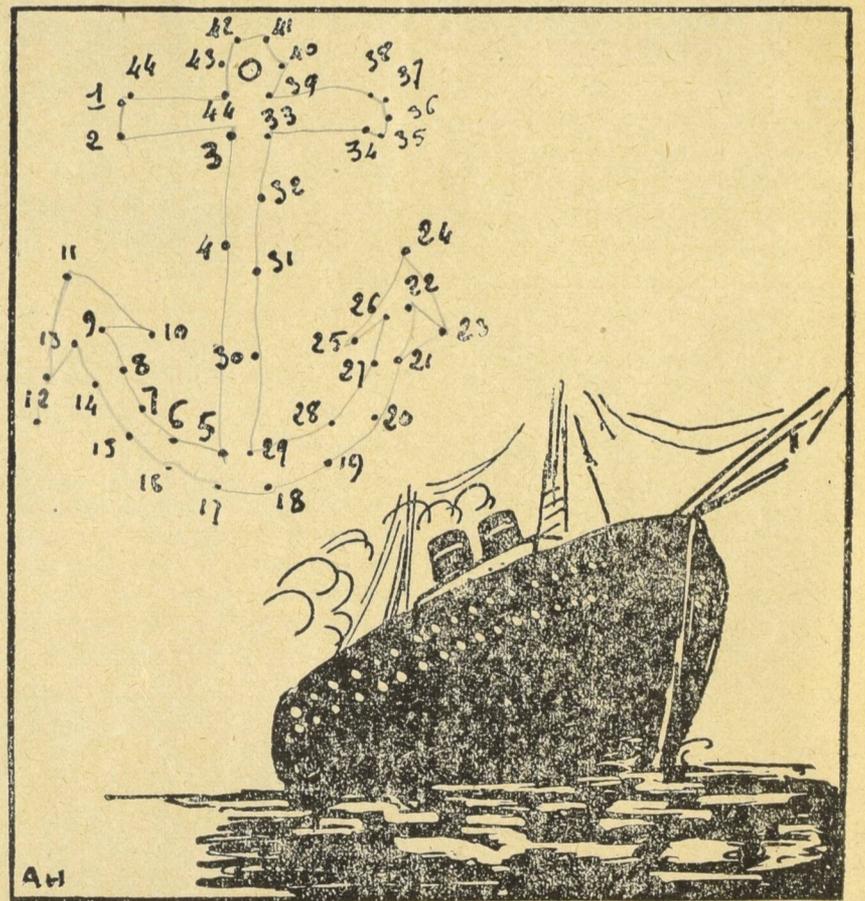
## REGLES DU JEU DE CYCLO

Voici un petit jeu très amusant, qu'on peut faire seul ou en société, et qui constitue à composer avec les 7 morceaux ci-contre les 13 figures reproduites ci-dessous..

Pour qu'ils puissent juger combien est amusant et divertissant ce petit jeu, nous recommandons à nos lecteurs de commencer par composer la figure 60, la plus facile de toutes. On peut, si on préfère, coller ces morceaux sur du papier fort ou du carton. Faites-vous plusieurs séries de ces blocs et jouez à qui finira le premier. Nous en reproduirons d'autres dans nos prochains numéros.



## DESSINS-DEVINETTES



REUNISSEZ PAR UN TRAIT LES CHIFFRES, DANS L'ORDRE, ET VOUS AUREZ LES REPONSES

## Voyage autour de son Pays

(Suite de la page 8)

blent de cette façon par centaines et parfois par milliers. Les petits sont nourris par la mère pendant huit à dix jours et laissés ensuite à eux-mêmes. A cet âge, ils sont tout à fait blancs et d'un poil mou et soyeux; au bout d'un quinzaine, la moue s'opère et les jeunes prennent alors leur couleur tachetée et bigarrée. Les peaux des jeunes se vendent bien et l'huile est meilleure que celle provenant de leurs congénères plus âgés. Les goélettes, une fois engagées dans les champs de glace, rencontrent assez souvent des troupeaux de loups-marins qui y sont en quelque sorte échoués. Or, comme ces loups-marins ne peuvent que se mouvoir difficilement, les chasseurs profitent de leur position précaire et les massacrent à l'aide d'un simple bâton auquel ils donnent le nom de *tueur*. S'il arrive que la glace est morcelée, la chasse ne peut se faire alors qu'en canot et avec le fusil. Le loup-marin se prend aussi en automne et en été au moyen de filets qui sont tendus près des endroits où ils ont l'habitude de venir s'échouer, car il faut savoir que le loup-marin se repose tous les jours à certains endroits, sur des récifs ou même sur le rivage. La chasse au loup-marin se pratique toujours de la même manière, aujourd'hui comme il y a vingt ans, mais elle est de moins en moins fructueuse, depuis qu'elle a passé aux mains de puissantes compagnies et qu'on emploie même, du côté de Terre-Neuve par exemple, des escadrilles d'avions pour repérer leurs troupeaux flottant sur les glaces.

Les fourrures du Labrador sont justement célèbres. La traite des pelleteries (martre, loutre, vison, loup, castor, rat-musqué, renard noir et argenté, hermine, etc.) se pratique entre les chasseurs Montagnais et quelques blancs et de grandes compagnies, telles la compagnie de la baie d'Hudson et la maison Révillon & Frères, ainsi que les représentants de maisons de Québec, Montréal, Toronto, New-York, Boston, et autres grands centres. Les fourrures de cette région ont déjà atteint des prix fort élevés, mais ces prix ont dégringolé comme tout le reste.

## “MAIS LA QUALITÉ DU TABAC?”

### SPUD REPOND A UNE QUESTION BIEN NATURELLE D'UN FUMEUR

Spud est connue comme la cigarette à fraîcheur de menthol. Ses partisans vantent la fraîcheur et la pureté de son goût qui leur permettent de fumer à volonté. Les annonces de Spud insistent continuellement sur les avantages du procédé au menthol.

Mais de temps à autre, un fidèle de Spud se gratte la tête et se demande pourquoi nous ne parlons pas davantage du tabac qui entre dans les Spuds. “Il faut que ce soit du bon tabac”, raisonne-t-il, “car autrement je ne continuerais pas à les

fumer. Leur fraîcheur seule ne me retiendrait pas.”

Nous pourrions parler du tabac comme tous les autres si nous le voulions. Nous prenons des tabacs de premier choix, mûris à la perfection. Nous les mélangeons avec le plus grand soin pour en faire ressortir le bon goût. Nous employons un matériel moderne et des procédés efficaces. En un mot, nous estimons que le tabac de Spud ne laisse rien à désirer.

Mais à quoi bon insister là-dessus dans

nos annonces au public? Est-ce utile ou nécessaire? Les fumeurs n'ont-ils pas entendu mille fois la même histoire, racontée de mille manières différentes? Vous le savez bien. Et c'est pour cela que nous insistons constamment sur la fraîcheur due au menthol. Après tout, voilà bien ce qui rend les Spuds différentes de toutes les autres cigarettes. C'est le moyen (un moyen très important) de vous procurer le bonheur de fumer. C'est ce qui vous permet d'apprécier pleinement le bon goût de l'excellent tabac qui entre dans les Spuds.

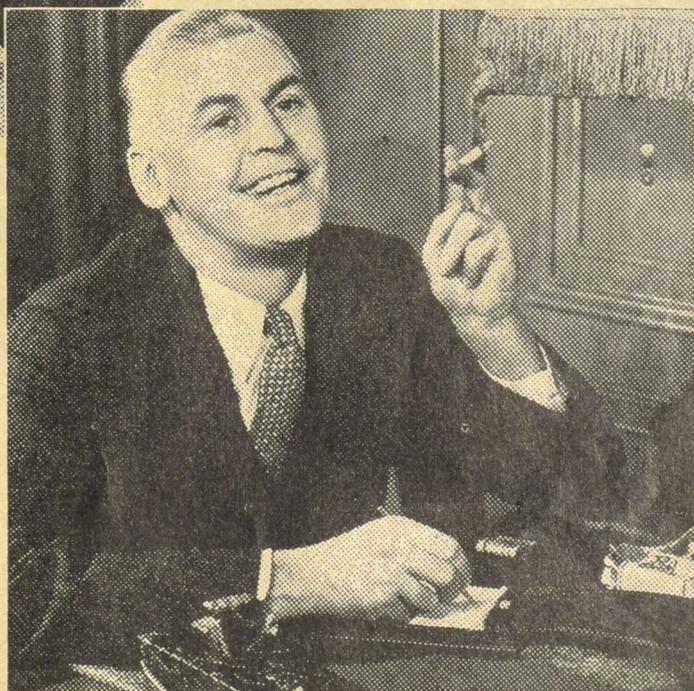


**1. Jamais...** (Sa première Spud) “Depuis trois ans, je résiste au désir d'essayer ces choses au menthol; mais vous m'en dites tant!... Je dois admettre qu'elles sont fraîches.”



**2. Peut-être...** (Sa cinquième Spud) “Ma foi, cette sensation de menthol devient de plus en plus vague. Je distingue maintenant le bon goût du tabac. Peut-être aurais-je mieux fait d'essayer les Spuds depuis longtemps.”

SPUD se vend également en tabac haché fin pour ceux qui préfèrent rouler leurs cigarettes. Paquets de 15c.



**3. Toujours...** (Son cinquième paquet) “Je comprends maintenant pourquoi on appelle ça le bonheur de la bouche. Je n'aurais jamais cru pouvoir fumer autant, et si longtemps, tout en conservant cette sensation de pureté fraîche et humide dans la bouche.”

# SPUD

## LES CIGARETTES À FRAÎCHEUR DE MENTHOL

FABRIQUÉES PAR ROCK CITY TOBACCO CO., LTD., QUÉBEC  
CHEZ TOUS LES BONS MARCHANDS DE TABAC 20 POUR 25c

# Ne dites pas “jamais”

# \$5.00 - A GAGNER CHAQUE MOIS - \$5.00

Toutes les bonnes solutions sont tirées au sort et les CINQ premières sortantes gagnent chacune un prix de \$1.00. Envoyez votre solution sur le carrelage ci-dessous, d'ici le 15 avril inclusivement. Adressez: LES MOTS CROISES, La Revue Populaire, 975, rue de Bullion, Montréal.

SOLUTION  
DU  
PROBLEME  
No 15

D	I	U	R	N	E		I	O	U	R	T	E		
I		N	O	E		C		C	L	E		M		
P	R	E	S		P	A	R		C	O	U	P		
L	A		E	L	A	B	O	R	E		S	I		
C	T	E	R	A	I		M	A	R	I	E	R		
M		T	A		R		A		E	T		A		
A		A	I	D	E		I	G	U	E		S		
T	E	T	E		S		Q		X	M	A	S		
I	L			I	S	S	U	E				P	I	
Q	U	E			E	U	E				R	I	O	
U		S	A	C		E		S	O	I		N		
E	N	T	I	E	R		G	E	S	T	E	S		

PARU DANS  
LA REVUE  
POPULAIRE  
DE MARS

Les DIX gagnants du Concours No 15, paru dans LA REVUE POPULAIRE du mois de mars, sont :—

Mlle Madeleine Morris, 50, rue Centre, Granby, P. Q. — Mlle May Thibault, Village des Aulnaies, comté de l'Islet, P. Q. — Mlle A. Cinq-Mars, 2100, rue Saint-Denis, apt. 20, Montréal. — Mlle Claude Lecours, 181, rue St-Georges Villemay, Lévis, P. Q. — Mme L. Garnier, 2265, rue St-Antoine, Montréal. — Mme V. Caouette, 186, rue des Cascades, Saint-Hyacinthe, P. Q. — Mlle Alexandrine Myrand, 125, rue Aberdeen, Québec, P. Q. — Mme C. Villeneuve, 63, rue Taché, Chicoutimi, P. Q. — Mlle Noëlla Maranda, 83, rue Ste-Agnès, Québec, P. Q. — Mlle Marguerite Giguère, 4654, rue Adam, Montréal.

LES MOTS CROISES DE "LA REVUE POPULAIRE". — Problème No 16

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom .....

Adresse .....

HORIZONTALEMENT

- 1—D'une manière obscure et ambiguë.
- 2—Genre de nymphéacées dont une espèce est le lotus sacré des Hindous. — Chrétiens grecs reconnaissant la suprématie du pape.
- 3—Première syllabe d'un mot qui signifie homme tombé en enfance. — Habitants d'une ancienne contrée de l'Afrique du Nord. — Qui n'a pas servi.
- 4—Pronom indéfini. — Allure du cheval. — Petite île de l'Atlantique.
- 5—Note de musique. — Ensemble des productions littéraires d'un pays.
- 6—Filets de pêche. — Propre.
- 7—Abréviation très usitée. — Possessif.
- 8—Peigne de tisserand.
- 9—
- 10—Dernière partie d'une locution en trois mots qui signifie immédiatement. — Tumeur dure sur la jambe du cheval.
- 11—Conjonction. — Fleuve de France. — Homme réduit au dernier degré d'abjection.
- 12—Adjectif possessif. — Saison. — Epreuve.
- 13—Deux lettres de Ebre. — Vers (moins la dernière lettre). — Cerf, en anglais.
- 14—Abréviation de numéro. — Monnaie française. — Ville d'Algérie.
- 15—Passé sous silence. — Initiales du Christ. — Légumineuse dont le type est la lentille.

VERTICALEMENT

- 1—Paralysie momentanée dans une partie du corps.
- 2—Ce qui n'existe pas. — D'un caractère sacré, en Polynésie.
- 3—Pronom personnel.
- 4—Va, en anglais.
- 5—Trois fois la même consonne. — Rimes.
- 6—Quantité de choses abattues. — Projet de loi chez les Romains.
- 7—Pâtisserie. — Prions, en latin.
- 8—Tranches de pain qu'on fait rôtir.
- 9—Recueillent des aumônes. — Somme qu'on fait vers le milieu de la journée.
- 10—Adjectif numéral (pluriel). — Quittance. — Long pardessus d'hiver.
- 11—Deux voyelles. — Coupé jusqu'à la peau. — Chef-lieu de canton dans les Hautes-Alpes.
- 12—Peintre impressionniste français (1832-1883). — Personne détenue en gage.
- 13—Temps du verbe être. — Unique. — Première syllabe du fleuve qui arrose Paris. — Connaissance d'une chose.
- 14—Qui ne prend pas parti.
- 15—Télégraphie sans fil (abrév.). — Situation. — Titre de la plus grande revue hebdomadaire canadienne.

# LA CHANSON FRANÇAISE

Le Samedi et Le Film publient également des textes enregistrés de chansons françaises.

## Ne dis pas : toujours

(Jean Lenoir)

Enregistré sur disque Columbia, No 34531, par Lucienne Boyer.

Refrain

Ne dis pas toujours,  
Car en amour  
C'est un blasphème.  
On ne sait jamais  
Si désormais  
Vraiment on aime.  
On fait des serments  
Et simplement  
On les oublie.  
Ne dis pas toujours,  
Car en amour  
Rien ne vous lie.

I

Oui, je le sais, tu crois en la vie  
Tu crois en ton âme ravie  
Que d'adorer pour toi, sonne l'heure.  
Pourtant soi-même l'on se leurre.

II

Puisqu'ici-bas tout casse et tout lasse,  
Même du bonheur on se lasse.  
Dans d'autres bras, un soir, on frissonne  
Et sans remords on s'abandonne.

## Les Goëlands

(Lucien Boyer)

Enregistré sur disque Pathé, No 3968, par La Palma.

I

Les marins qui meurent en mer,  
Et que l'on jette au gouffre amer  
Comme une pierre,  
Avec les Chrétiens refroidis  
Ne s'en vont pas au Paradis  
Trouver Saint-Pierre!

IV

Et nul n'a pitié de son sort  
Que la mouette au large essor  
Qui, d'un coup d'aile,  
Contre son coeur tout frémissant  
Attire et recueille en passant  
L'âme fidèle.

II

Ils roulent, d'écueil en écueil,  
Dans l'épouvantable cerceuil  
Du sac de toile;  
Mais fidèle, après le trépas,  
Leur âme ne s'envole pas  
Dans une étoile!

V

L'âme et l'oiseau ne font plus qu'un;  
Ils cherchent le corps du défunt  
Loin du rivage,  
Et c'est pourquoi, sous le ciel noir,  
L'oiseau jette avec désespoir  
Son cri sauvage.

III

Désormais vouée aux sanglots  
Par ce nouveau crime des flots  
Qui tant la navre,  
Entre la foudre et l'Océan,  
Elle appelle dans le néant  
Le cher cadavre.

VI

Ne tuez pas le Goëland  
Qui plane sur le flot hurlant  
Ou qui l'effleure,  
Car c'est l'âme d'un matelot  
Qui plane au-dessus d'un tombeau  
Et pleure... pleure!

[ No 1-R ]

Disques et musique en vente chez Ed. Archambault enrg., 500 S-Catherine E., Montréal

# Le Caractère par les Prénoms

## ADELARD

Ce prénom suppose une intelligence assimilatrice qui s'exerce sur les choses positives. C'est-à-dire que les Adélarde ont peu d'imagination et d'idéalisme.

Nature en général douce et sensible, avec quelques moments d'emportement et de violence.

Francs, bien que sachant être souples par intérêt.

Volonté moyenne, active. Gens pratiques et pleins de confiance en soi.

## ADRIEN

J'ai déjà donné, à plusieurs reprises, la signification du prénom Adrien, mais comme deux charmantes lectrices insistent pour l'avoir de nouveau, la voici: Les Adrien ont une imagination forte et rêveuse. Leur volonté est faible. Ils sont affectueux et sentimentaux. Franchise et loyauté.

## EDITH

Nom gracieux, distingué, et qui implique de bons sentiments. Ici, je fais remarquer à une gentille lectrice qui se reconnaît que Jack est un prénom anglais et que Montcalm est un nom propre.

## ELIE

Esprit observateur et perspicace, une certaine intuition des choses qui illusionne sur leur profondeur. Assez sceptiques, douteurs et méfiants, curieux d'apprendre.

Ce sont plutôt des hommes aimables et conciliants, sachant raisonner, francs. Doués de volonté moyennée ils sont calmes, savent mener leurs affaires avec beaucoup de sens pratique et ne négligent pas les petits bénéfices. L'ensemble est favorable.

## EMILIE

Ensemble intelligent, distingué. Imagination ardente et enthousiaste; idées fines. Spirituelles et légèrement moqueuses. Sincères dans leurs affections. Volonté assez forte.

## ERNEST

Les Ernest sont gais, pleins d'entrain et de vivacité; liants et sympathiques. Intelligence fine et spirituelle. Moqueurs, railleurs même, mais pas méchants. Assez volages, dit-on. Et, ce qui est curieux, ils semblent faire, malgré cela, d'excellents maris. Ils font d'ailleurs les meilleurs compagnons du monde. Franchise, loyauté, grande indépendance de caractère.

## FERNAND

Les Fernand ont ordinairement des aptitudes pour les sciences pratiques et d'observation, des goûts fins et artistiques. Naturel un peu nonchalant; façons aimables.

bles. Il leur manque quelque chose, cependant, le sens pratique et l'énergie. Mais il faut toujours compter, naturellement, sur les exceptions.

## GEORGES ET CAMILLE

Deux autres prénoms que j'ai souvent étudiés ici. J'en redonnerai la signification une autre fois, pour laisser la place à d'autres.

## GILBERTE

Intelligence active, grande sensibilité, volonté conciliante. Tempérament affectueux et goût des belles choses. Confiance en soi-même, mais sans prétention.

## JEANNETTE

Jeannette n'est en somme qu'un diminutif de Jeanne, tout comme Jeannine, avec un ou deux n. La signification du prénom est la même. En résumé: intelligence rapide, imagination forte et rêveuse. Nature douce, un peu molle même. Les Jeannette sont sentimentales, bonnes et dévouées.

Coquettes, sans être pour cela prétentieuses.

Sincères, confiantes et plutôt franches, en général.

## JULIETTE

Natures sensibles, impressionnables. Capable d'attachements profonds aussi bien que de jalousie et de rancune. Peu de vanité, mais une fierté bien placée. Volonté décidée, grande activité. Femmes ordinairement extrêmes en tout.

## LUCIENNE

Prénom doux et gracieux, qui donne, en même temps que de la grâce, des qualités positives et pratiques. Les Lucienne sont généralement curieuses, enthousiastes et en quête de nouveautés. Caractère facile, sans être mou. Originales et personnelles.

## MADELEINE

Les Madeleine sont très intelligentes. Leur imagination est toujours portée vers les nouveautés.

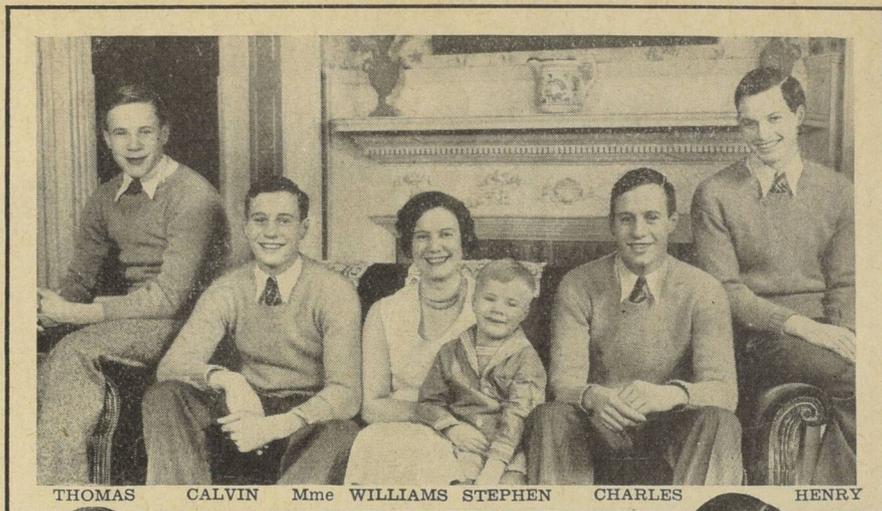
Idees fines. Ces femmes sont capables de comprendre et d'apprécier les choses intellectuelles.

Moqueuses, spirituelles, aimant à pratiquer l'ironie. Gais, pleines d'entrain et spontanées, surtout dans l'intimité. Naturel assez bon; manière aimables et gracieuses. Coeur généreux.

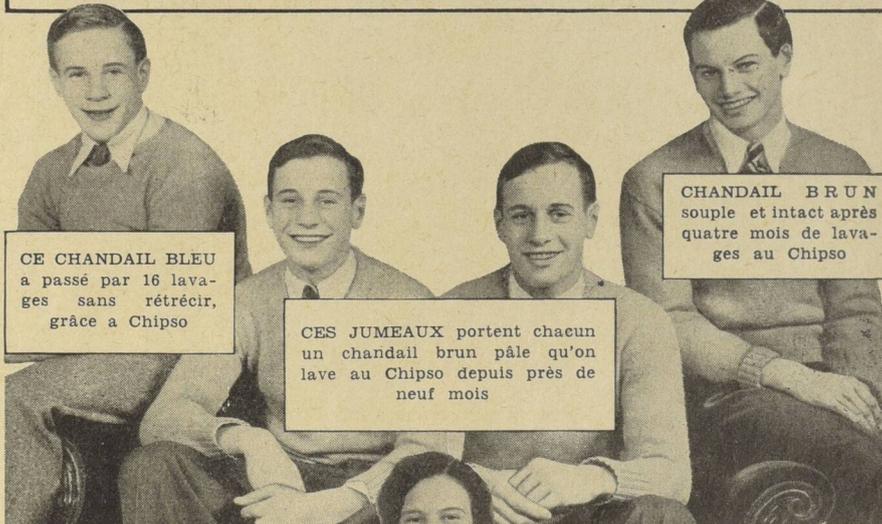
## ROGER

Intelligents et énergiques. Ils ont de bons sentiments, mais ils gardent parfois rancune et ne négligent pas leurs propres intérêts. Leurs qualités sont surtout positives: ordre, sens pratique, prudence et un certain courage.

En général, pleins d'entrain, gais et francs.



THOMAS CALVIN Mme WILLIAMS STEPHEN CHARLES HENRY



CE CHANDAIL BLEU a passé par 16 lavages sans rétrécir, grâce à Chipso

CES JUMEAUX portent chacun un chandail brun pâle qu'on lave au Chipso depuis près de neuf mois

CHANDAIL BRUN souple et intact après quatre mois de lavages au Chipso



ROBE DE SOIE BLANCHE, lavée 29 fois au Chipso, encore à l'état de neuf

CE COSTUME BLEU ET BLANC a été lavé près de 90 fois au Chipso sans que sa couleur en soit changée

“Je ne suis pas esclave du lavage ou du raccommodage” dit une mère de cinq garçons

“Est-ce possible qu'elle soit la mère de ces cinq gros garçons?” vous dites-vous en voyant Mme Calvin C. Williams. “Elle a l'air si jeune!”

C'est que Mme Williams ne s'épuise pas sur sa planche à laver aux jours de lessive, et ne passe pas tout son temps à raccommoder. “CHIPSO retire toute la saleté de nos gros lavages,” dit-elle. “Je n'ai pas à frotter le linge au point de le mettre en chiffons. La soie même est sûre dans Chipso.”

Pourquoi Chipso peut-il nettoyer mieux et plus rapidement, tout en étant sans danger? Parce que Chipso est

PLUS SAVONNEUX. Il n'est pas gâté par des ingrédients rudes et coupants qui abîment le linge. Il fait une eau de savon plus épaisse qui fait sortir la saleté des vêtements sans endommager lainages et soies fines. Il prolonge la durée de tous les vêtements!

Chipso est aussi excellent pour vos mains. Vous l'aimerez pour le lavage de la vaisselle. Procurez-vous Chipso chez votre épicière. Cette grosse boîte de Chipso est aujourd'hui la meilleure valeur au Canada parce qu'elle donne PLUS D'EAU DE SAVON et est PLUS SURE POUR LE LINGE. Chipso se vend toujours en paquet.

Chipso  
PROLONGE  
la durée du linge



FABRIQUE AU CANADA

LA MARQUE DE L'HOSPITALITÉ PARFAITE



### Bâtonnets au fromage

Défaites en crème ensemble: 1 paquet de fromage à la crème d'un goût assez piquant, 6 c. à soupe de beurre et  $\frac{1}{4}$  c. à thé de moutarde jusqu'à ce que le tout soit bien lié et mou. Coupez du pain vieux d'au moins 1 jour en bâtonnets de 3" x 1" x 1", que vous enduisez du mélange précédent sur tous les côtés. Faites ensuite brunir au fourneau, retournant les bâtonnets pour que tous les côtés soient d'une belle teinte dorée uniforme. Servez très chaude... de préférence avec votre Bière Molson favorite: INDIA PALE (étiquette blanche); EXPORT (étiquette dorée); STOCK (étiquette bleue).

# MOLSON

## 3

BIÈRES À VOTRE CHOIX

*La bière que votre arrière grand-père buvait*

ETABLIE A MONTREAL EN 1786

## Le Printemps, Saison des Fleurs

On n'a souvent pas l'embarras du choix dans un petit jardin; l'endroit qui s'impose est le long de la clôture. Il vaut mieux avoir un endroit en plein air, loin des racines des arbres, quoique l'ombrage soit utile pour certaines plantes pendant une partie du jour. La largeur de la plate-bande dépend de la longueur ainsi que de la dimension du jardin. On recommande généralement une largeur de cinq à dix pieds. Le bord de la plate-bande sera droit si le terrain est petit et rectangulaire; dans un grand terrain, une bordure en courbe fait souvent un meilleur effet. Si le terrain offre différents niveaux ou des caractères permanents et spéciaux, il faudra en prendre note et arranger la plate-bande de façon à faire ressortir ces points d'intérêt. Une fois l'endroit choisi, il faut considérer le sol. Comme la plate-bande doit rester en place quelques années, il est essentiel que le sol soit parfaitement préparé.

L'époque de la plantation des fleurs vivaces varie suivant l'espèce.

La plantation n'exige que peu de soins, mais tous les détails sont très importants. Il faut que le trou soit assez profond et assez large pour recevoir toutes les racines sans que celles-ci soient tassées. Le collet, c'est-à-dire le point de jonction entre la tige et les racines, doit être juste au-dessous de la surface du sol, et la terre doit être bien tassée autour des racines. Un bon moyen de voir si la terre est suffisamment ferme est de prendre les tiges de la plante et d'essayer de l'arracher par une douce traction. Si la terre n'est pas tassée autour des racines, il reste des espaces d'air et les racines peuvent sécher et mourir.

Autant de rosiers, autant d'époques de taille, peut-on dire, et c'est pourquoi il est si difficile de donner d'utiles conseils à ce point de vue, ailleurs que sur le terrain, en présence de sujets à traiter, ayant sous les yeux la topographie des lieux, une connaissance assez exacte de la nature du terrain, des engrais apportés, du climat, etc. On taille le rosier pour en augmenter la productivité et surtout pour en étendre le plus possible la durée de la floraison.

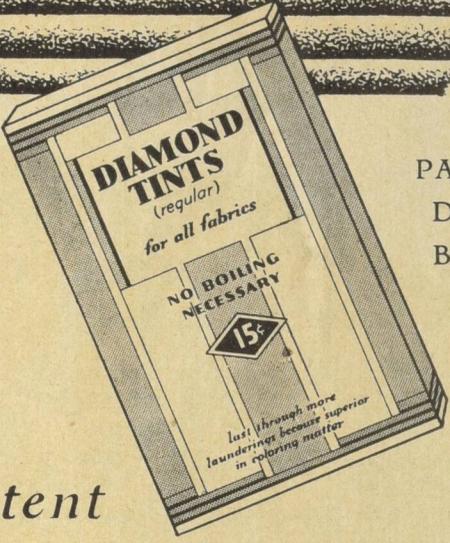
Pour les variétés qu'on doit se contenter de "pincer", c'est-à-dire pour celles dont on se borne à raccourcir les rameaux en en faisant

sauter l'extrémité entre les ongles, c'est aussitôt après la floraison qu'il convient de procéder. Pour les autres, c'est au contraire au cours du repos de leur végétation, pendant leur "sommeil" hivernal, avant le départ des bourgeons, en tout cas, qu'on peut effectuer la taille, et comme la plupart des rosiers ont passé l'hiver sous un manchon de paille qui les a protégés contre les froids trop rigoureux, c'est, en effet, dans la courte période qui suit leur déshabillage et précède immédiatement la mise en mouvement de la sève que l'on est conduit à tailler.

Rappelons, en y insistant, qu'il est des rosiers qu'il est préférable de ne jamais tailler. C'est notamment le cas pour tous les "sarmen-teux", qu'ils soient, ou non, "remontants", c'est-à-dire qu'ils fleurissent en une seule, ou, au contraire, en plusieurs fois. C'est également vrai pour les rosiers des variétés qui portent leurs fleurs "sur bois d'un an" et non sur les rameaux qui viennent seulement de pousser. Pour ces deux catégories, on se contente de "pincer" les extrémités aussitôt après la floraison, comme nous l'avons expliqué plus haut. Les mêmes restrictions pour la taille s'appliquent enfin aux variétés dites "moussues" qui, comme le "Provins" et le "Centifolia", par exemple, ne donnent que des rameaux assez peu développés et presque tous dans une direction qui se rapproche de la verticale.

Pour les 9 ou 10,000 autres variétés qui ne font pas partie de ces trois catégories, la taille est de règle et il est maintenant grand temps de la leur faire subir.

Pour qui n'est pas un professionnel, il est, qu'on ne le dissimule pas, assez difficile de savoir s'il faut tailler "long", ou "court". Quand on est embarrassé, on s'en tire en adoptant la taille "mixte", méthode qui consiste à tailler, sur un même sujet, à la fois long et court. On taille long, naturellement, tous les rameaux vigoureux, manifestant une tendance à s'emporter à bois, et on taille court, au contraire, tous les chétifs. Il faut savoir, en effet, que plus on taille long et plus la floraison en sera abondante et que plus on taille court, à quatre yeux par exemple, et plus la production future du bois s'en trouvera favorisée. Les remontants profitent particulièrement de ce mode de taille.



PAS BESOIN DE FAIRE BOUILLIR

*Résistent*  
*à beaucoup plus de lavages*

## TEINTES DIAMOND

- Vous n'avez pas besoin de reteinter aussi souvent. Ces teintures durent plus longtemps parce qu'elles contiennent une plus forte proportion de colorants à l'aniline de la meilleure qualité.
- Toutes les nouvelles nuances à la mode — les couleurs les plus douces et les plus jolies que vous ayez vues.

*Dans toutes les pharmacies* Par les fabricants des Teintures Diamond

*Richesse permanente*

Une rente mensuelle de \$100 qui vous est garantie à partir de 50, 55 ou 60 ans vaut mieux qu'une fortune considérable que vous possédez aujourd'hui et qui peut être anéantie demain par un placement malheureux.

D60

*The* **DOMINION LIFE**  
ASSURANCE COMPANY  
SIEGE SOCIAL: Waterloo, Ont.



SUCCURSALE MONTREALAISE  
Edifice Dominion Square  
Tél. Harb. 9277 Suite 910  
PAUL BABY,  
ASS.-Gér. Prov. et Inst. des agents  
RAOUL CARIGNAN, Gér. Prov.

**COUPON D'ABONNEMENT La Revue Populaire**

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à la *Revue Populaire*.

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.



## Donnez à votre peau une fraîcheur printanière

— avec la Crème Pasteurisée Helena Rubinstein pour la figure! Elle pénètre bien avant, sous la peau, la nettoie de la poussière et de la saleté, polit rides, lignes et pattes d'oie. Et comme cette crème, douce et pure, contient deux éléments rajeunissants qui reforment naturellement les cellules de la peau, elle rend celle-ci douce comme un pétale de fleur et lui donne une vie nouvelle. Tube, 75c; Pots, 1.00, 2.00.

Après avoir donné à votre visage une fraîcheur printanière toute nouvelle avec cette Crème Pasteurisée, vous lui apporterez quelques claires touches de couleur — avec ces nouvelles couleurs de Helena Rubinstein!

### COQUELICOT

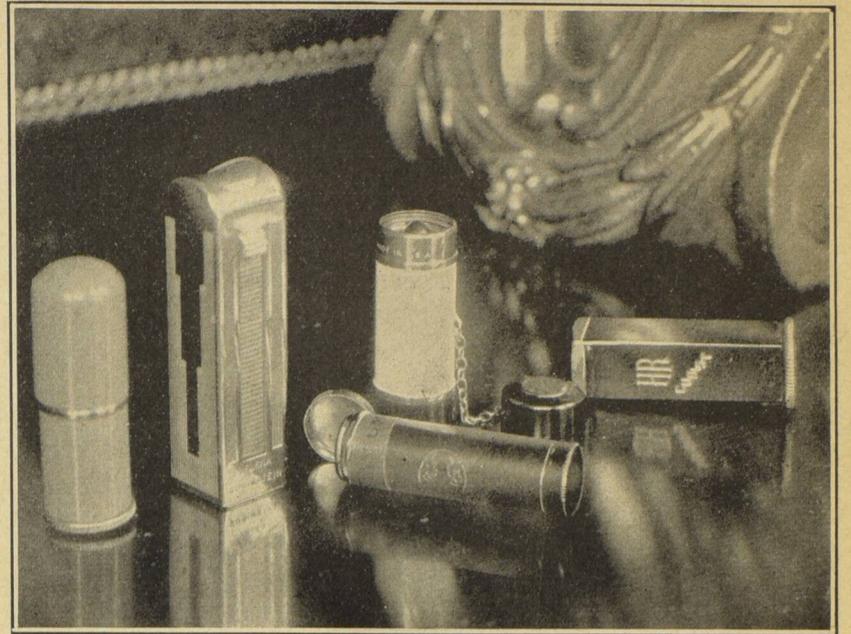
Ce nom seul n'est-il pas gai et réjouissant? C'est d'ailleurs le dernier cri de 1933 pour bâtons et rouges. La nuance la plus joyeuse, la plus piquante et la plus attrayante! Bâtons pour les lèvres Coquelicot, Rouge Corail, Rouge Framboise et Rouge Géranium, 1.00, 1.50. Rouges pour harmoniser avec les bâtons, 1.00.

### FLEUR DE PECHER

Autre nom enchanteur! Celui de la nouvelle nuance de poudre, par Helena Rubinstein, qui donne à vos joues le velouté des pêches et toute la fraîcheur de la jeunesse. Les charmantes poudres de Helena Rubinstein qui mettent de la beauté sur toutes les joues, dans toutes les nuances, 1.00 à 5.50.

## helena rubinstein

126 Bloor Street, West, Toronto. Hôtel Ritz-Carlton, Montréal.  
LONDRES NEW-YORK PARIS



## La beauté s'offre à vous

**L**ES produits de beauté sont des artifices magiques qui prolongent et donnent même la jeunesse. Nous en connaissons plusieurs, mais il en est qui l'emportent incontestablement sur les autres. Tel est, par exemple, ici comme aux Etats-Unis et en Europe, le cas des produits de beauté de la célèbre spécialiste Helena Rubinstein.

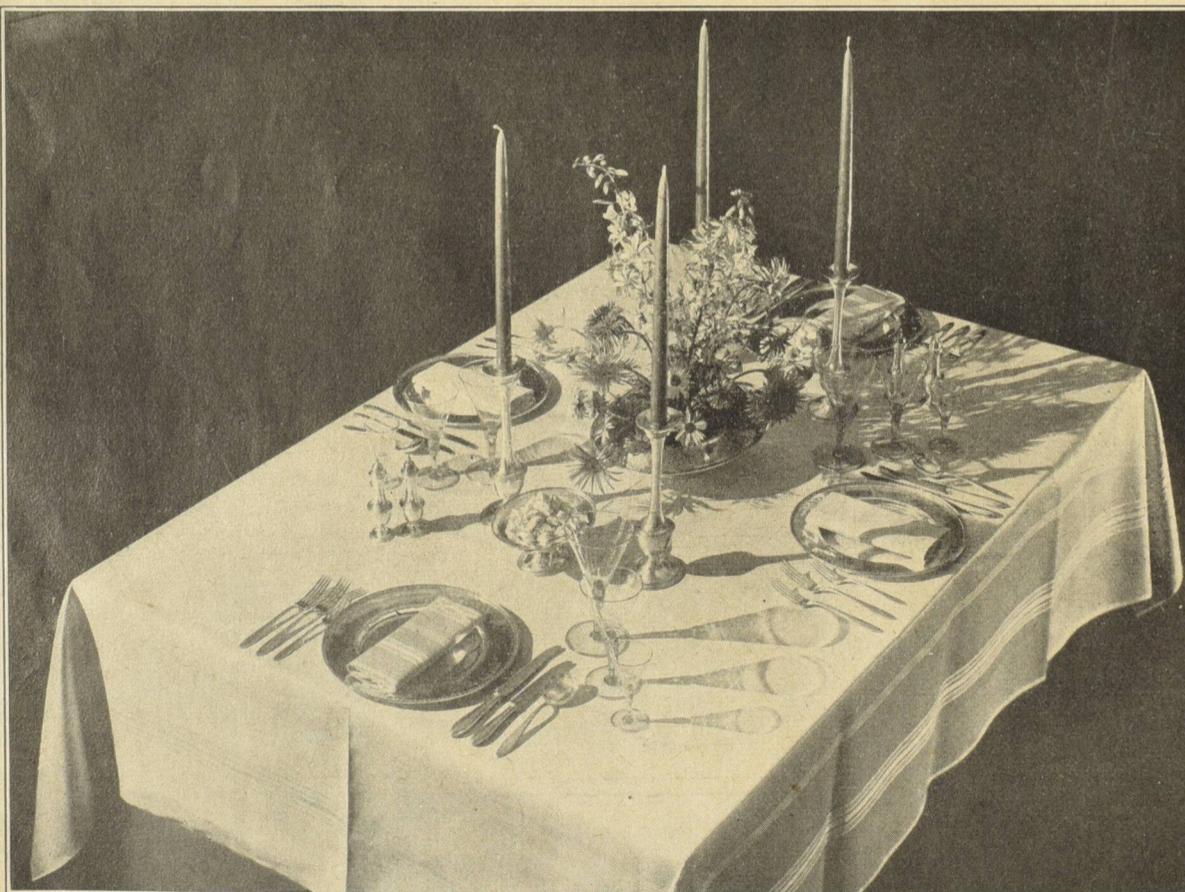
Sa nouvelle Poudre Fleur de Pêcher convient à tous les âges et à tous les types, aux blondes comme aux brunettes et aux rousses. La nuance de cette poudre est un mélange de Mauresque et de Rachel. Comme les produits Helena Rubinstein sont très connus dans la province de Québec, nous nous contentons de signaler à nos lectrices les dernières créations.

Après la Poudre Fleur de Pêcher viennent les crayons, ou bâtons, pour les lèvres Coquelicot. Le beau rouge de ce crayon Coquelicot met de la couleur, de la gaieté et de la beauté sur les lèvres, à la lumière artificielle aussi bien qu'à celle du jour.

Il existe plusieurs autres nuances pour les lèvres, en plus de Coquelicot, par exemple le Rouge Corail, le Rouge Géranium, le Rouge Framboise, clair ou moyen. Tous ces rouges s'étendent facilement et uniformément sur les lèvres sans dessécher leurs tissus délicats.

Signalons aussi le Rouge Coquelicot en crème, ou poudre compacte si vous préférez, qui complète le crayon pour les lèvres Coquelicot.

### UNE JOLIE TABLE DE QUATRE COUVERTS



La mode est, de plus en plus, aux tables décorées de façon originale et nouvelle. C'est à qui, parmi toutes les femmes qui aiment à recevoir, trouvera quelque chose de nouveau. Nos lectrices apprendront donc avec plaisir que la International Silver Company of Canada, Limited, vient de lancer cet agréable couvert pour une table de quatre personnes. C'est simple, de bon goût et bon marché.

Nous devons cette photo à la courtoisie de 1847 Rogers Bros. et de "Delineator".



## LA TECHNOCRATIE, Dictature Mondiale

(Suite de la page 9)

an et pour suffire à une population du globe dix fois supérieure à ce qu'elle est.

20. — Calculée en calories-kilogrammes, la production individuelle, avant l'ère du machinisme, s'exprimait par 2000 calories; elle est aujourd'hui de 150,000.

Ces simples données font voir le danger de la situation faite par la "Technocratie". J'ai dit que celle-ci était une dictature, c'en est une en effet, dangereuse autant qu'impitoyable et qui ment lorsqu'elle prétend avoir été imposée par le progrès; elle l'est par la cupidité humaine et les erreurs de la po-

litique internationale. Elle a sa source dans l'égoïsme, l'idée d'acaparement et le besoin effréné de jouissances qui sont les spécialités de cette époque d'après-guerre; époque transitoire et de "tassement" qui prépare une société nouvelle mais qui ne va pas sans accrocs comme l'ont été toutes les grandes convulsions sociales suivies d'ajustements laborieux.

Seulement, autrefois, l'ajustement se faisait insensiblement, les peuples s'en apercevaient à peine et n'en souffraient autant dire point. Aujourd'hui nous allons très vite; cela ne peut pas aller sans qu'il y ait de la casse...

## VALLEYFIELD

(Suite de la page 14)

nées plus tard que desservit le curé de Saint-Timothée jusqu'en 1858, date de l'arrivée du premier curé résident.

Vers 1870, un moulin à papier fut construit à Sainte-Cécile par Alexandre Buntin, industriel anglais. Peu après s'y établit une importante filature qui attira à cet endroit un grand nombre de familles. Ce sont ces deux industries qui ont donné naissance à la ville de Valleyfield, la septième de la province, en importance, au point de vue industriel.

Le diocèse de Valleyfield, dont la population est de 58,628 catholiques, comprend 43 paroisses, 6 dessertes et 133 prêtres. S'y rattachent les comtés de Beauharnois, Châteauguay, Huntingdon, Soulanges et Vaudreuil.

L'évêque de Valleyfield est S. Ex. Mgr J.-Alfred Langlois, né à Sainte-Claire, comté de Dorchester, en 1876, ordonné prêtre en 1902, préconisé évêque titulaire de Tropolis et auxiliaire de l'archevêque de Québec, en 1924, nommé évêque titulaire de Valleyfield le 10 juillet 1926.

## La Société des Nations déclare la guerre... aux rats

(Suite de la page 14)

taliers pour les rats que l'étaient les bâtiments en bois d'autrefois. Les docks des ports modernes sont même aménagés à l'épreuve des rats. On ne leur donne plus aucune chance de pénétrer dans la cale au moyen des câbles.

Au Canada et aux Etats-Unis, c'est surtout dans les ports du littoral du Pacifique qu'on fait la guerre aux rats, ces petites bêtes malfaisantes étant surtout apportées en Amérique par les navires venant de l'Orient.

## De quoi est faite votre Revue

"La Revue Populaire" d'une année représente: 816 pages, 600 illustrations, 12 romans complets et 5 romans (à suivre).

★

Pour la correction d'une année de la "Revue Populaire", les correcteurs ont dû lire, lettre par lettre, 329,200 lignes, soit 9,776,000 lettres.

Si toutes les pages d'une année de la "Revue Populaire" étaient mises bout à bout, elles couvriraient 11,424 pieds en longueur.

★

Pour imprimer la Revue Populaire d'une année, il a fallu 135,000 feuilles de papier mesurant 29 x 43 pouces.

H. C.

Tous les numéros du magazine

## Le Samedi

sont des numéros de luxe

LE SAMEDI se doit de maintenir intacte sa réputation en rendant tous ses numéros également agréables, abondants et artistiquement présentés.

Aucun autre magazine ne donne, dans chacun de ses numéros, sans exception, autant de gravures et de matière à lire pour le prix de dix cents.

### DANS CHAQUE NUMERO :

- Quatre histoires sentimentales ou d'aventures illustrées;
- Deux ou trois feuilletons choisis soigneusement;
- Deux contes illustrés pour les enfants;
- Trois pages humoristiques avec illustrations;
- Notes encyclopédiques;
- La chanson française;
- L'actualité à travers le monde;
- Les mots croisés, avec prix en argent;
- Casse-tête chinois, avec primes

## LE SAMEDI

En vente partout  
chaque semaine

10 cents

### Coupon d'Abonnement *Le Samedi*

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom.....

Adresse.....

Ville et Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE, 975, rue De Bullion, Montréal, Can.

It's the fleecy softness  
**DUREX**  
Sup  
2 pour 25c

By the fleecy softness  
**Westminster**  
Water Closets  
3 pour 25c

Sécurité dans la salle de bain!  
Ne coûtent pas plus cher! Les  
papiers de toilette PUREX et  
WESTMINSTER sont stérilisés.  
Doux! Souples! Complètement  
enveloppés! Sans danger! En  
vente dans les pharmacies et  
épiceries.

Distributeurs:  
MacGregor Paper &  
Bag Co., Inc.  
Montréal.

No 7

**UN NEZ PARFAIT EST CHOSE FACILE À OBTENIR**

Le modèle TRADOS No 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgracieux. C'est le seul dispositif breveté, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Demandez une notice explicative, qui vous dira comment obtenir un nez parfait, ainsi que des attestations.

M. TRILETY, Spécialiste, Dépt. F. 422, Rex House, 45, Hatton Garden, LONDRES, E.C.1. England.

**TOUS VOYANTS**

L'avenir dévoilé par Soi-Même

**L'AME SOEUR**

Chaque être vient sur terre avec son avenir gravé dans le "subconscient".

Demandez à cette adresse: M. Claude d'Alexandrie, Professeur d'Occultisme, à Blois (L. & C.) FRANCE, la Brochure (A. D.) permettant à chacun de tout lire en son subconscient jusqu'au nom de l'âme soeur et lieu où elle se trouve. Envoi contre un mandat-poste ou billet de 25c. (Les timbres ne seront pas acceptés).



**FEMMES DEMANDÉES**

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 191, Toronto 8, Ont.

**Poils** et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à Gypsia Products Co. P.R. 55 W. 42 St., New-York

**JOLIS MODELES DE CAPES ET DE MANTEAUX**



4966—La cravate Ascot, l'empiècement et les manches bouffantes sont les caractéristiques de ce manteau. Largeur 55 pouces. Pour 36, 4¼ v. de laine de 54. Pour 12 à 20; 30 à 42 de buste. 50 cents.

4902—Les lignes classiques sont toujours très estimées, surtout dans ce modèle. Largeur 53 pouces. Pour 36, 3¾ v. d'étoffe en poil de lapin, de 54. Pour 12 à 20; 30 à 44. 50 cents.

4949—Le plus populaire manteau de sport. Double revers. Largeur 59 pouces. Pour 36, 3¾ v. de laine légère de 54. Pour 12 à 20; 30 à 44 de buste. 45 cents.

4873—Le nouveau manteau swagger court. Très chic avec jupe semblable. Pour 36, 2¾ verges de laine novelty de 54. Pour 12 à 20; 30 à 44. 45 cents.

4298—La cravate peut prendre de multiples formes qui toutes sont jolies. Largeur 51 pouces. Pour 36, 3¼ verges de laine de 54. Pour 14 à 20; 32 à 44 de buste. 50 cents.

4941—La cape redevient à la mode. Elle est élégante et pratique. Pour 36, 2½ verges de 54. Pour 32, 36, 40, 44. —

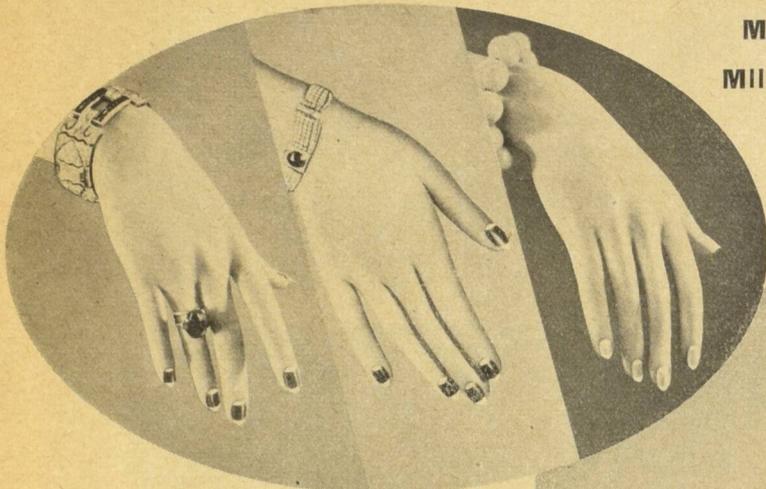
4295—Robe en laine. Pour 36, 2¾ verges de 54. Pour 12 à 20; 30 à 44. Cape, 40 cents. Robe, 45 cents.

PATRONS BUTTERICK

Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à:

THE BUTTERICK COMPANY, 468 Wellington St. West, Toronto, Ont.

# Ongles Teints ou Naturels à l'Opéra? - TOUTES COULEURS



Mlle Georgette Whelan et  
Mlle Margaret Lanier Lawrence  
au foyer  
Mme Francis McAdoo  
dans sa loge



**Naturel** un poli qui ne fait qu'accentuer légèrement le rose naturel de vos ongles. Va avec toutes vos toilettes, mais surtout avec les couleurs claires — rouge, bleu, vert, pourpre, orange et jaune.

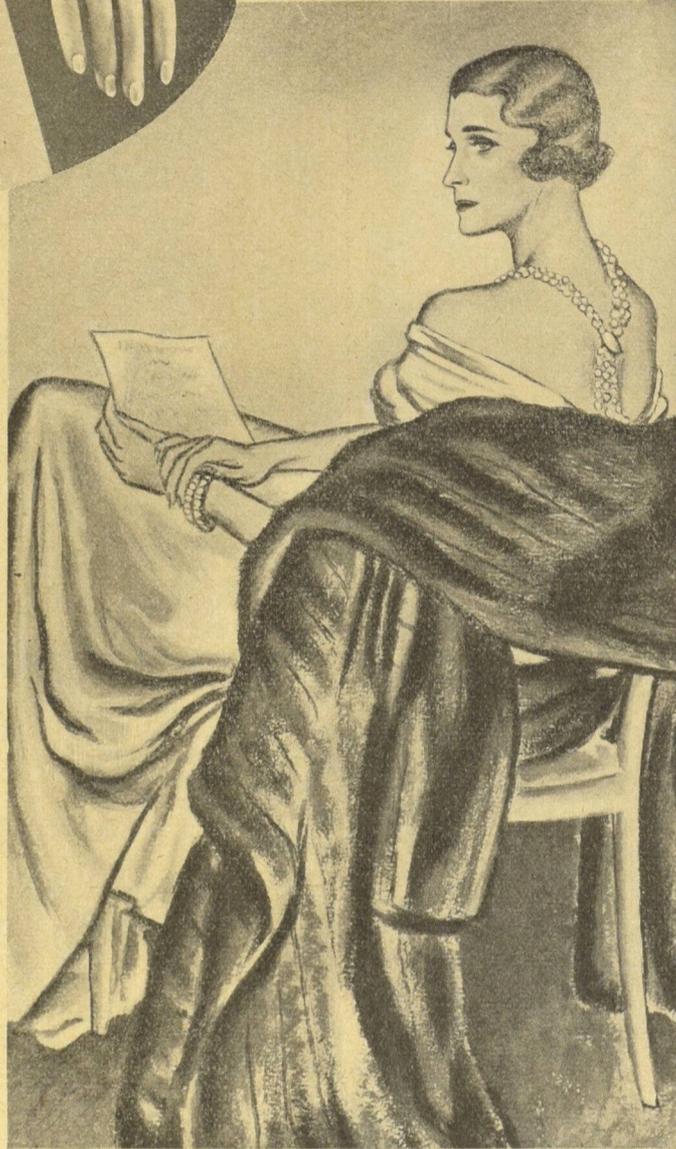
**Rose** une charmante nuance féminine que vous pouvez porter avec n'importe quelle robe de couleur, pâle ou vive. Subtile et charmante avec les roses pastel, les bleus et le mauve... vert foncé, noir et brun.

**Corail** les ongles ainsi rougis vont à merveille avec le blanc, rose pâle, beige, gris, bleu, noir et brun foncé. Très chic aussi avec couleurs plus foncées, (le rouge excepté), mais pas trop intenses.

**Cardinal** une nuance qui contraste agréablement avec le noir, le blanc ou les nuances les plus pâles. Bien avec gris ou beige... et le nouveau bleu. Colorez vos ongles Cardinal dans vos meilleurs jours!

**Grenat** d'un riche rouge vin, pour robes dans les nouvelles nuances brûlées ou brun cannelle, noir, rouge, beige, gris perle ou orange brûlée.

**Rubis** (teinte nouvelle) si rouge que vous pouvez la porter avec n'importe quoi quand vous voulez être gaie.



Assise dans sa loge, à l'opéra, Mme Francis McAdoo, charmante dans sa robe de satin eau-de-mer, avec ses ongles Corail. Au foyer, Mlle Margaret Lanier Lawrence porte ses ongles Cardinal avec sa robe rose saumon, et Mlle Georgette Whelan en noir et blanc, avec ongles Rose.



**B**EAUCOUP de gens vont à l'Opéra aussi bien pour y admirer les dernières créations de la mode que pour y entendre de la musique.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'aller à l'opéra pour savoir que, cette année, les ongles teints de toutes les nuances sont la chose acceptée et portée partout.

Toutes les nuances! Du Naturel délicat au rouge et au rouge Rubis, et capables de rivaliser avec les plus beaux bijoux portés par les élégantes.

*Rien de plus chic*

Mlle Georgette Whelan a chic allure en blanc et noir, et renard argenté — avec ongles nuance Rose délicate. Mlle Margaret Lanier Lawrence porte ses ongles nuance Cardinal brillante avec sa robe de crêpe saumon rose.

Quant à Mme Francis McAdoo, qu'on voit ici dans sa loge, ses ongles Corail accompagnent une robe de satin eau-de-mer et un manteau de zibeline. Un ensemble vraiment impressionnant!

Rien ne vous empêche de produire, à peu de frais, le même effet que toutes les élégantes habituées de l'opéra. Le tout est de bien choisir votre brillant pour les ongles.

*Pas d'erreurs possibles avec cette autorité en manucure*

Les couleurs elles-mêmes doivent évidemment être parfaites, et s'appliquer également, sans faire de raies ni de petites bosses. Les femmes qui ont essayé tous les polis connus s'en tiennent maintenant à Cutex.

Le Poli Liquide Cutex se présente en 7 belles nuances qui s'éten-

dent uniment et restent en place sans se fendre ou s'écailler.

Le printemps est la saison toute choisie pour compléter vos charmants artifices de beauté — d'autant plus que Cutex est l'un des accessoires de la toilette les moins dispendieux.

Inscrivez donc Cutex sur votre liste d'emplettes. Trouvez la teinte Cutex voulue pour chacune de vos toilettes, colorez-en vos doigts et vous verrez le plaisir que vous en tirerez! Toutes les nuances Cutex sont en vente dans tous les bons magasins.



### LE PARFAIT MANUCURE CUTEX...

Et maintenant que la couleur met vos mains bien plus en vue, vous devez plus que jamais soigner votre manucure. Brossez vos ongles. Enlevez la vieille cuticule et nettoyez le bout des ongles avec le Cuticle Remover & Nail Cleanser Cutex. Enlevez le vieux poli avec le Polish Remover Cutex. Appliquez la nuance de Poli Liquide Cutex qui convient le mieux à votre toilette. Employez ensuite du Blanc pour les Ongles Cutex (Crayon ou Crème) et finissez avec l'Huile ou la Crème pour les Cuticules Cutex. Après chaque manucure, et tous les soirs avant le coucher, faites-vous les mains avec la nouvelle Crème pour les Mains Cutex.

NORTHAM WARREN - Montréal - New-York - Paris

2 nuances de Poli Liquide Cutex et 4 autres accessoires essentiels pour 12¢

NORTHAM WARREN, Dépt. 38-4  
C. P. 2320, Montréal.  
Ci-inclus 12c pour le nouveau Nécessaire de Manucure Cutex qui comprend le Poli Liquide Naturel et une autre nuance indiquée par moi...  Rose  Corail  Cardinal

## Poli Liquide Cutex — SEULEMENT 35c

Fabriqué au Canada

# T'A'PAS ?



SAPRISTI, J'ESPÈRE QU'ELLE NE S'VEILLERA PAS!

T'a'pas déjà effectué un retour tardif à la maison, après une trop longue partie de poker avec les amis —



JE PENSE BIEN QUE JE PUIS ME PASSER DE LUMIÈRE.

et te fiant sur ta parfaite connaissance des aîtres, tu préfères ne pas faire de lumière —



IL ME SEMBLE QUE TU DEVAIS RENTRER DE BONNE HEURE ?

mais soudain, tu butes sur une chaise et vas t'étendre de tout ton long dans le hall, avec un beau fracas.



J'AURAIS DÙ PENSER AUSSI QUE MA FEMME AVAIT ENCORE CHANGÉ LES MEUBLES DE PLACE CETTE SEMAINE

T'a'pas déjà essayé une **BLACK HORSE** pour te remettre d'aplomb ?

185F

Dites simplement-  
" Bière

# BLACK

# HORSE

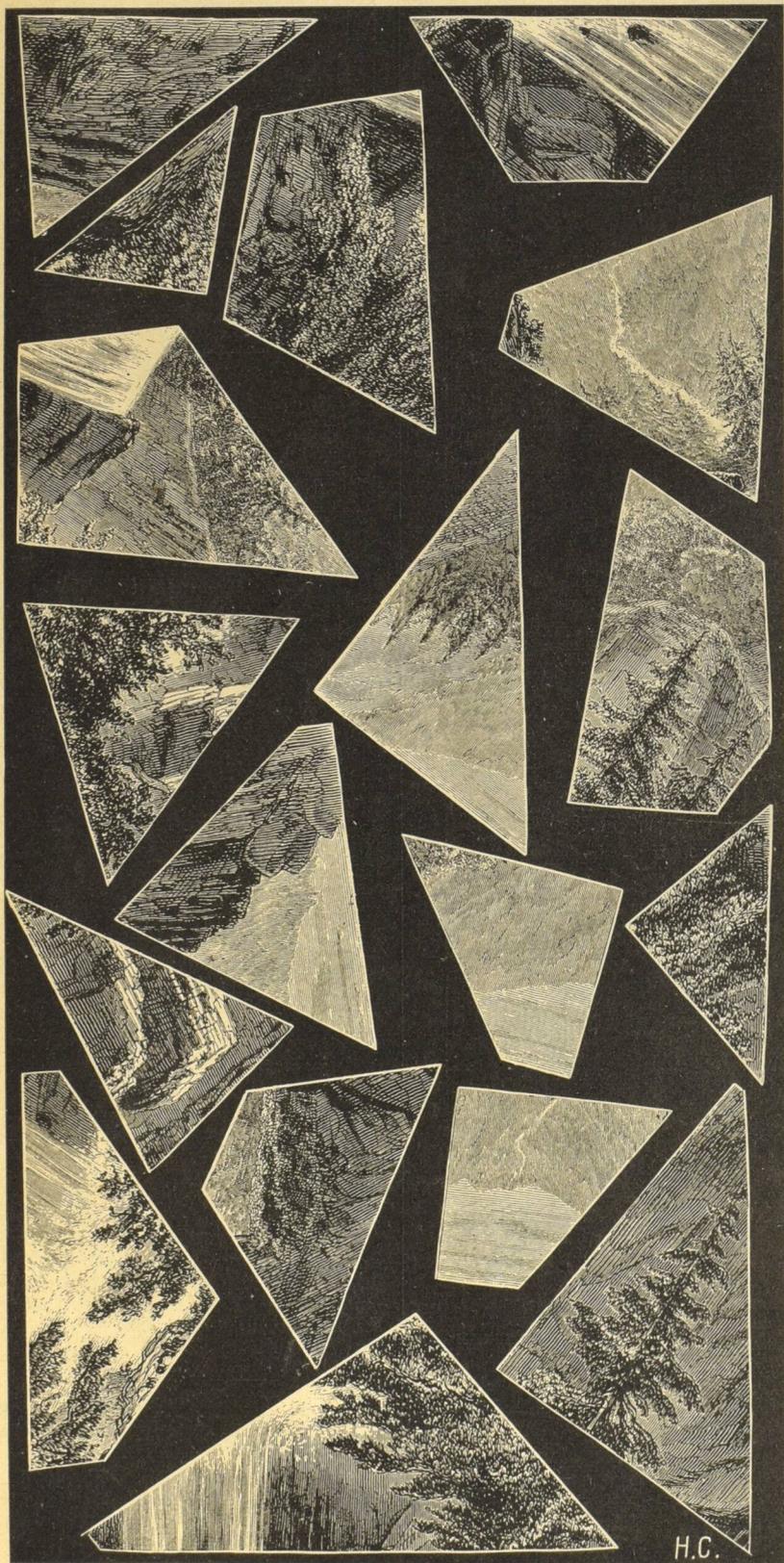
Dawes, S.V.P."

Le Casse-Tête de "La Revue Populaire"

**\$5.00 DE PRIX EN ARGENT**

Toutes les bonnes solutions reçues, d'ici le 15 avril, seront tirées au sort, exactement comme pour les mots croisés, et les CINQ premières sortantes gagneront chacune un prix de \$1.00.

Toutes les solutions doivent être accompagnées du bulletin ci-dessous, et adressées exactement comme suit: — LE CASSE-TETE DE LA "REVUE POPULAIRE", 975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



UNE CASCADE

H.C.

BULLETIN DU CASSE-TETE DE LA REVUE POPULAIRE, No 1, Avril 1933

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

# LACO MAZDA

## UN NOM IMPORTANT A CHERCHER

Assurez-vous que les lampes que vous achetez sont étampées Laco Mazda. C'est votre garantie d'une plus grande satisfaction. Les lampes sans marque de commerce donnent un éclairage moindre tout en consommant autant d'électricité que les lampes Laco Mazda.

Lorsque vous les achetez vous faites un mauvais marché.

Les lampes économiques sont fabriquées suivant des données aussi précises que celles d'un chronomètre.

210-F

Les lampes Laco Mazda sont fabriquées dans une usine ultra moderne à Montréal par des ouvriers experts canadiens.

Il est plus économique et commode de les acheter au carton

### LAMPES LACO MAZDA

UN PRODUIT CANADIEN

L'ILE DE ROBINSON CRUSOE

(Suite de la page 43)

plemousses, des mangues, l'arbre à beurre (Bassia), l'arbre-miroir (Heriteria), etc. Enfin, la quatrième section est réservée aux plantes délicates cultivées sous de vastes abris: des orchidées, des fougères rares, les célèbres upas vénémeux de Java, un grand nombre de fleurs aux couleurs éclatantes, et surtout une espèce d'arbre dont l'on tire le seul remède connu contre la lèpre.

Mentionnons enfin les raffineries d'huile et le vaste port de Pointe-à-Pierre, de création récente.

Personne ne devrait passer à Trinidad sans aller voir aussi les

grandes cavernes de l'île Gasparée, d'un aspect féérique.

Le lecteur se demande sans doute pourquoi nous avons intitulé cet article «L'île de Robinson Crusoe.» Voici. Sur l'île de Tobago, tout près de Trinidad, on trouve une vaste caverne où, prétend la tradition, Robinson Crusoe vécut seul pendant plusieurs années. La description faite par Defoe de l'île du grand naufragé concorde avec la topographie de Tobago. De plus, l'île étant entourée de récifs, de nombreux naufrages ont eu lieu en cet endroit, ce qui justifie la prétention des amis de Robinson Crusoe.

LA ROYAUTE PATRONISE LE BOVRIL

Nous apprenons de Londres que la Bovril Limited vient d'être nommée, par décret spécial, fournisseurs attirés de S. A. R. le Prince de Galles.

Cette nomination allonge la liste déjà longue des honneurs décernés à la Bovril Limited. Cette compagnie porte en effet le titre de

fournisseurs de S. M. le roi George V et fut, dans le passé, fournisseurs d'Edouard VII, de Léopold de Belgique et d'Alphonse d'Espagne.

Autant d'excellentes recommandations pour ce produit si avantageusement connu au Canada.

## Manière Nouvelle et Facile de Décolorer les tissus



Vous pouvez facilement enlever toute couleur vieillie — même le noir — avec White RIT. N'endommage jamais le tissu. Efface aussi toutes taches apparemment indélébiles!



Rincez ensuite votre robe dans une teinte brillante du nouveau Instant RIT. Ce n'est plus un savon... mais une nouvelle poudre en pain qui teint en rinçant!



Remarquez la pénétration de la teinture RIT, même dans les coutures les plus serrées. Un ingrédient spécial breveté empêche les rayures... donne une couleur jolie et uniforme.

Les chimistes de RIT ont découvert un procédé merveilleux pour enlever complètement les couleurs — même le noir — sans endommager le tissu. Vous n'avez qu'à jeter du White RIT (le véritable décolorant) dans de l'eau bouillante — placez-y une robe, une cravate ou tout autre tissu — puis brassez avec une petite baguette — et toute la couleur disparaît comme par enchantement. Même les tissus les plus foncés deviennent blancs.

Enlève aussi toutes les taches des tissus blancs

Le White RIT fait disparaître les taches ineffaçables sur les tissus blancs — sans endommager. Il s'attaque aussi fructueusement aux taches de rouille causées par le lavage. Essayez RIT lors de votre prochain lavage et vous ne pourrez plus vous en dispenser.

Employez le White RIT pour enlever les couleurs fanées, défraîchies, des robes, bas, sous-vêtements, toiles, rideaux, tapis de table ou de tout autre tissu décoloré par le soleil ou les taches.

Après avoir enlevé la couleur, il est facile de donner une teinte nouvelle et chic grâce à Instant RIT. Voyez chez votre marchand la carte des 33 jolies teintes RIT.

John A. Huston Co., Ltd., Fabricants, 36 Caledonia Road, Toronto, Canada

# WHITE RIT

RIT TEINT AU RINÇAGE

— N'EST PLUS UN SAVON —



## Contre Maux de Tête Névralgies La Grippe Douleurs

Achetez une boîte de Capsules Antalgine. Elles sont très faciles à prendre, préviennent les rhumes et soulagent vite les douleurs.



# ANTALGINE

EN VENTE PARTOUT 25¢

## EXTRAORDINAIRE!

100 petites photos comme celle-ci, même plus claires, gommes, \$2.00 seulement. Votre agéniosité en trouvera cent usages différents. Soyez "chic", signez vos lettres de votre image, pour plaire à vos amis et les faire penser à vous. — Envoyez \$2.00 et votre photo préférée (petite si possible) qui vous sera retournée intacte, à R. A. Ehrlich (PR) 423 W., 120 New-York.



# Chronique Culinaire

Par Germaine Taillefer

Directrice de la Chronique Culinaire de la Revue Populaire

## JAMBON CUIT A LA MODE HOLLANDAISE

Humectez une tranche du centre de Jambon Swift's Premium et saupoudrez copieusement de farine et de cassonade, puis placez dans un plat peu profond pour la cuisson au four. Couvrez de lait de beurre et faites cuire au four modéré (375° F.) jusqu'à ce que

le beurre fondu et cuire à four modéré pendant 2 heures.

Servir avec la casserole qui a servi à la cuisson en l'entourant d'une serviette.

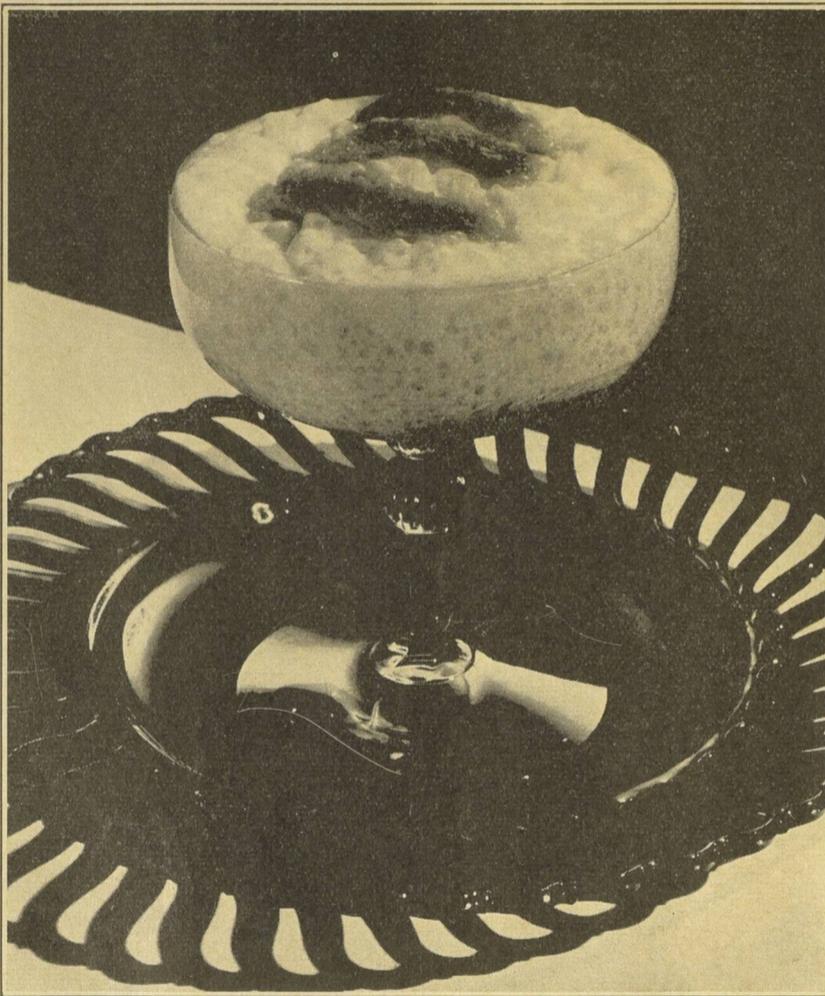
## GLACE AUX AMANDES

1 lb. de pâte d'amandes

1 lb. sucre en poudre

2 blanc d'oeufs

1 jaune d'oeuf



General Foods Limited

Une crème de tapioca dans laquelle entrent des oeufs, du lait et des oranges, autant d'ingrédients nourrissants et agréables au goût.

le jambon soit tendre (environ 45 minutes). Enlevez le jambon pour le mettre dans un petit plat chaud. Épaississez la sauce de la farine humectée que vous battez.

Quelques gouttes d'essence d'amandes.

Mettre la pâte d'amandes et le sucre dans une bassine. Battre légèrement les blancs et le jaune d'oeufs, y ajouter l'essence. Mêler alors tous les ingrédients ensemble. Pétrir soigneusement comme une pâte à pain et lorsque la pâte est assez ferme, étendre une couche épaisse sur le gâteau. Laisser sécher et recouvrir d'une glace Royale.

## BOEUF A LA PAYSANNE

1 boîte soupe aux tomates

Eau, sel et poivre

2½ lbs viande crue émincée

1 tasse de croûtes

2 c. à soupe beurre fondu.

Verser la soupe dans une bassine, ajouter une égale quantité d'eau froide, ajouter sel et poivre. Verser la viande émincée dans une casserole et couvrir avec la soupe. Jeter les croûtes de pain sur le dessus en une couche épaisse, verser

## GLACE A L'ORANGE OU AU CITRON

On peut ajouter de l'écorce d'orange ou de citron râpée soit à la glace au beurre soit à la glace Royale ou recuite.

## La Chronique des Collectionneurs de Timbres

par Léonide Jasmin

Solution du problème de Mots Croisés philatélique paru dans notre précédent numéro

C	E	N	T	E	N	A	I	R	E		D	J	
O	G	R	U	R		R	O	D	I				
M	E	M	E	L		B	A	D	E		X		
M	E	N		I	E	N	A		H	C	R		
E		E	T	A	T		G	I	B	E	R	N	E
M	A	N	I	Z	A	L	E	S		L	O	U	P
O	R	N	U	L						L	I	E	U
R	E	D		R	I	Z	E	H		A	S	B	
A	C	H	T		E	U		A	N	D	E	S	
T		A	R		R	I	E	E		S			
I		R	E	U	N	I	O	N		S	H		
F		S	P		C	R	A	N	E		I		
S	G		U		H	E	N	R	I		P	P	

## QUINZE PRIX

De cinq le nombre des prix a été porté à quinze. Ces 15 prix seront distribués le 1er avril.

## LAUREATS DU CONCOURS :

- 1er Prix : Mlle Fernande Poupard, Ste-Martine.  
 2e " Gérard Rivet, Montréal.  
 3e " Mme Armand Cardinal, Blvd Monk, Montréal.  
 4e " M. Michel Helbronner, Montréal.  
 5e " M. F. A. Béique, Outremont.  
 6e " Mlle Yvonne Couet, Lévis.  
 7e " Mlle Gabrielle Hudon, Québec.  
 8e " Mlle Marie Grignon, Sainte-Agathe.  
 9e " M. Paul Gill, Lac Edouard.  
 10e " M. Jean Trudel, Montréal.  
 11e " Mlle Madeleine Cordeau, Outremont.  
 12e " M. Albert Morin, Montréal.  
 13e " Mlle Noëlla Lapointe, La Malbaie.  
 14e " Mme G. Vincent, Cartierville.  
 15e " M. M. Faribault, Outremont.

Félicitations à : Mlles A. Hanfield, L'Abord-à-Plouffe; Paula Desmarais, St-Hyacinthe; Madeleine Parent, Québec; Suzanne Sauvé, Vaudreuil; Cécile Duchaine, Québec; Lucette Geary, Montréal; Marie Savoie, Plessisville; Mme E. Massicotte, Montréal; MM. Gaston Langevin, Longueuil; A. Poupard, Verdun; Charles Carmel, Granby; Rév. Frère Romuald, Trois-Rivières; Jean-C. Bellefeuille, Papineauville; Marcel Grundhoren, Outremont; Paul Guimont, Montréal; Raoul Renaud, Montréal; T. L. Côté, Thetford Mines.

## OUVERTURE DE L'UNION PHILATELIQUE DE MONTREAL

Un nouveau Club philatélique a été fondé le 18 janvier dernier, à Montréal. Ont été nommés: Président Honoraire, M. J. O. Labrecque; 1er Vice-Président Honoraire, M. Ludger Gravel; Président actif, M. G. Hémond; Vice-Président, M. L. A. Archambault.

Dans son allocution M. A. H. Vincent a fait valoir les avantages de la philatélie qui autrefois était méconnue et qui depuis une dizaine d'années est à l'honneur.

Il a été décidé que les réunions se feront régulièrement les 2ème et 4ème mercredis de chaque mois au nouveau local du Café St-Jacques, 415 est Ste-Catherine, où les collectionneurs sont cordialement invités.

## NOUVEAUTE

Terre-Neuve — Provisoire 15c brun 1931 surchargé vertical "L. et S. Post tiré à 70,000 exemplaires.

CETTE ANNÉE

Servez ce meilleur\* jambon



# ... à Pâques

Les ménagères canadiennes adoptent de plus en plus le Jambon Swift's Premium pour leurs repas de Pâques! La raison en est bien simple . . . c'est que ce célèbre jambon est maintenant "Ovenized."

On l'appelle "Ovenized," parce que le Jambon Premium est aujourd'hui fumé dans des "fours" spéciaux. Le fumage sur bois, d'après un procédé exclusif à Swift, relève sensiblement les qualités naturelles du jambon. Ce procédé lui confère un *goût particulier*, et un *moelleux*

incomparables, une saveur et une tendreté inconnues jusqu'ici. La cuisson en est rendue aussi plus économique!

Vous ferez vos délices du Jambon Swift's Premium à votre dîner de Pâques, comme à bien d'autres dîners, soupers et déjeuners. Egalement délicieux, qu'il soit cuit en entier ou grillé par tranches. L'important est de vous procurer du Swift's . . . car seul le Jambon Swift's Premium possède les avantages du procédé "Ovenized."



*Meilleur parce que "Ovenized"!* L'"Ovenizing" est une méthode de fumage perfectionnée qui a rendu le Jambon Swift's Premium meilleur de 4 façons: Saveur plus riche; Plus tendre; Plus belle couleur; Plus ferme—ce qui veut dire moins de perte dans la cuisson. Voyez donc, s'il-vous-plaît, à vous procurer le Swift's Premium . . . Le nom "Swift" est répété en petits points bruns sur toute la longueur du jambon.

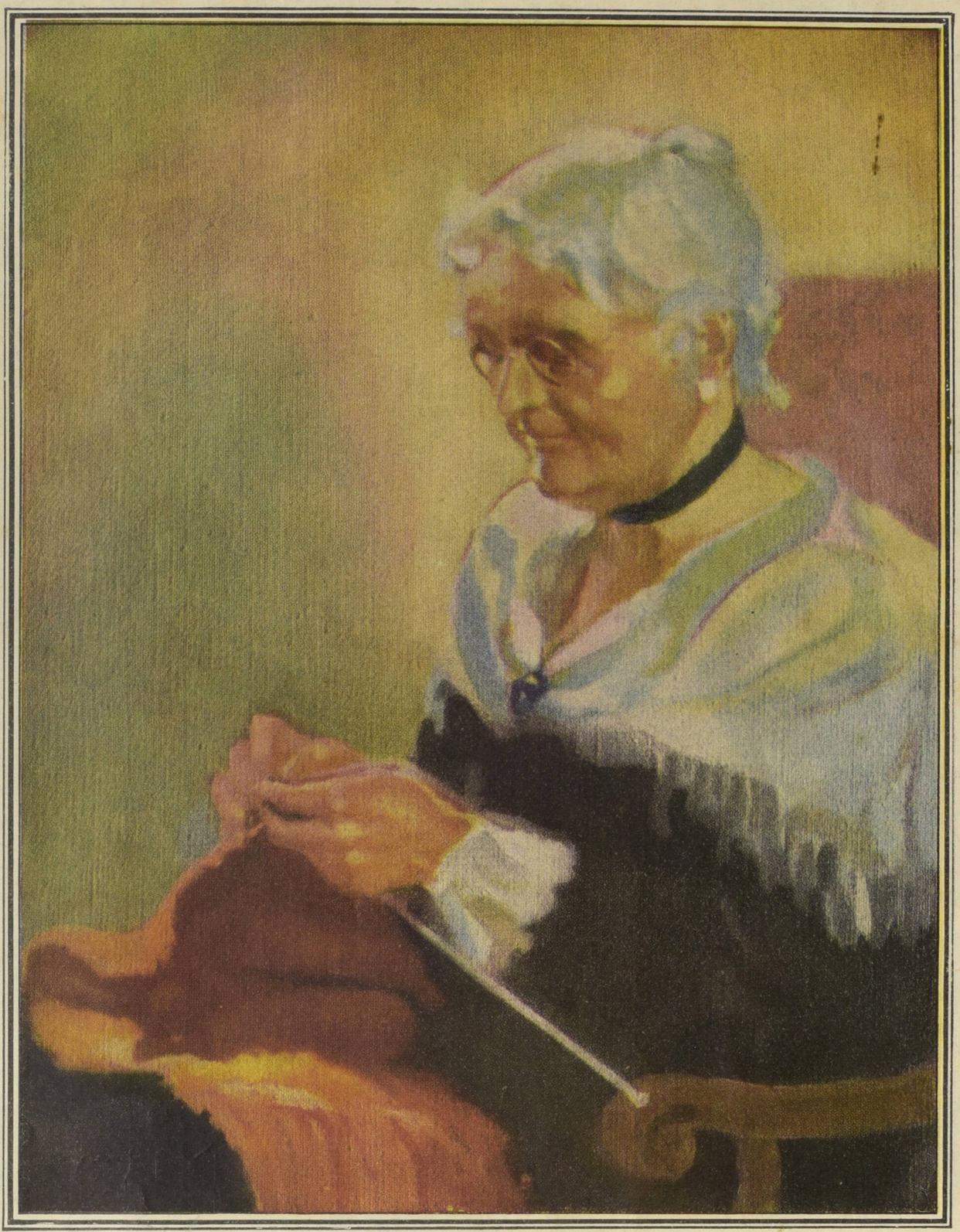


# Jambons et Bacon Swift's Premium

maintenant *Ovenized*

# "Crépuscule"

Aimeriez-vous recevoir une copie de cette belle peinture à l'huile? Château Cheese Co. Limited, Ottawa, vous l'enverra en échange de deux couvertures de paquet de fromage CHATEAU.



## Sa digestibilité ajoute au mérite de cet excellent mets

Le "CHATEAU" est si agréable au goût, si salubre et facile à digérer, qu'il fait les délices de bien des gens qui doivent surveiller constamment leur diète.

Les jeunes enfants, les personnes âgées et celles auxquelles leur estomac délicat ne permet que peu de mets agréables, peuvent manger régulièrement de ce fromage, sans crainte de suites fâcheuses.

La marque "CHATEAU" est toujours d'une saveur exquise, et l'on peut en dire qu'il *fond dans la bouche*.

Commandez du "CHATEAU" dès aujourd'hui, chez votre épicier.



# FROMAGE *Chateau*